



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

2

1768,1,1

<36617680990018

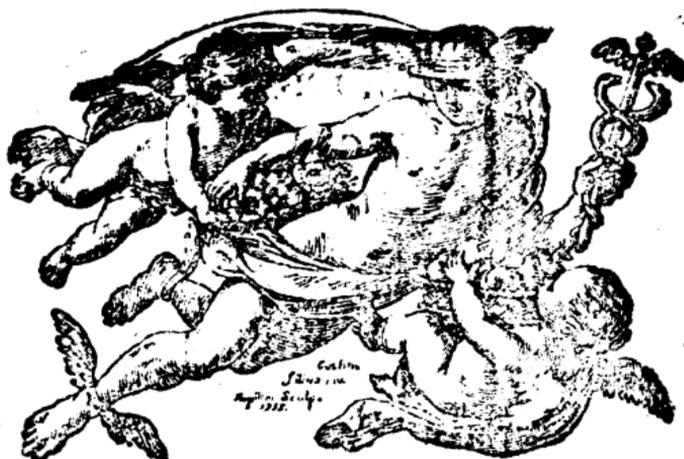
S

<36617680990018

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JANVIER 1768.
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { JORRY, vis-à-vis la Comédie Française.
PRAULT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, rue du Foin.
CELLOT, Imprimeur, rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, Greffier - Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols; mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la Poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront d'autres voies que la Poste pour le faire venir, & qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est à-dire, 24 liv. d'avance, en s'abonnant pour seize volumes.

A ij

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers , qui voudront faire venir le Mercure , écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la Poste , en payant le droit , leurs ordres , afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

Les volumes du nouveau Choix des Pièces tirées des Mercures & autres Journaux , par M. DE LA PLACE , se trouvent aussi au Bureau du Mercure. Cette collection est composée de cent huit volumes. On en a fait une Table générale , par laquelle ce Recueil est terminé ; les Journaux ne fournissant plus un assez grand nombre de pièces pour le continuer. Cette Table se vend séparément au même Bureau , où l'on pourra se procurer deux collections complètes qui restent encore.



A V I S.

*On trouvera le Mercure dans les Villes nommées
ci-après.*

- A**BBEVILLE, chez L. Voyez.
Amiens, chez François, & Godard.
Amsterdam, chez Rey.
Angers, chez Parifot & Barriere.
Arras, chez Michel Nicolas.
Arles, chez Gaudion.
Avignon, chez Delaire.
Auxerre, chez Fournier.
Bâle en Suisse, à la poste.
Beauvais, chez Defaint.
Blois, chez Masson.
Bordeaux, chez les frères Labotière, place du
Palais ; L. G. Labotière, rue Saint Pierre,
vis-à-vis le puits de la Samaritaine ; Chappuis
l'aîné, à la nouvelle Bourse, place Royale,
& à la Poste.
Brest, chez Malassis.
Bruxelles, chez la veuve Pierre Vasse.
Caen, chez Leroy.
Châlons en Champagne, chez Bricquet.
Charleville, chez Thezin.
Chartres, chez Festil, & Goblin & le Tellier.
Chinon, chez Breton.
Colmar, chez Fontaine.
Dijon, à la Poste, chez M. Coignard & Mailly.
Douay, chez Lannoy.
Dreux, chez le Tellier.
Francfort, à la Poste.
Fribourg en Suisse, chez Charles de Boffe.

Grenoble, chez Girouff.
Laon, chez Metteville.
La Rochelle, chez Chaboiceau Grand-Maison,
& Pavie.
Liege, chez Bourguignon.
Limoges, chez Barbou.
Lyon, chez J. Deville & à la Poste.
Marseille, chez Sibié, Mossy & Jaynes.
Meaux, chez Charles.
Montpellier, chez Rigault.
Moulins, chez la veuve Faure.
Nancy, chez Babin.
Nantes, chez la veuve Vatard.
Nismes, chez Gaudes.
Orléans, chez Rouzeau de Montault.
Poitiers, chez Faulcon l'aîné & à la Poste.
Rennes, chez Ravaux, Julien, Charles Vatard,
Garnier & Jacques Vatard.
Rheims, chez Godard & Cazin.
Rouen, chez Hérault & Fouques.
Saint-Germain-en-Laye, chez la veuve Chave-
peyre & Regnault.
Saint-Malo, chez Hovius.
Saint-Pierre-sur-Dive, chez Dupray.
Senlis, chez Desfroques.
Sens, chez Lavigne.
Soissons, chez Courtois.
Strasbourg, chez Dulfeker & König.
Toulouse, chez Robert.
Tours, chez Lambert & Billaut.
Troyes, chez Bouillerot.
Valenciennes, chez Quênél.
Versailles, chez Fournier.
Vire, chez Calmé.
Vitry-le-François, chez Seneuze.
Saint-Quentin, chez Hautoy.



M E R C U R E
D E F R A N C E.

J A N V I E R 1768.

A R T I C L E P R E M I E R.

P I E C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E.

S U I T E E T F I N D E S C H A N S. A N C I E N N E S.

C H A N S O N d u C o m t e D E P L É L O.

MIEUX vaut liesse,
L'accueil sans finesse,
L'amour & simplesse
Des bergers pasteurs,

A iv

MERCURE DE FRANCE.

Qu'avoir à largesse,
 Or, argent, richesse,
 Ni la gentillesse
 De ces grands Seigneurs.

Cette seule chanson que nous avons recueillie entre quelques autres que le Comte de Plélo avoit faites, nous donnera lieu du moins de rapporter ici une lettre mêlée de vers & de prose, & qui n'est pas assez généralement connue, quoique regardée comme un chef-d'œuvre de goût, de naturel & de sentiment,

LETTRE du Comte DE PLÉLO, Ambassadeur de France en Danemark, au Chevalier DE LA VIEUVILLE, son ami.

O le plus fidèle des nôtres !
 Que nous chérissions sur tous autres,
 Et qui de ton côté, je crois,
 • Nous chéris comme tu le dois ;
 Mille graces te soient rendues,
 • Graces à toi justement dûes,
 Pour nous avoir tant amusé
 Par ta lettre du mois passé,
 Et nous avoir informés comme
 Tu fais jouir du temps en homme
 Qui connoît quel en est le prix ;

*Changeant de séjour, de logis,
De vin, d'étude & de maîtresse,
Et de plaisir de toute espèce
Selon que t'en prend le vouloir.*

*O que je me plais à te voir,
Tantôt, sous la treille rustique,
De ton boudoir philosophique,
Parmi la laitue & le chou,
Traitant tout Citadin de fou!
Tantôt las de tel domicile,
Revenant en hâte à la ville,
Pour y brocanter, bouquiner,
Fronder, trotter & lanterner.
Tantôt avec troupe choisie,
T'enluminant de malvoisie,
Tantôt de messer Cupidon
Suivant l'aventureux guidon,
Non de ce Cupidon maussade,
Aux yeux mourans, au teint malade,
Qui de son martyre ennuyeux
Tint toujours propos langoureux;
Mais bien de ce sien autre frère,
Ami des grâces & des ris,
Bref, le digne fils de Cypris;
Tantôt chez la gentè Histrionne,
Soit héroïque, soit boufonne,
Rendant justice à chaque trait,
Louant le beau, siffant le laid,*

A. r.

10 MERCURE DE FRANCE.

*Enfin de gaillarde manière ,
 Donnant à tous tes goûts carrière.
 O que j'aime à te voir ainsi !
 Faisant quelquefois ton fouci
 Des langues qu'ont parlé Bocace ,
 Lafontaine , Milton , Horace ,
 Ou pinceaux , ou burins en main ,
 Animant la toile & l'airain ;
 Mais c'est trop allonger la phrase ,
 Laissons souffler notre Pégase ,
 Aussi bien , du train dont il court ,
 Je craindrois qu'il ne restât court.*

Ménageons-le donc en reprenant de temps
 en temps la prose , quand ce ne seroit que pour
 te dire de plus d'une manière que le détail de tes
 occupations nous a charmés ; & comment ne l'au-
 roit-il pas fait ? Nous te voyons par-tout ,

*A rien ne disant jamais non ;
 Joindre Epicure avec Zénon ,
 La folie avec la sagesse ,
 Le travail avec la paresse ;
 Et gardant un juste milieu ,
 Prendre de tout , de tout un peu !
 Or c'est ainsi qu'il en faut prendre ;
 S'en gorger ne seroit l'entendre ;
 Car du nombre de nos desirs
 Dépend celui de nos plaisirs.*

*Mais, autant que je puis connoître,
 En quoi l'on voit le mieux paroître
 Ton merveilleux discernement,
 Et sur quoi principalement
 On peut trouver le moins à mordre ;
 C'est, à mon avis, le bel ordre
 Que ton esprit judicieux
 A mis, pour que force vin vieux,
 Ou de Rivière, ou de Montagne,
 Soit d'Auvillé, Nuits ou Champagne,
 Dans sa cave bien ensablé,
 Se trouvât toujours assemblé,
 Avec provision pareille
 Le cœur gai, la face vermeille ;
 Tes jours filés de soye & d'or,
 Egaleront ceux de Nestor.*

Enfin, mon cher Chevalier, tout ton train
 de vie nous a paru si aimable que nous nous som-
 mes vu presque sur le point de l'envier ; nous
 cependant les personnes les moins jalouses du
 bien d'autrui, & les plus contentes de leur sort.
 Je l'avouerai du moins pour ma part, je me suis
 écrit bien des fois en y pensant :

*Quand donc, devenu casanier ;
 Reverrai-je le Chevalier ?
 Quand, abjurant toute ambassade ;
 Irai-je manger sa salade ?*

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

*Quand pourrons-nous, en plein repos,
Tenir tous trois de ces propos,
De ces propos charmans que tiennent
Honnêtes gens qui se conviennent,
Lorsqu'au fond de quelque réduit
Ils sont ensemble loin du bruit,
Ou, qu'à la faveur des bougies,
Ils font joyeusement orgies ?*

Apprends, en attendant, tout ce que le lieu où nous sommes nous procure de plaisirs depuis deux mois que nous l'habitons ; mais il faut avant tout, s'il te plaît, te bien effacer de l'imagination

*Ces superbes palais de royale structure ;
Où l'adresse & l'orgueil brillent de toutes parts ;
Et ces vastes jardins où l'on voit la nature
Obéir en cent lieux aux caprices de l'art :*

Car nous n'avons rien de pareil à te présenter chez nous ; & tout ce qui s'y rencontre, à l'exception d'un toit de chaume, de quatre méchantes murailles de terre, & d'un jardin potager, est le plus pur ouvrage de la nature. Tu verras tout à l'heure si elle fait son métier, après que j'aurai commencé par te faire connoître tous les tenans & aboutissans de la maison.

*Je voudrois bien d'abord te dire
 Dans quel siècle & sous quel empire
 On en jetta les fondemens ;
 Mais les titres & documens
 Qui sur ce pourroient nous instruire ;
 Sont perdus depuis nombre d'ans.*

Et nous nous trouvons à l'égard de notre cham-
 mière précisément dans le même cas où les Assy-
 tiens , les Médes & les Egyptiens se trouvent par
 rapport à la fondation de leur Empire , c'est-à-
 dire , qu'il ne nous reste plus que des conjec-
 tures , des doutes & des contradictions d'où se
 font insensiblement formées différentes hypothè-
 ses , toutes plus incertaines les unes que les autres.
 Je te rapporterai sommairement les principales.

*Les uns jugeant sur sa ruine ,
 Font remonter son origine
 Jusques aux jours de l'âge d'or ;
 Quand les mortels simples encor ,
 Et contents du seul nécessaire ,
 Ne se composoient un repaire
 Que pour dormir tranquillement
 Sans craindre la pluie ou le vent :*

D'autres ne pouvant se figurer qu'une aussi ché-
 tive maison ait résisté à un si long espace de temps ,
 tandis que les ronces cachent jusqu'aux vestiges

14 MERCURE DE FRANCE.

de Ninive & de Babilone , descendent plus bas , & prétendent qu'elle fut bâtie vers le dix-huitième siècle de l'ère chrétienne , par des pères qui en vouloient faire une étable.

Chaque opinion a ses partisans , & chactun d'eux croit avoir ses raisons. Pour moi , j'ai dans la tête qu'il ne seroit pas impossible de les concilier , & je vois assez d'apparence à ce que l'édifice en question ait été originairement la demeure de quelque patriarche , tel , par exemple , que *Magog* ou *Gommer* , arrière-petit-fils de *Noé* , dont les peuples du Nord se disent descendus en droite ligne ; ensuite de quoi , & après de longues révolutions , des bergers l'auront tourné à leur usage , en y faisant seulement quelques réparations & changemens à leur mode : quiconque visiteroit ces lieux ne trouveroit peut-être pas ce sentiment dénué de vraisemblance , sur-tout si l'on prend garde que

*Tout y respire en même temps
Et les mœurs de nos vieux parens ;
Et certain air de bergerie
Dont l'âme se sent attendrie.*

D'ailleurs , quelques traditions qui subsistent encore parmi les bonnes gens du pays , & quelques vieilles inscriptions en lettres eudésques que personne ne sauroit lire , favorisent merveilleuse-

ment mon système ; quoi qu'il en soit , sans m'arrêter au passé , voici notre Louvre tel qu'il est aujourd'hui.

*Tu fais déjà que sur ce Louvre
Est un toit que le chaume-couvre.
Un tel toit t'a dû préparer
A ne pouvoir pas t'égarer
Dans les détours & les dédales
De cent chambres, salons ou salles :
Aussi de l'un à l'autre bout
Nous avons huit pièces en tout.
La première est pour la marmite,
A côté se tient notre suite,
Hommes , femmes , filles , garçons,
Toujours gaillards comme pinçons ;
Car chez maître d'humeur joyeuse
Rarement est suite pleureuse.
Plus loin est un endroit obscur
Contre tout bruit asyle sûr,
Partant cher au Dieu raciturne
Qui préside au repos nocturne.
C'est-là que deux de tes amis
Ont coutume toutes les nuits
D'offrir un ample sacrifice
A cette déité propice.
Bien il est vrai qu'un autre Dieu ;
Qui les va suivant en tout lieu ,*

16 MERCURE DE FRANCE.

*Franc lutin , ennemi du somme ,
Souventes fois vient au bon homme
Dérober quelques grains d'encens ;
Mais chut ! . . je vois que tu m'entends.
Passons ailleurs , ce sont-là choses
Qui pour Muses sont lettres closes.*

De la chambre à coucher donc on entre dans un bouge qui me sert de cabinet , & de l'autre dans une pièce que tu es le maître d'appeler comme tu voudras , car elle est tout à la fois salle à manger & chambre d'assemblée. Le surplus de la maison est occupé par quelques domestiques , & ne contient rien de mieux ; ainsi tu ne me sauras pas mauvais gré de t'en épargner la description.

*Je ne veux pourtant oublier
De te parler de l'escalier ,
Puisque sur son architecture ,
Ses ornemens & sa tournure ,
Les connoisseurs n'ont pu trouver
Rien encore à désapprouver.*

La raison de cela , c'est que nous n'en avons point , tout notre domicile consistant en rez-de-chauffée , y compris , chambres , écurie , cour & jardin. Cette cour au reste ne diffère en rien de toutes les cours biscornues , crottées & raboteuses

que tu peux avoir vues ailleurs. Ce qu'elle a de remarquable est de donner entrée

*Dans une petite prairie
Où, sur l'herbe verte & fleurie,
Vingt moutons vont toujours sautans,
Bondissans, bêlans & broutans,
Sans penser (car chez gent moutonnie
Qui vit jamais penser personne ?)
Que dûment gras & séjournés,
Leur destin veut qu'ils soient mangés.*

A l'égard du jardin, tout y est proportionné au gîte qui l'accompagne.

*Quelques saules, quelques ormeaux
Jettés autour par aventure,
Par l'union de leurs rameaux,
En forment toute la c'ôtüre,
Pendant que cinq ou six carreaux,
Plantés d'oignons & d'artichaux,
En font la plus grande parure.*

Tel est, mon cher Chevalier, l'intérieur de notre hermitage, passons présentement aux dehors; ils pourront, à ce que j'espère, te dédommager de tout le rustique que tu viens de voir. Le premier objet vers lequel je te conduirai sera la mer, comme étant le plus proche de nous.

18 MERCURE DE FRANCE.

Notre porte n'en est qu'à quelques pas ; distance
à la vérité trop courte si nous avions affaire

*A cet Océan de qui l'onde
Toujours mugit & toujours gronde ;
Et qui, par ses transports mutins ,
Fait enrager tous ses voisins.
Mais, par bonheur, notre Baltique
Est personne très-pacifique ;
On ne la voit point, à grand bruit ,
Deux fois par jour quittant son lit ,
Pour s'en aller courir le monde ,
D'une manière vagabonde ,
Et puis, avec même fracas ,
Revenant soudain sur ses pas ;
Ni jamais sur sa rive heureuse
Ne souffla cette bise affreuse ,
Qui change en d'arides déserts
Le rivage des autres mers.
Ici par-tout villes, villages ,
Maisons, châteaux, prés & bocages ,
Lieux de plaisirs & de repos ,
S'avancent jusqu'aux bords des flots ,
Ainsi qu'on les voit à centaine
Parer les rives de la Seine.*

Malgré cependant cet air doux & débonnaire ,
je ne voudrais, je t'assure, n'y fier que de la
bonne sorte ; car elle est aussi méchante qu'une
autre quand elle s'y met. Mais comme nous nous

en tenons à la considérer de dessus terre , cela ne nous regarde pas , & ses petites humeurs ne servent même qu'à nous fournir un spectacle d'autant plus agréable qu'il est plus diversifié ; en un mot nous ne sentons ici aucune des incommodités qui se rencontrent presque par-tout sur les côtes de la mer , & nous y jouissons d'une vue dont je doute que le monde entier ait la pareille. Ailleurs il faut se contenter d'une vaste étendue d'eau où l'œil se perd , de quelques rochers battus des vagues , & de loin en loin de quelques malheureux navires qu'on a bien de la peine à distinguer. Ici du pas de notre porte , de notre salle à manger , de notre jardin , & de presque tous les lieux de notre habitation , il n'y a point de jour que nous n'ayons le plaisir de voir au moins une cinquantaine de vaisseaux , chacun avec quelque chose de différent & de particulier , soit dans sa structure , soit dans sa route , ou dans l'objet qui le conduit. Là ce sont des barques de pêcheurs , ici des navires marchands , l'un part , l'autre arrive,

*L'un porte en ses vastes entrailles
 Maints tonneaux & maintes futailles
 De ces vins durs , pâteux & plats
 Dont le Nord purge nos climats ;
 L'autre de chez les Antipodes
 Apporte encens , poivre & pagodes ;
 Celui-ci regagne le bord ,*

20 MERCURE DE FRANCE.

*L'heureux matelot , sur son bord ,
Pousse en l'air mille cris de joie ,
Que bien au loin l'écho renvoie.
Cet autre au gré des vents légers ;
S'en va courir mille dangers ,
Autour de sa masse pesante
Anime l'onde menaçante.*

Enfin , sans entrer dans un détail qui ne finiroit jamais , imagine-toi que tous les bâtimens qui vont dans le Nord ou qui en reviennent sont obligés de passer en revue devant nous , le détroit du Sund , sur lequel nous sommes situés , étant la seule porte par où ils doivent nécessairement entrer & sortir , & joint à cela que le détroit n'ayant guères que quatre lieues dans sa plus grande largeur , il ne sauroit presque nous y échapper une seule chaloupe. Mais ce n'est pas tout ; sommes-nous rassasiés de vaisseaux , nous pouvons choisir entre deux Royaumes , la Suède & le Danemarck , sur lequel nous voulons reposer notre vue ; le premier nous représente en face les villes de Landscroon & d'Elfsimbourg ; le second celle d'Elfseneur avec partie de celle de Copenhague , le tout semé de part & d'autre dans les intervalles , de colines , de hameaux , & de tout ce qui pourroit , comme je te l'ai dit , orner les bords de nos plus belles rivières. Afin qu'il ne manque rien à une si riche perspective , nous découvrons encore une

petite île qui s'élève dans la mer, à environ deux lieues de nous; on la nomme *Femerén*, & ç'a été autrefois la demeure du fameux *Tico-Brahé*,

*C'est là que ce divin génie,
Sous les auspices d'Uranie,
Avoit établi son séjour;
Là se remarquoit cette tour
Aux astres par lui consacrée,
D'où perçant la voûte azurée,
Il tenta de voler aux dieux
Le secret de l'ordre des cieux.*

C'est-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, que ce fut dans ce lieu qu'il composa le système du monde, & qu'il fit bâtir le château de Ransbourg, avec cet observatoire de Zellibourg, dont les descriptions nous donnent une si belle idée. Si l'on s'en rapporte à ce qu'elles disent, l'île de Femerén étoit alors l'asyle ou plutôt le temple de tous les arts; car, outre les endroits destinés aux études astronomiques, l'on y voyoit aussi des laboratoires, des manufactures mêmes & des ateliers en différens genres, tous si bien disposés, que, sans se gêner dans aucunes de leurs fonctions particulières, ils concouroient tous au but de se perfectionner par une étroite correspondance. Il n'y avoit pas jusqu'aux Muses graves & badines qui n'eussent là leur place. Mais,

22 MERCURE DE FRANCE.

ce qui m'en auroit touché davantage , c'est que le maître du lieu , continuellement entouré de disciples que sa réputation lui attiroit de tous les côtés , n'épargnoit rien pour leur faire rencontrer dans sa retraite toutes les douceurs & toutes commodités de la vie , en même temps qu'il leur faisoit trouver dans sa conversation & dans ses lumières tous les secours qui pouvoient leur aplanir le chemin des sciences les plus relevées.

*Tels on nous peint dans les vieux âges
Les Socrates & Les Platons ,
Sous de délicieux ombrages
Donnant de sublimes leçons.*

Il est vrai , qu'à la honte du pays , ou pour mieux dire de sa nature , on ne laissa pas longtemps ce grand homme jouir d'un plaisir si noble & si bien employé. Il se vit bientôt dépouillé de son Île , forcé peu à peu de quitter sa patrie , & l'on poussa la rage jusqu'à abattre tout ce qu'il avoit fait construire , de sorte

*Qu'il n'en reste aucun fondement ,
Et qu'à peine aujourd'hui sous l'herbe ,
D'une demeure aussi superbe ,
Reconnoît-on l'emplacement.
Mais , malgré toute la furie
Qu'ont exercé contre ces lieux*

*L'injustice & la barbarie ,
 Ils resteront toujours fameux ;
 Toujours de leur antique gloire
 Ils rappelleront la mémoire ,
 Et toujours à leur seul aspect
 On sera saisi de respect.*

C'est du moins ce qui nous arrive chaque fois que nous tournons les yeux de leur côté , & ce qu'on éprouve bien plus sensiblement encore quand on les va voir de près , comme nous fîmes ces jours passés ; je ne fais même s'il n'y a pas quelque chose à gagner pour eux dans l'état où ils sont ; & si en général un air un peu délabré ne sied pas mieux à des endroits célèbres que s'ils étoient dans tout leur lustre ; car alors l'imagination , grande embellisseuse de son métier , travaille seule à nous les peindre , & ne manque pas de leur prêter des charmes que peut-être ils n'ont jamais eu.

Mais c'est s'entretenir trop long-temps de *Tico-Brahé* & de son Isle. Laissons-les là , & , pour n'y plus penser , enfonçons-nous dans les bois. Ce bois , où nous entrons de notre jardin , est un parc de quatre à cinq lieues de tour ,

*Où , parmi mainte & mainte route ,
 Qui sous les pas viennent s'offrir ,
 A chaque instant l'on est en doute
 De celle que l'on doit choisir.*

MERCURE DE FRANCE.

*Là c'est un valon frais & sombre ,
Séjour du silence & de l'ombre ,
Auquel on se laisse charmer ;
Plus loin c'est un lieu d'où la vue ,
Perçant une longue avenue ,
Dans la mer semble s'abîmer.
D'autres côtés d'autres délices ,
Tapis de fleurs , gazons épais ,
Buissons touffus , réduits propices
Pour cacher d'amoureux secrets.*

En un mot , veut-on du riant , du magnifique ? veut-on rêver à son aise , veut-on voir bondir devant soi des troupeaux de dains & de chèvres ? il n'y a qu'à souhaiter , tout s'y trouve. Je pourrois , au reste , en m'écartant un peu dans le voisinage , rencontrer des lacs , des ruisseaux , des prairies avec des maisons royales , dont l'une n'est qu'à une demi-lieue de nous ; mais je craindrois que cela ne nous menât trop loin , & il me semble en avoir assez dit pour une fois.

Figure-toi donc de nous voir vivans au milieu de toutes ces beautés , de cette façon unie dont tu fais que nous vivons par-tout , & juge si tout cela ensemble ne doit pas rendre notre solitude une des principales raretés du Nord , comme elle en est un des plus agréables endroits. Pour moi je me représente déjà un nombreux concours de voyageurs & d'étrangers qui y viennent en pèlerinage

pèlerinage de toutes parts, à peu près comme on alloit à l'arc des loyaux amans, du temps des *Amadis*, & comme l'on a été depuis à la fontaine de Vaucluse & sur les bords du Lignon. On commencera d'abord par les mettre en peu de mots au fait de notre histoire. C'est-là, leur dira-t-on,

*C'est dans ces champêtres asyles
 Qu'ont vécu pendant quelque temps
 Deux époux heureux & tranquilles,
 Moins époux, il est vrai, qu'amans.
 C'est-là que sous un ciel barbare,
 Embelli seulement pour eux,
 Ils goûtoient le plaisir si rare
 D'être aimés autant qu'amoureux.
 Là, dans une paix sans pareille,
 Leur cœur toujours pur & serein,
 N'avoit ni remords sur la veille,
 Ni soucis pour le lendemain.
 Là, dans la joie & l'innocence,
 Au milieu des jeux & des ris,
 Leur seul regret étoit l'absence
 D'un Chevalier de leurs amis.
 Là, faisant leur plus douce affaire
 De bénir leurs heureux liens,
 Tout jusqu'aux bords de l'onde amère
 Y rencontroit leurs entretiens.*

26 MERCURE DE FRANCE.

*Calmes, ils y trouvoient l'image
Des charmans & paisibles jours
Que leur donnoit sur ce rivage
Le plus fortuné des amours.*

*Une tempête épouvantable
Troubloit-elle soudain les eaux ;
Hélas ! disoient-ils aussi-tôt,
Ce n'est rien là de comparable
A ce qu'éprouveroient nos cœurs,
S'ils se faisoient jamais l'outrage
De concevoir le moindre ombrage
De leurs mutuelles ardeurs.*

*Mais épargnons-nous cette idée.
Qu'a de commun cet élément
Avec nos feux & leur durée ?
Son partage est d'être inconstant,
Chacun a son destin à suivre ;
Le nôtre est de ne point changer,
Et de plutôt cesser de vivre
Que de cesser de nous aimer.*

C'est ainsi qu'on leur rappellera quelques-uns de nos discours ordinaires en les conduisant en même temps vers les lieux où nous avons accoutumés de les tenir. On les menera sur-tout dans ce bois, & on leur y fera voir plusieurs arbres chargés de chiffres, de vers, & autres gentilleffes de notre façon. Comme d'ailleurs rien de ce qui

regarde des gens aussi singuliers que nous, ne peut être indifférent, on leur contera aussi comment, pour varier nos plaisirs, nous nous amusions tantôt à lire, tantôt à bâtir de méchantes rimes dans le goût de celles-ci, tantôt à faire des expériences de physique dont aucune ne nous réussissoit, parce que nous nous y prenions toujours de travers; tantôt à nous aller promener sur l'eau, tantôt à cueillir des fleurs dans les champs, tantôt à jeter du pain à nos poulets, tantôt à pacifier les différends de nos chiens & de nos chats, & le plus souvent à ne rien faire du tout; enfin, continuera-t-on, en leur montrant notre habitation en général:

*Là jamais on ne se fáchoit ,
 Là jamais on ne s'ennuyoit ;
 Là jamais sur quoi que ce soit
 Différente humeur l'on n'avoit ,
 Là toujours on rioit , chantoit ;
 Dansoit , jasoit , & folátroit.
 Là point on ne se séparoit ,
 Ou quand séparés on étoit
 De se rejoindre on desiroit.
 Là nouveau plaisir on goûtoit
 Chaque fois qu'on se rejoignoit.
 Là sans cesse on se répétoit
 Que l'un & l'autre l'on s'aimoit .
 Plus qu'amans n'avoient jamais fai ;*

B ij.

28. MERCURE DE FRANCE.

*Et puis toujours il se trouvoit
Que l'un & l'autre on s'adoroit.
Quatre fois plus qu'on ne croyoit,
Et cent fois plus qu'on ne disoit.*

Ensuite le gardien du lieu , qui sera sans doute un personnage consommé dans sa profession , ajoutera , d'un ton grave :

*Jeunes cœurs , évitez ces lieux ,
Et de cet air qu'on y respire
Craignez l'ascendant dangereux.
L'on s'y trouble , l'on y desire,
On y languit , on y soupire ,
On y brûle de mille feux.
Mais pour cette égale tendresse ,
Entre l'amant & la maîtresse ,
Qui peut seule combler vos vœux ;
Pour cette constance à l'épreuve
De la jouissance & du temps ;
Pour cette flamme toujours neuve ,
Ces transports sans cesse croissans ,
Et cette paix aimable & pure ,
Dont je vous ai fait là peinture ,
Nos bonnes gens , en vérité ,
Avec eux ont tous emporté,*

Voilà , mon cher Chevalier , comment on parlera de nous & de notre gîte dans les temps à venir. Actuellement tu me permettras de prendre

ongé de toi. Un autre te demanderoit peut-être pardon de la longueur énorme de cette lettre, mais pour moi je m'en garderai bien; si elle t'a ennuyé, quelques mots d'excuse à la fin n'obtiendront point ma grace; & si elle t'a diverti, comme je le souhaite, ce seroit un verbiage inutile.

*Adieu donc, ô loyal ami,
Que nous n'aimons pas à demi,
Et que nous comptons en revanche
Qui nous aime d'amitié franche,
Ainsi que pour gens comme nous,
De s'entr'aimer il est si doux.*

Porte-toi bien; tiens-toi toujours en joie, bois à notre santé & donne nous-souvent de tes nouvelles. Bon soir. Ne va pas au moins montrer ce ravaudage à personne. Je veux que tu sois le seul à savoir: 1°. que je fais des vers: 2°. que j'en fais de mauvais. Tu devineras aisément mes raisons.

A Scholzburg, ce 19 août 1732.



 LA BELLE-MÈRE

o o

L'INJUSTICE PUNIE,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

DON *Alphonse de Penardas*, Gentilhomme de la province d'Andalousie, avoit été marié en premières nœces avec *Dona Isabelle de Serano*, d'une des plus anciennes Maisons de la même province, mais qui ne lui avoit apporté pour dot qu'un nom illustre qu'elle décoroit d'autant de vertus que de beauté. Adorée de son époux, elle étoit morte en donnant le jour à une fille, qu'*Alphonse* avoit nommée *Isabelle*, du nom chéri de sa mère. Inconsolable de sa perte, il avoit parcouru les principales villes de l'Europe &, s'étant arrêté à Paris, les charmes de la belle *Adelaïde*, fille du Baron de *Poligny*, étoient parvenus à effacer de son âme le souvenir d'*Isabelle*. Quelques amis communs s'étant entremis dans cette affaire, ils réussirent à faire passer *Alphonse* à de secondes nœces.

Adelaïde suivit son mari à Penardas.

La petite *Isabelle* entroit alors dans sa troisième année. *Alphonse* ne put s'empêcher de répandre des larmes en voyant ce rendre gage de ses premières amours. Ce mouvement d'une sensibilité si naturelle commença à donner, contre cette enfant, de la jalousie à sa belle-mère. Cependant *Adelaïde*, par complaisance pour son époux, dissimula son ressentiment, & couvrant sa naissante antipathie du voile de l'amitié, elle traita *Isabelle* avec autant de douceur que si c'eût été sa propre fille. Des ménagemens aussi bien entendus lui gagnèrent de plus en plus le cœur de son mari, sur qui elle acheva en peu de temps de prendre un empire absolu. Elle devint mère à son tour & combla de joie le Seigneur de Penardas en lui donnant un fils, qui fut appelé *Don Pedre*.

Depuis ce temps l'amitié qu'*Adelaïde* avoit affectée pour *Isabelle* se décéla peu à peu, & les égards qu'elle s'étoit efforcée de témoigner pour cet innocent objet de sa haine secrète, diminuèrent insensiblement. A mesure que *Don Pedre* grandit, elle montra plus d'humeur contre sa sœur. Cette aversion, qu'elle ne fut bientôt plus maîtresse de cacher, n'étonna point *Alphonse* : il savoit que les enfans d'un pre-

32 MERCURE DE FRANCE.

mier lit trouvent rarement grace aux yeux d'une belle-mère, & tâchoit, par ses soins paternels, de dédommager sa fille des mauvais traitemens qu'elle essuyoit de la part d'*Adelaïde*. Dès qu'elle eut sept ans accomplis, sa belle-mère, sous prétexte que le couvent étoit le seul endroit où elle pût recevoir une éducation convenable à sa naissance, déterminâ le père à l'y envoyer : elle se flattoit que l'éloignement affoiblirait en lui le sentiment de la nature, & son but étoit de la forcer à se faire religieuse pour que son fils héritât un jour de tous les biens de la Maison, qui étoient considérables. *Alphonse* ne la contredit point, conduisit lui-même sa fille à Séville, où il la mit dans un couvent, & se promit bien de traverser tous les secrets desseins d'*Adelaïde*.

Jacinte, qui, de nourrice d'*Isabelle* étoit devenue sa gouvernante, avoit gémi pour elle des duretés d'*Adelaïde*, & n'en étoit que d'autant plus attachée à son élève.

Don Pedre, élevé en enfant gâté, fut abandonné à toutes ses fantaisies. Il est rare que l'homme se porte au bien de lui-même, sur-tout quand il est né dans l'opulence. Les faveurs de la fortune ne servent qu'à donner un plus prompt essor au penchant qui le conduit au vice. Les

mauvaises inclinations que *Don Pedro* avoit prises dès l'enfance ne furent point corrigées par le secours de l'éducation. Grace aux complaisances de sa mère dont il étoit l'idole, toutes ses méchancetés passèrent pour des gentilleses de l'adolescence, & cette indépendance où elle l'avoit accoutumé le rendit indocile aux sages leçons que son père prétendit en vain lui donner.

Le Seigneur de Penardas avoit servi dans sa jeunesse avec distinction. Un léger sujet de mécontentement l'avoit fait retourner dans ses terres. Il s'étoit repenti depuis d'un premier mouvement qui l'avoit affranchi d'un devoir auquel sa naissance l'engageoit autant que sa propre inclination. Il avoit eu le temps de se convaincre que la véritable grandeur d'âme consiste à s'oublier soi-même pour sa patrie; que l'intérêt particulier doit être inséparable de l'intérêt commun, & lui céder en tout; que la faveur des Cours est un puits d'injustices où le mérite réel surnage tôt ou tard; que qui fait se rendre utile trouve toujours une occasion favorable pour triompher des brigues & de l'envie; que la première récompense du brave homme est de sentir qu'il n'a rien à se reprocher, & que son indifférence sur de

vains affronts le venge mieux que tous les cris de l'orgueil offensé ; que les Rois , pères de leurs peuples , sont maîtres de leurs bienfaits ; & que trop prompts ou trop lents à récompenser , la loi qui nous soumet à eux ne nous permet jamais d'en murmurer. *Alphonse* enfin pensoit assez bien pour ne point douter que la noblesse acquise par les armes ne se soutient dignement que par elles , & qu'un Gentilhomme oisif semble avoir oublié sa qualité. Il croyoit fermement que lorsque nous n'ajoutons rien par nous-mêmes à l'éclat d'une haute naissance , l'histoire de nos ancêtres devient un miroir de confusion qui ne réfléchit sur nous que les traits de la honte , & que la philosophie n'a que de faux argumens contre les devoirs de notre état.

Pénétré de ces vérités , il vouloit que les services de son fils l'acquittassent un jour de ceux qu'il avoit discontinué mal-à-propos de rendre à sa patrie. En conséquence il le destina aux armes ; mais il fut d'abord croisé dans ce projet par sa femme , qui n'imaginoit pas qu'à moins d'avoir un cœur dénaturé , on pût destiner un fils unique à une profession où la vie se trouve sans cesse exposée à de nouveaux dangers. Ces sentimens étoient le fruit

des raisonnemens spécieux que lui faisoient
journallement quelques beaux esprits para-
sitiques qui se trouvoient très-bien dans le
château de Penardas. Rien n'est plus dan-
gereux pour la société que ces êtres systé-
matiques, dont la morale, uniquement
propre à énerver le courage & l'amour de
la patrie, est un poison subtil dont les
mœurs sont bientôt infectées. Le vrai phi-
losophe est l'honnête homme, c'est-à-dire,
celui qui fait se conformer aux loix du
pays où il est né, aime ses concitoyens &
n'enseigne la vertu qu'en la pratiquant ;
celui qui, pesant la nécessité d'une croyance
commune, en révère les principes sacrés,
ne cherche point à corriger de prétendues
erreurs par de plus réelles. Encore ; qui
déteste les paradoxes hardis du prétendu
cosmopolite, dont les sophismes révoltans
ne tendent qu'à briser le lien fraternel qui
unit les peuples, & à renverser l'ordre
établi chez les nations civilisées ; celui
enfin dont la saine littérature n'inspire que
fidélité envers son Roi, respect pour le
gouvernement, & zèle pour le bien public.

L'inutilité au sein de laquelle *Alphonse*
s'étoit vu anéanti depuis qu'un léger dépit
l'avoit éloigné du service, avoit humilié
son amour-propre d'une manière bien sen-
sible. *Adelaïde* n'eût pu supporter patiem-

ment de végéter avec lui au milieu d'une province sans jouir d'aucune espèce de considération dans le monde, si l'envie de se faire des créatures & la manie de protéger ne l'eussent point déterminée à se rendre la partisane déclarée des nouvelles opinions. Bientôt accréditée parmi les savans à la mode, elle avoit fait de sa maison ce qu'on appelle un *bureau d'esprit*. Tous les brillans génies de la province abondoient chez elle ; ils conduisoient son cœur & dirigeoient toutes ses volontés. Avec des notions très-superficielles elle décidoit en souveraine & prononçoit sur tout. On ne doit même pas oublier que, suivant les principes de la nature, elle avoit allaité son fils elle-même (1) ;

(1) Depuis quelque temps c'est une manie, parmi la foule des écrivains, de conseiller aux mères d'allaiter leurs enfans elles-mêmes & de reprocher à celles qui ne s'acquittent point de ce devoir une indifférence dénaturée. Tous ces vains censeurs du monde ignorent-ils donc qu'il est sur la terre des riches & des pauvres ; que le commerce que les femmes de la campagne font de leur lait est souvent leur plus grande ressource, & qu'un nourrisson suffit pour faire subsister une famille de payfans ? Tout ce qui fait vivre les malheureux est-il fait pour être censuré ? Si le lait que nous recevons en naissant devoit influer en quelque chose sur les sentimens de notre âme, il s'en suivroit donc que nous aimerions beaucoup

& cet effort sublime de sa philosophie n'avoit pas peu contribué à l'illustrer parmi ceux & celles dont la folie publique préconisoit les ridicules.

Lorsqu'*Alphonse* lui proposa d'initier son fils dans le militaire, elle pensa mourir d'effroi à la seule idée d'un métier où l'on tue & où l'on se fait tuer. Elle n'eut point de vapeur parce que ces syncopes de femmelettes ne séyent point à des génies. Remise de sa frayeur, elle déclara séchement à son mari que ses intentions ne seroient point suivies. Il insista, mais inutilement. Elle plaida sa cause devant Messieurs les beaux esprits, qui, d'un commun

nos mères qui nous auroient nourris & point de tout nos pères qui n'auroient pu nous rendre le même service. Cependant combien de mères, qui ont pris ce soin généreux, ont été payées d'ingratitude de la part de leurs enfans ! Or, puisqu'il est vrai que cette première nourriture de notre corps n'opère rien sur les mouvemens de notre cœur, pourquoi s'obstiner à crier à l'abus contre un usage qui, outre les embarras & les incommodités qu'il fauve aux personnes aisées, procure un bien réel aux gens de la campagne ? La plupart de ceux qui critiquent les actions humaines ne voient les choses que d'un point de la sphère. S'ils se plaçoient au centre commun avant que d'écrire, ils ne seroient pas si prompts à blâmer ce qui les choque, faute de mieux voir l'effet général qui en résulte.

38 MERCURE DE FRANCE.

accord, jugèrent que les sentimens d'*Alphonse* bleissoient également la raison & l'humanité. A quoi bon, dirent-ils, sacrifier ses biens, son repos & sa vie pour des querelles qui nous sont étrangères ? Lorsque nous pouvons être heureux, quelle erreur de nous exposer à cent périls dont un laurier imaginaire est le très-chimérique fruit ! Si les Rois ont des différends, qu'ils les vident eux-mêmes. Vos facultés mettent votre fils dans le cas de se pouvoir passer des faveurs de la Cour ; qu'il fuie ce séjour de corruption ; qu'il apprenne que la gloire ne consiste point à s'abreuver du sang de nos voisins qui ; en qualité d'hommes ; sont nos frères ; qu'il soit vertueux ; qu'il vive sans ambition ; qu'il fasse le bien ; qu'il protège les lettres. *Alphonse* pensoit, au contraire, que, s'il est des vices dans les Cours, il n'en est que plus beau d'y faire briller la droiture, la franchise & la bienfaisance ; que la vertu d'un homme de qualité est de savoir prodiguer son sang pour la défense de l'Etat ; que faire son devoir c'est faire le bien ; que, s'il est beau de protéger les lettres, plus on a de crédit plus on est à portée d'obliger ceux dont les écrits & les mœurs les distinguent de leurs confrères. Mais, malgré ces réflexions, il falloit

pourtant qu'il cédât pour le moment aux clameurs de sa femme & du cercle qui l'entouroit.

Un jour que, par extraordinaire, *Madame de Panardas*, sortie de ses jardins, se promenoit dans une vaste plaine, elle vit un régiment que l'on exerçoit devant son Colonel qui venoit d'être reçu, & qui étoit à-peu-près du même âge que son fils. Les respects que les Officiers rendoient à leur chef ainsi que les soldats, excitèrent l'ambition d'*Adelaïde*. Elle s'avança pour complimenter le nouveau Colonel, qui se nommoit *Don Fernex*, & l'invita, avec tous ses Officiers, à venir dîner chez elle (Elle étoit pour lors accompagnée de son mari & de plusieurs personnes de son rang). Cette offre obligeante fut acceptée. La compagnie des enfans de *Mars* lui parut mille fois plus agréable que celle de ceux d'*Uranie*, & s'étant mise à comparer l'air libre, enjoué, vif & honnête des uns, avec le ton capable, étudié, froid & dédaigneux des autres, elle trouva que les nouveaux docteurs perdoient furieusement à la comparaison ; & goûtant infiniment mieux les galans propos du militaire que les ennuyeux syllogismes de la philosophie, l'esprit du monde ruina tout-à-coup dans sa tête les principes

moraux dont elle étoit surchargée. Tous ces brouillards de la raison humaine se dissipèrent à ses yeux ; elle ne respira plus que l'honneur de voir son fils à la tête d'un régiment , & pressa *Alphonse* , qui avoit de puissans amis à la Cour , de faire solliciter l'agrément du premier qui viendrait à vaquer , en faveur de *Don Pedre*.

Alphonse ne laissa point échapper une si belle occasion de remplir les vues qu'il s'étoit proposées ; il se hâta d'écrire à ses amis , & obtint la grace qu'il avoit demandée. Il annonça cette heureuse nouvelle à sa femme , que toutes les remontrances des sophistes n'avoient pu détourner de ses idées , & son cœur eut peine à suffire à sa joie. Ainsi la vanité lui fit faire ce que le zèle patriotique eût dû lui conseiller. *Don Pedre* , séduit par les privilèges que cet état donne à la jeunesse , annonçoit les meilleures dispositions pour en user. Il ne se préparoit à rien moins qu'à faire la loi à ses père & mère. Imbu des pernicieuses idées où la fausse philosophie , qui en admettant le hasard pour principe de tout , suppose qu'il n'existe aucune différence réelle parmi les hommes ; que , la matière agissant aveuglément dans la génération de l'espèce , le père n'a d'autre avantage sur le fils que d'être anté-

riement né, & que les devoirs du dernier à l'égard du premier ne sont que de convention, il comptoit bien n'agir que conformément à ces prétendus principes. Quoique sa mère l'eût nourri, il n'avoit pas plus d'amitié pour elle que de respect pour son père.

Don Pedre fut trouvé divin dans son habit de Colonel; & les docteurs, quoique mortifiés, ne trouvèrent pas moins les moyens de concilier leurs opinions avec la fantaisie de la Dame; & la sublime *Adelaïde*, à l'exemple de tant de brillantes protectrices, continua de soutenir la vérité d'une morale, dont sa conduite s'écartoit à chaque instant. Il fut résolu d'envoyer promptement *Don Pedre* à Madrid remercier le Roi de la grace qu'il lui avoit accordée; on décida qu'il demeureroit quelque temps à son régiment pour y prendre l'esprit du corps & y recevoir les premiers élémens de l'art de la guerre. Il quitta sans regret la maison paternelle. Le plaisir de voir la Cour l'enchantoit au point qu'il ne soupiroit qu'après le moment d'y arriver. *Don Fernex*, dont le régiment étoit en quartier à Séville, & qui, par ses manières honnêtes & séduisantes, avoit pris auprès d'*Adelaïde* au point qu'elle ne pouvoit plus s'en passer,

42 MERCURE DE FRANCE.

fut prié de demeurer à Penardas pour la dédommager de l'absence de son fils. Revenons présentement à ce qui s'étoit passé depuis qu'*Isabelle* avoit été mise au cotivent.

Alphonse, quelqu'empire que sa femme eût usurpé sur lui, n'avoit point perdu pour sa fille les sentimens de père ; au contraire, il sembloit que la dureté des procédés dont *Adelaïde* usoit à l'égard de cette enfant, redoublassent dans son cœur paternel sa tendresse & sa pitié. *Adelaïde* ne lui avoit plus caché la volonté où elle étoit qu'*Isabelle* se fit religieuse. Il crut devoir paroître consentir à tout, sauf à se ménager l'intervention des beaux esprits dont il espéroit faire agir le crédit auprès d'elle. Il alloit souvent voir sa chère *Isabelle*, &, de peur d'aigrir son épouse par ses fréquens voyages à Séville, il prenoit pour prétexte l'envie qu'il avoit de déterminer lui-même sa fille à prendre le parti du cloître. A chaque visite qu'il lui faisoit il lui portoit de nouveaux gages de son amitié. Loin de l'affliger en la disposant à se consacrer au célibat, il ne cessoit de lui promettre de la bien marier, & c'étoit aussi son dessein.

Dès que l'âge l'eut mise en état de remplir tous les devoirs que la religion

prescrit, *Alphonse* se vit presser plus que jamais de la vouer solennellement à Dieu. Il eut alors recours aux moralistes qui paroissoient gouverner sa femme ; mais ces Messieurs, très-convaincus que tout se faisoit par Madame, & qu'elle ne demordroit point de ce qu'elle avoit résolu, crurent ne devoir pas s'exposer à se faire congédier pour une cause qui les intéresseoit si peu. Au lieu de déclamer, ainsi que ci-devant, contre la tyrannie des pères & mères qui forcent leurs enfans à s'enfvelir tout vivans dans ces prisons, vrais tombeaux de l'humanité, ils prouvèrent alors que les jeunes filles qui ont le courage de renoncer aux vanités du monde pour embrasser les douceurs d'une vie innocente & tranquille, ressembloient à ces hommes désintéressés qui, dédaignant les caprices du sort ou rejetant les faveurs de la fortune, vont chercher dans les déserts la paix que l'on ne trouve point dans le tourbillon des sociétés. *Alphonse*, voyant que ses espérances étoient trahies de ce côté, n'imagina plus d'autre moyen de conjurer l'orage qu'en trompant sa femme. Il n'insista plus auprès des *sages* & feignit de goûter leurs avis. Quelque temps après il fut à Séville où il s'arrêta plusieurs jours. A son retour il annonça

que sa fille , déterminée à vivre uniquement pour Dieu , avoit pris l'habit de novice , & que cette cérémonie , à laquelle il avoit été bien aise d'assister , avoit occasionné son retard. Il ajouta que le jour de sa profession étoit fixé immédiatement après l'année révolue. *Adelaïde* le crut, le félicita sur le succès de ses soins , le remercia de cette preuve d'attachement qu'il lui avoit donnée , & ne le tourmenta plus.

Alphonse alors fit bâtir , hors de son parc , dans un endroit voisin d'un joli village , une petite maison aussi commode qu'agréable , qu'il destina pour loger *Isabelle* , à qui l'air du couvent commençoit à déplaire , & où elle mouroit d'ennui. Il usa , dans cette circonstance , de toutes les précautions nécessaires pour que sa femme ne pût ni s'en douter ni en être instruite. Personne dans ses terres ni dans sa maison ne fut que c'étoit lui qui faisoit construire cette habitation. Afin de mieux cacher son jeu , il eut l'air de ne plus penser à sa fille. Il cessa ses voyages à Séville , & lui faisoit donner & recevoir de ses nouvelles par de fidèles émissaires. Les choses en étoient là , lorsque *Don Pedre* partit pour son régiment. Il n'avoit pas revu sa sœur depuis qu'elle avoit été reléguée au couvent : l'indifférence qu'on lui

avoit inspirée pour elle dès l'enfance avoit fait taire dans son âme la voix du sang, & son père n'avoit jamais pu obtenir de lui qu'il l'accompagnât lorsqu'il alloit la voir à Séville. *Alphonse*, qui avoit ses raisons pour ne le point presser d'aller faire ses adieux à cette sœur, ne lui-en parla point; & *Don Pedre*, en s'éloignant de Penardas, ne témoigna pas qu'il eût conservé aucun souvenir de sa sœur.

Le jour approchoit, où, suivant les discours d'*Alphonse*, *Isabelle* devoit faire profession. Guidée par son père, elle écrivit à *Adelaïde* une lettre pleine de soumission, dont l'objet étoit de l'inviter à se trouver à cette cérémonie & à bénir, en qualité de sa seconde mère, les vœux qu'elle se préparoit à faire. Cette lettre eut les deux effets que l'on en attendoit. Elle acheva de tromper *Adelaïde*, que ses graves occupations exemptoient de toute défiance; & le plaisir de mortifier sa belle-fille, en refusant de satisfaire à son invitation, donna naissance à cette marâtre de l'envie d'être présente à cette triste fête. Elle se contenta d'envoyer à la future professe sa bénédiction par écrit, & pria son mari de vouloir bien se charger lui-même de porter sa réponse.

Alphonse, ravi de l'erreur où il la laiss-

46. MERCURE DE FRANCE.

soit, courut aussi-tôt briser la prison de sa fille. Ils arrivèrent à l'entrée de la nuit à la petite maison qu'il lui avoit fait bâtir. Il lui donna pour compagne sa fidèle *Jacinte*, & pour serviteur un ancien soldat, dont la bravoure & la discrétion lui étoient connues, & sous la garde du quel sa fille devoit être à l'abri de toute insulte. Son nom étoit *Gusman*. L'habitude qu'*Alphonse* avoit prise d'aller tous les jours à la chasse & de ne rentrer que le soir au château, lui procura le moyen de voir *Isabelle* aussi souvent qu'elle le souhaitoit & sans que rien le gênât. Tandis que sa femme s'amusoit à philosopher, il alloit passer les journées les plus satisfaisantes avec sa fille, à qui il procuroit toutes sortes d'amusemens.

Le desir qu'il avoit de la bien marier, lui fit jeter les yeux sur *Don Fernex*. Ce jeune homme joignoit aux qualités militaires qui brilloient en lui, outre les agrémens de la figure & les grâces du corps, des mœurs douces, un esprit vif, une âme généreuse & une exacte probité. Il étoit aussi d'une naissance proportionnée à celle d'*Isabelle*. *Alphonse* n'étoit pourtant pas homme à vouloir forcer les inclinations de sa fille, & quelque avantage qu'il trouvât pour elle dans cette alliance, il étoit tout prêt à y renoncer pour peu qu'elle y sentît de

répugnance. Il voulut consulter son goût avant que de lui faire part de son choix. Dans cette vue il proposa un soir à *Don Fernex*, qui, par complaisance, ne quittoit presque point *Mde de Penardas*, une partie de chasse pour le lendemain. La Dame lui en ayant accordé la permission, le Colonel fut charmé de reprendre un exercice qu'il aimoit passionnément.

Le soleil n'étoit pas encore levé que *Don Fernex* étoit déjà sur pieds. Il attendit avec impatience le réveil d'*Alphonse*, qui ne le fit pas beaucoup languir. Ils s'éloignèrent ensemble du château, & dès qu'ils furent entrés dans le parc, *Don Fernex*, empressé de faire admirer à *Alphonse* la légèreté de son cheval, lui lâcha la bride & le laissoit courir le long de l'avenue, qui étoit fort longue, lorsqu'ayant jetté les yeux sur un sentier qui se trouvoit à sa gauche, & dont les arbres élevés en berceaux invitoient à se promener sous leur ombre, il apperçoit de loin une jeune beauté en amazône & montée sur un coursier qui paroissoit venir à sa rencontre. La curiosité le fit voler au devant d'elle. A mesure qu'elle approchoit il étoit plus ébloui de son éclat. Il s'arrêta pour la remarquer plus à son aise, & quand elle passa, il la salua respectueusement.

48. MERCURE DE FRANCE.

Elle le fixa avec attention & répondit à cette politesse de l'air le plus gracieux. Un valet bien armé & deux piqueurs marchoient derrière elle. L'impression que cette belle avoit faite sur lui l'avoit rendu timide ; mais l'arrivée d'*Alphonse* termina son embarras. Cette Amazône, étoit *Isabelle*. Aussi-tôt qu'elle vit entrer son père dans l'allée, elle mit pied à terre & il en fit de même. *Don Fernex* fut ravi de voir que son conducteur la connoissoit. Il descendit aussi de son cheval & les rejoignit.

Alphonse le présenta à l'Amazône, à qui il venoit de recommander expressément de ne se point trahir, & il la pria de permettre qu'ils fussent tous deux dans cette journée ses compagnons de chasse. Elle y consentit, mais d'un ton si réservé, que le Colonel imagina que la proposition la fâchoit, & il tâcha d'enchérir encore sur le respect avec lequel le Seigneur de Penardas affectoit de lui parler. Ils se promènèrent quelque temps dans la forêt ; ensuite ils remontèrent à cheval dans l'intention de chasser ; mais ils étoient trop sérieusement occupés tous trois pour que cette chasse pût être bien sanglante. En vain les chiens les avertissoient du passage des sangliers ou des loups ; *Don Fernex* ne songeoit qu'à sa belle Amazône, qu'il

qu'il ne cessoit d'admirer, & dont il sembloit déjà devoir être inséparable. *Isabelle*, de son côté, l'examinoit très attentivement. Chaque fois que leur proie leur étoit échappée par leur distraction, ils en rioient ensemble, & réciproquement ils se pardonnoient au fond du cœur la cause de leur inattention, tandis qu'*Alphonse* ne s'attachoit qu'à observer leurs mouvemens & leurs regards. Ils parcoururent ainsi les bois toute la matinée. L'Amazône, alors se trouvant près de son habitation, proposa à ses deux compagnons de venir se rafraîchir chez elle. Cette proposition acheva d'enchanter *Don Fernex*. Et *Don Alphonse*, pour éviter qu'on ne le persifflât au château sur le mauvais succès de sa chasse, chargea les gardes de la forêt de réparer la faute des maîtres.

On dîna chez l'Amazône, & le repas, moins somptueux que délicat, fut délicieux pour les convives. On ne fit rien l'après-dînée, & pourtant on ne s'ennuya point. L'heure de se séparer étant venue, on prit congé de l'aimable chasseresse, *Alphonse* avec un visage où régnoit le contentement, & *Don Fernex* d'un air qui marquoit à la fois & sa reconnoissance & ses regrets. En entrant dans le parc, les deux chasseurs trouvèrent les gardes & les

piqueurs qui leur présentèrent les dépouilles des grosses bêtes & du gibier qu'ils avoient tués, que l'on porta en pompe au château.

Le long du chemin, *Don Fernex* demanda à *Alphonse* qui étoit cette belle personne qui leur avoit fait un accueil si honorable ? C'est, lui répondit-il, la veuve de *Don Fernand d'Argilla*, Gentilhomme de la vieille Castille, que la mort a séparée de son époux au bout de six mois de mariage, & qui, attendu son extrême jeunesse, voulant se mettre à l'abri de la critique & de l'autorité de ses parens, a quitté la ville de Burgos pour se réfugier dans ce pays, où elle fuit toutes les sociétés pour s'adonner au plaisir de la chasse, son unique passion. Oh ! dans ce cas, répartit *Don Fernex*, j'irai souvent lui tenir compagnie. Gardez-vous-en bien ! reprit *Alphonse*, qui, en tâchant d'irriter son amour, cherchoit aussi à l'éprouver ; elle m'a chargé en particulier de vous dire qu'elle vous prioit fort, ayant des ménagemens à garder, de ne vous plus trouver sur son passage si vous ne voulez risquer de l'indisposer contre vous. *Don Fernex*, interdit, perdit la parole, soupira & revint jusqu'au château sans rompre le silence. On le complimenta sur sa chasse ; il ne l'entendit point, fut rêveur

& distrait pendant tout le souper de façon à surprendre la compagnie, quitta Madame de *Pernardas* sans lui rien dire d'obligeant, & ne songea toute la nuit qu'à la défense que la veuve supposée lui avoit fait faire.

Doutant pourtant enfin de la bonne foi d'*Alphonse*, & pensant que la jalousie avoit pu le faire parler, il se détermina à retourner le jour suivant à l'endroit où il avoit rencontré l'*Amazône*; mais sa course fut vaine, elle ne parut point. *Alphonse*, qui se doutoit de sa marche, avoit pris des chemins détournés pour se rendre chez sa fille, qu'il trouva prévenue autant qu'il le desiroit en faveur de *Don Fernex*; il l'empêcha de sortir, & se renferma avec elle. *Don Fernex*, après avoir guetté inutilement *Isabelle* pendant plusieurs jours, prit le parti de se présenter à sa porte. Elle lui fut refusée, & il en devint furieux. Le chagrin qu'il en eut fut remarqué dans le château, au point qu'*Alphonse* étoit décidé à lui confier son secret & le choix qu'il avoit fait de lui pour être son gendre, lorsque des lettres que *Don Fernex* reçut le rappellèrent à Tolède chez son père. Il prit congé avec regret du Seigneur & de la Dame de *Pernardas*, & supplia *Alphonse* de lui donner souvent des nouvelles de sa charmante

veuve, qu'il n'oublieroit (disoit-il) jamais, malgré ses rigueurs. *Alphonse* le consola en lui promettant de faire en sorte qu'à son retour il la trouvât moins sévère. *Don Fernex* le remercia tendrement, l'embrassa & prit la route de Tolède, en emportant dans son âme l'image d'*Isabelle*, que l'absence ne fit qu'y graver plus fortement encore.

Les longueurs d'une maladie cruelle que son père éprouvoit, & qui finit par le mettre au tombeau, les suites de ce triste événement, ce qu'il devoit à une mère vivement affligée, le temps qu'il employa à mettre ordre aux affaires de l'immense succession qu'il eut à partager avec plusieurs frères dont il étoit l'aîné; tout cela le retint pendant deux ans loin de l'objet qui, du premier coup-d'œil, avoit sù captiver son cœur. *Alphonse* étoit très-attentif à lui en donner des nouvelles. Au bout de quelques mois il lui avoit mandé qu'il avoit si bien agi en sa faveur auprès d'elle, qu'il ne lui seroit peut-être pas difficile de la déterminer à passer à de secondes nûces. Depuis, il lui avoit toujours écrit dans le même esprit. C'étoit un sùr moyen d'entretenir son amour, & ces amorces redoubloient l'impatience où il étoit de revoir le séjour de Penardas. Ce moment n'arriva qu'après bien des

peines & des ennuis. *Alphonse*, persuadé de son attachement pour *Isabelle*, ne lui fit point acheter davantage le plaisir de la revoir ; il lui confia le secret de sa naissance, & tout fut bientôt arrangé pour que les nôces de ces deux amans se célébraissent à l'insçu d'*Adelaïde*. Libres de se parler tous les jours & de se communiquer sans cesse leurs sentimens, ce couple amoureux passoit, avec un père qu'ils adoroient, des journées d'autant plus agréables, que leur tendresse, autorisée par la nature, étoit fondée sur l'estime & la vertu. Une circonstance imprévue retarda encore le bonheur de *Don Fernex* ; qui fut mandé à la Cour pour y prendre possession d'une charge importante dont le Roi l'honoroit en considération des services que ses ancêtres, & particulièrement son père, avoient rendus à l'Etat. Comme il se disposoit à se rendre auprès de son Souverain, tout le monde fut surpris de voir arriver *Don Pedre* que l'on n'attendoit pas.

Son caractère insolent, fruit de la mauvaise éducation qu'il avoit reçue, sa négligence à remplir ses devoirs, son peu de respect pour ses Officiers supérieurs, sa conduite indécente & son liberrinage, lui avoient attiré à Madrid une foule d'ennemis ; ajoutons à cela qu'il manquoit

de courage, & qu'en diverses occasions il en avoit donné des preuves. La bravoure est ordinairement la compagne de la vertu ; elle habite rarement où les mœurs ne sont pas. *Don Pedre*, dans sa dix-huitième année, avoit déjà tous les vices des hommes vieillis dans la débauche. Il venoit en dernier lieu de deshonorer la fille d'un riche bourgeois de Madrid, & celui-ci le poursuivant à toute rigueur, *Don Pedre* avoit été forcé de disparaître. Il se hâta de conter cette malheureuse aventure à sa mère, qui, justement effrayée du danger où il étoit exposé, pressa son mari d'employer les moyens les plus prompts & les plus efficaces pour tâcher d'assoupir une affaire si délicate. *Alphonse*, révolté de la conduite de son fils, vouloit l'abandonner entièrement. *Don Fernex*, touché des larmes d'*Adelaïde*, & sur-tout de la faveur que lui faisoit *Alphonse* en l'acceptant pour gendre, offrit de faire toutes les démarches convenables à la Cour & auprès du père offensé pour terminer cette affaire. Il partit, accompagné de quatre Officiers de son régiment, qui avoient coutume de ne le jamais quitter ; & *Don Pedre* se tint caché dans le château jusqu'au temps où il apprit que *Don Fernex* avoit agi si chaudement pour lui que l'affaire étoit

assoupie, moyennant une somme d'argent que sa mère envoya sur le champ.

Don Pedre alors se remontra ; mais, pour satisfaire aux plaintes que l'on avoit de toutes parts portées contre lui, le Roi lui envoya ordre de ne plus reparoître à son régiment. Nouveau sujet de mortification pour le père ! Ces deux accidens, arrivés coup sur coup, affligèrent sensiblement *Adelaïde*. Que de reproches n'eut-elle point à se faire d'avoir élevé son fils dans cette indépendance si pernicieuse à la jeunesse, & de l'avoir accoutumé, en naissant, à regarder tous les principes de la vie civile & du patriotisme comme des préjugés ! La confusion qui accabloit intérieurement cette mère imprudente fut la première punition que le Ciel réservoir à sa coupable négligence sur l'éducation de son fils, & à la haine injuste qu'elle portoit à l'innocente *Isabelle*.

Don Pedre, devenu oisif, s'abandonna plus librement à tous les vices auxquels il étoit enclin. Il loua, à quelques lieues de Penardas, sur le chemin qui conduisoit à Madrid, une petite maison où il alloit passer des semaines entières avec des gens de l'un & l'autre sexe aussi perversis qu'il l'étoit lui-même.

Alphonse, pénétré de la vie licencieuse

que menoit son indigne fils , alloit se consoler avec sa fille , dont la soumission , l'attachement & la modestie faisoient les délices de son cœur. Le malheur de *Don Pedre* voulut que , revenant de sa petite maison & passant de grand matin par l'endroit où *Isabelle* avoit pour habitude d'attendre son père , il l'y rencontra. Elle étoit assise sur un banc de gazon & dans un négligé qui lui donnoit un air fait pour séduire. Etonné de sa beauté & saisi d'un sentiment que , sans doute , la voix du sang excitoit en lui , il se précipite à bas de son cheval , court brusquement à elle , lui fait mille complimens sur la vivacité de ses yeux , lui demande ce qui l'arrêtoit dans cet endroit , & si elle vouloit lui permettre de lui tenir compagnie. Elle ne répondit à ses propos qu'en rougissant ; & , comme il commençoit à s'oublier , *Gusman* , qui la gardoit , lui signifia de ne point importuner davantage sa maîtresse , & de se retirer. *Don Pedre* , qui croyoit n'avoir affaire qu'à un valet , le menaça. Mais *Gusman* fit bonne contenance ; & lui parla de façon que l'ex-Colonel crut prudemment devoit se retirer. Lorsqu'il crut ne pouvoir plus être apperçu , il se mit à examiner ce que deviendroit l'inconnue , & quel étoit celui qu'elle

attendoit. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit que c'étoit son père ! *Don Pedre* roda près de la maison jusqu'à l'entrée de la nuit, en vit sortir son père, qu'il eut soin d'éviter, & demanda à des payfans du voisinage le nom de la Dame qui logeoit dans cette maison retirée. Il apprit que c'étoit la veuve d'un Gentilhomme ; qu'elle s'amusoit très-souvent à chasser avec le Seigneur de Penardas, le seul homme à qui elle permit de venir chez elle. *Don Pedre* en conclut que c'étoit une inclination secrète qu'*Alphonse* entretenoit. Pour se venger de la froideur qu'il lui avoit toujours témoignée, il forma le projet de lui enlever cette maîtresse. Il retourna sur le champ à sa petite maison, où il avoit laissé quelques amis, leur fit part avec enthousiasme de la découverte qu'il avoit faite, les engagea à le servir dans son entreprise, & disposa tout pour l'enlèvement de la prétendue jeune veuve.

Isabelle, après avoir soupé, se promenoit tranquillement, comme elle faisoit souvent, au clair de la lune, avec *Jacinte* & *Gusman*. *Don Pedre* & sa troupe, qui s'étoient mis en embuscade derrière sa maison, fondirent sur *Gusman*, qu'ils laissèrent sur la place percé de coups, & se saisirent d'*Isabelle*, que, malgré ses cris, ils firent monter dans une

chaîné de poste. Les clameurs de la désolée Gouvernante se firent entendre au village voisin. On vint à elle ; mais on ne put lui donner d'autre secours que de la reporter à sa maison , ainsi que l'infortuné *Gusman* , que l'on craignit long-temps de ne pouvoir rappeler à la vie.

Les ravisseurs avoient déjà fait du chemin , lorsqu'ils furent rencontrés dans un bois par *Don Fernex* , qui revenoit de Madrid avec les Officiers qui l'y avoient suivi. Les cris d'*Isabelle* le frappèrent ; il reconnut la voix de celle qu'il adoroit. Est-ce vous , lui dit-il , divine *Isabelle* ? *Don Fernex* sera-t-il assez heureux pour vous sauver des fureurs de ces monstres ? A ce nom les coupables veulent s'enfuir , mais les Officiers les arrêtent : ils sont forcés de se défendre. Le combat devient vif & meurtrier. Le parricide de *Don Pedre* succombe , lui-même est blessé à mort , & se nomme enfin pour engager les vainqueurs à l'épargner. *Don Fernex* frémit , s'avance & distingue en effet les traits de *Don Pedre*. Tout le mystère de cette horrible aventure se développe. Le moment de la mort est toujours effrayant pour les cœurs les plus endurcis au crime. Le remords qui le déchire , lui attrache un

torrent de larmes. Du ton le plus attendrissant, il supplie sa sœur de lui pardonner l'erreur qui l'a séduit & les peines qu'il lui a causées. *Isabelle* alors n'écoute que la générosité de ses sentimens, & gémit avec lui. *Don Fernex*, hors de lui-même, accuse la rigueur du Ciel qui le rend innocemment le meurtrier de son beau-frère; & *Don Pedre*, avant que d'expirer, le prie de le faire conduire chez son père.

Aucun de ses cinq compagnons n'avoit pu résister à la valeur de ceux de *Don Fernex*; tous étoient demeurés sur la place. On porte le mourant dans la chaise où *Isabelle*, en le serrant dans ses bras, tâche d'arrêter le sang qui coule de sa blessure. On arrive au château. *Adelaïde* étoit endormie, mais *Alphonse* n'étoit point encore au lit. Malgré tous les sujets de mécontentement qu'il avoit à reprocher à son fils, il ne put soutenir ce spectacle. Le récit de l'événement qui avoit amené cette funeste catastrophe acheva de l'accabler. Il accorda cependant au repentir de *Don Pedre* le pardon de son crime. Mais comment annoncer à la mère ce coup de foudre? Cependant l'instant presse; la voix de *Don Pedre* s'affoiblit, & l'on craint qu'il n'expire. On éveille *Adelaïde*, on lui présente son fils mourant, on lui ra-

60 MERCURE DE FRANCE.

conte, en deux mots, son histoire. *Adelaide* étoit fière & sensible. La honte dont son fils s'étoit couvert, l'avoit insensiblement refroidie pour lui. On la vit avec étonnement commander à sa douleur, retenir ses larmes, l'exhorter même à effacer par sa soumission aux décrets célestes, les horreurs de sa vie passée.

Demeurée seule, après le trépas de son fils, cette mère affligée laissa un champ libre aux foiblesses de la nature ; elle ne reprocha qu'à elle seule le malheur de *Don Pedre*. Elle ne l'imputa qu'au peu de soin qu'elle avoit pris de lui enseigner les vrais principes de la vertu. Convaincue en un mot de tous ses torts, elle abjura tous les brillans & faux systêmes qui l'avoient ci-devant séduite, & pardonna à son époux de l'avoir trompée. A l'égard d'*Isabelle*, qu'elle reçut en grace, elle approuva son mariage avec *Don Fernex*, les aima tous les trois, se montra plus mère enfin pour cette fille qu'elle avoit tant haïe, qu'elle n'avoit cru l'être pour le fils qu'elle avoit tant aimé.

Par un abonné au Mercure.



*A M. R. . . . en réponse à des vers où il
se dit trop âgé pour chanter l'amour.*

Vous qui, sans être adolescent ;
N'êtes pas non plus un *Anchise* ,
Croyez que, sensible & galant ,
En dépit d'une barbe grise ,
On peut, ayant votre talent ,
Prendre encor l'amour pour devise.
Ignorez-vous qu'*Anacréon* ,
Toujours badin dans sa vieillesse ,
A cet âge où de la sagesse
On va débitant le jargon ,
D'une folie enchanteresse ,
Donnoit constamment la leçon ?
Les ris brilloient sur son menton ;
Et, des ans bravant la tristesse ,
A l'aide encor de son bâton ,
Il couroit après la jeunesse.
Enfin, dans un moment d'yvresse ,
La Parque le surprit, dit-on ,
Chantant *Bacchus & Cupidon* ,
Entre les bras de sa maîtresse.
L'exemple de ce bon vieillard ;
Si fêté, si cher à Cythère ,
Pourroit, à quelque trait gaillard ;
Enhardir même un centenaire ;

MERCURE DE FRANCE.

Et vous, stoïque trop sévère,
 Ayant à peine de vos jours
 Parcouru la demi-carrière,
 Vous n'oseriez à ma prière
 Célébrer le Dieu des amours !
 Ah ! si de votre voix légère
 Ce Dieu jamais étend les sons,
 Ou donnez-lui de vos chansons,
 Ou gardez-vous de sa colère.

Par M. MUGNEROT.

B O U Q U E T.

Air : *Que ne suis-je la fougère, &c.*

QUE ne puis-je, mon *Amynte*,
 T'offrir, avec cette fleur,
 Des couplets où tu sois peinte
 Comme tu l'es dans mon cœur ?
 On y verroit la folie
 S'unir à la majesté,
 L'esprit à la modestie,
 La sagesse à la beauté.

De ta charmante figure
 Je peindrois l'heureux contour ;
 Je dirois que la nature
 L'a modelé sur l'amour.

Je dirois qu'elle a su rendre
 Les traits du fils de *Cypris*,
 Au point qu'on voit s'y méprendre
 Les Plaisirs, les Jeux, les Ris.

Par M. F. D. B. . . .

CHANSON sur l'air ; Jusques dans la
 moindre chose, &c.

JUSQUES à la moindre chose
 L'amour prête des attraits.
 L'aimable métamorphose
 Signale tous les bienfaits.
 De la jeune *Eléonore*
 Veut-il orner le beau sein ?
 Le plus simple don de *Flore*
 Devient rose sous sa main.

D'une sensible bergère
 Veut-il combler les desirs ?
 Il fait sur l'humble fougère
 Dresser un trône aux plaisirs.
 D'un triste désert d'Afrique,
 Il fait un riant séjour ;
 Un palais d'un rois rustique,
 D'une nuit le plus beau jour.

MERCURE DE FRANCE:

Souvent, plus habile encore,
 De l'âge il fond les glaçons :
 Ou a vu plus d'une aurore
 Rajeunir de vieux *Titons*.
 Dans les cieus & sur la terre,
 Rien né mécommoît sa voix.
 Sa puissance est arbitraire ;
 Ses volontés sont ses loix.

Par le même.

*A Mlle M**.* Actrice de l'Opéra, sur
 un secours considérable qu'elle avoit
 envoyé à une de ses compagnes qu'elle
 savoit dans l'indigence, en lui cachant
 la main qui la secouroit.

Vous avez des talens qu'embellissent les
 Grâces ;

Vous avez un esprit que le goût fait jouer ;
 Sur les pas de l'amour le plaisir suit vos traces :
 Ce n'est point tout cela qu'en vous je veux louer.

A de plus nobles traits, votre âme peu commune
 Exige, en s'élevant, un encens plus flatteur ;
 J'apprends que vous savez soulager l'infortune :
 Tout mon hommage alors s'adresse à votre cœur.

JANVIER 1768. 65

Mais cet hommage pur s'accroît, redouble encore,
Quand je vois que la main, qui verse le bienfait,
Evite les regards, desire qu'on l'ignore,
Et ne veut de témoin que le Ciel qui le fait.

A la porte d'un temple une riche béate,
Dispense avec éclat ses avarès secours ;
Tandis que sous les loix d'une fortune ingrate,
A l'indigent, sans bruit, vous offrez un recours.

Ainsi vous nous peignez cette pitié modeste,
Qui produit pour lui-même un acte généreux ;
Et plus nous l'admirons, plus notre cœur déteste
Celle qui fait rougir le front du malheureux.

L'A. DU R.

ÉPIÎTRE à Colinette, petite chienne de
Mde DE R * * *. la mère.

Tout frais sortant d'un mauvais pot de cham-
bre,
Qui m'a traîné de la Cour à Paris,
Tout yvre encor des propos étourdis
Dont trois gâçons chargés de musc & d'ambre,
M'ont régaté dans ce triste pays ;
Libre, en un mot, & seul dans ma retraite,
Je voudrais bien, charmante Colinette,
En t'écrivant, délasser mes esprits.

66 MERCURE DE FRANCE.

Loin d'une ville où règnent les foudris ,
 Où le passé quelquefois se regrette ,
 Où l'avenir , qui toujours inquiette ,
 N'offre souvent que de nouveaux ennuis ,
 Tu vis en paix , en trottant sur l'herbette ;
 Mangeant le sucre & rongéant la gimblette ,
 Tu ne connois que les jeux & les Ris.
 Mais répons-moi , le rayon de lumière ,

 Qui n'est esprit , moins encore raison ,
 Et qui pourtant te conduit & t'éclaire ;
 L'instinct enfin qui brille dans tes yeux ,
 T'a-t-il appris quelle est ta souveraine ?
 Conçois-tu bien que vivre sous sa chaîne ,
 C'est ici bas jouir du sort des dieux ?
 Aussi , ma chère , as-tu mille envieux ,
 Qui , loin de fuir comme toi dans la plaine ,
 Lorsque , pressé par ses doigts délicats ,
 Le sifflet d'or au logis te rappelle ,
 De leur plein gré voleroient auprès d'elle ;
 Et de par-tout reviendroient sur ses pas .
 Toi qui ne suis que l'ardeur qui te presse ,
 Tu vas toujours , & tu ne songes pas
 Que chaque instant t'enlève une caresse ,
 Et que tu perds , en quittant ta maîtresse ,
 Mille baisers , dont un seul vaut au moins
 Dix ans entiers de constance & de soins .
 A tout moment tu fais mille folies ,
 Et ta gaieté , ton air vif & plaisant ,

Ton regard fin , ton minois séduisant
 Servent d'excuse à tes étourderies.
 Livre-toi donc à ta légèreté ;
 Le long du jour fais mille espiègeries ,
 N'écoute rien que ta vivacité ;
 Et sur le soir , quand tes jambes trop lasses ,
 Ne pourront plus arpenter ce jardin ,
 Que le goût même embellit de sa main ;
 Tu reviendras sur les genoux des Grâces ,
 Dormir en paix & cueillir les pavots
 Que répandra sur ta jeune paupière
 Le Dieu charmant qui préside au repos.
 Si , comme toi , quelque élu de Cithère ,
 Quelque mortel , connoisseur en appas ,
 Pouvoit remplir une place si chère ,
 Je te réponds qu'il n'y dormiroit pas.

*MADRIGAL mis au bas du portrait de
 M. le C... DE S. S...*

PASTEUR zélé , si la naissance ,
 Le cœur , les vertus , les bienfaits ,
 Donnent la grandeur , l'Eminence ;
 Déjà vous comblez nos souhaits.

C. P. R.

TRAIT de tendresse fraternelle.

J'AI lu, Monsieur, avec grand plaisir dans le Mercure, un trait de piété filiale qui fait honneur à l'humanité, & qui a obtenu une juste récompense.

Le trait ne pouvoit m'affecter qu'agréablement. puisqu'il s'est passé en Champagne, & qu'un Champenois, mon compatriote, est le héros de la scène ; mais il n'est pas juste de priver les autres provinces qui engendrent des courages mâles, de l'honneur qui leur est dû.

Voici un fait que je puis vous garantir, quoique je n'en sois pas témoin oculaire, puisqu'il y a quarante ans environ qu'il est passé, & que je n'en ai pas trente ; mais ceux que je cite sont vivans, & pourront certifier la chose.

Faites-en l'usage que vous jugerez à propos ; &, s'il peut contribuer à élever un de mes semblables à penser en Romain, je serai trop payé.

Placeat ut profit.

M. de V. . . . né Gentilhomme & peu fortuné, se voyant, ainsi que deux de ses sœurs, dans la dernière nécessité, prit un

habit de payfan & fut s'offrir pour milicien à une communauté riche & dont les garçons avoient fait entre eux 600 liv. pour celui sur qui tomberoit le sort. Il fut toisé, accepté, inscrit sur le rôle, & reçut l'argent, qu'il porta de suite à ses sœurs pour les aider à vivre. A la revue de l'Intendant (alors M. *Dodart*, actuellement retiré dans sa terre, près Bourges,) il fut reconnu, tiré des rangs, fait Lieutenant de milice, & partit avec le bataillon. Il s'y conduisit sagement, & ce même bataillon devant fournir des hommes au régiment de *Condé*, infanterie, il fut choisi pour les conduire à l'incorporation.

Le régiment, qui avoit beaucoup souffert, reçut les hommes & retint l'Officier conducteur, qui continua son service avec zèle & distinction.

Il fut chargé de la partie des recrues, où il fit paroître son intelligence & sa sagacité. Le moment de passer à la compagnie arriva; ses camarades s'empresèrent de lui fournir les fonds nécessaires pour l'acquérir, & son économie le mit bientôt en état de leur restituer leurs avances généreuses.

Après un long service il mérita la croix de Saint Louis, & s'est fixé dans son pays natal, où il a épousé une veuve opulente, dont il fait le bonheur.

70 MERCURE DE FRANCE.

Comment un Rémois, direz-vous, Monsieur, peut-il être instruit d'une telle anecdote? Le voici. Un séjour de deux ans que j'ai fait à Bourges, comme Officier Major du régiment de cette province, en 1764 & 65, m'a fait connoître les témoins oculaires de cette aventure. L'Officier se nomme de V***. & si j'avois l'honneur d'être lui, je ne tarderois pas à vous prier de supprimer les trois étoiles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HÉDOIN DE PONSLUDON,
Officier Major.

A Reims, ce 23 septembre 1767.

COUPLET de Mlle DE J*. à M. le Marquis DE H*. sur ce qu'il avoit de l'humeur. Sur l'air : du haut en bas.

POURQUOI boudier,
Quand on a l'humeur agréable?
Pourquoi boudier,
Seriez-vous homme à badauder?
Je vous croirois impardonnable.
Quand on est fait pour être aimable,
Pourquoi boudier?

R É P O N S E.

JE ne vois rien de si charmant
 Qu'un peu d'humeur pour un moment.
 Est-il mortel qui ne s'endorme
 Auprès d'un visage uniforme ?
 Une trop longue belle humeur,
 Bientôt dégénère en fadeur.
 La diversité seule amuse ;
 Du vrai plaisir c'est le ressort :
 Et ce ressort jamais ne s'use ;
 Qui peut le méconnoître, a tort.
 C'est donc, chere *Eglé*, pourvous plaire,
 Que je veux boudier en ce jour ;
 Et demain, pour vous satisfaire,
 Ma belle humeur aura son tour.

JACQUELIN.

LE mot de la première énigme du *Mer-*
cure est le *balai*. Celui de la seconde est
la toise. Celui du premier logogryphe
 est *mari* ; dans lequel on trouve *air*, *aï*,
may, arbre qu'on porte en triomphe
 dans les campagnes après la récolte des
 bleds ; le mois de *Mai* ; enfin le mot *ami*,
 & point celui de *maître*, Celui du second

logogryphe est *écolier* ; dans lequel on trouve *école*, *Eole*, *Eolie*, *ire*, *cire*, *ciel*, *col*, *l'or*, *Elie*, *Lio*, *lice*, *Loirs*, *clé*, *cri*, *éco*, *œil*, *lire*, *liere*, *Clio*.

ÉNIGME LOGOGRYPHIQUE.

FI... c'est bien mal, Mademoiselle,
De piquer jusqu'au vif la peau du genre humain ;
Gardez-vous, petite cruelle,
De tomber jamais sous ma main.

— Votre énigme est trop claire ; on seroit plus que
louche,

Pour ne pas voir qu'il s'agit d'une mouche,
Le lecteur le moins pénétrant

Dira cela : j'en dirois bien autant.

A deviner je ne suis pas habile,

Quand l'énigme est si difficile...
L'être dont il est question,

Fait très-souvent, je vous l'assure,

Beaucoup de bien par sa blessure,

Il sert dans la perfection ;

Souvent aussi sa pointe fine,

En se plongeant, vous assassine.

Une mouche auroit-elle un dard

Aussi meurtrier qu'un poignard ?

COURTAT, de Troyes, Gouverneur des
enfants de Mgr le Marquis DE LUNAS.

ÉNIGME-

É N I G M E - L O G O G R Y P H E .

DE haut en bas examinez ma taille ,
 Je n'en connois point qui la vaille .
 Regardez-la de bas en haut ,
 Vous n'y verrez aucun défaut .
 Sans rien devoir à la sculpture ,
 Je suis droite d'après nature .
 Ceci vous paroîtra nouveau ,
 J'ai bien la cocarde au chapeau .
 Et pourquoi pas ? Je suis guerrière ,
 J'en ai mis plus d'un dans la bière .
 Mais admirez le changement
 Qui peut se faire en un moment .
 Des dix membres dont je suis faite
 Séparez la moitié ; vous allez voir les veaux ;
 Les grains , les graines , les agneaux
 Chez moi venir afin qu'on les achete .
 Regardez-moi par un autre côté ,
 La perdrix , le pigeon , la grive , la bécasse ,
 Souvent contre le feu n'ont que moi pour cuirasse .
 J'en ai trop dit , voilà mon masque ôté .

Par le même.

 LOGOGYPHE.

*A. M. L***. Air ; Ne vous laissez jamais
charmer, &c.*

VERS des lieux sombres, écartés,
En vain vous tourneriez la vue ;
Ailleurs qu'auprès de nos cités,
Je ne saurois être apperçue.

Quoique mes droits soient limités ;
Et les plaisirs que je procure,
Ils ne sont guères contestés,
Mon nom renferme leur mesure.

Parmi les précieux présens
Que je répands avec usure,
De bien des tableaux différens
J'offre la riante peinture.

Des huit pieds qui forment mon corps ;
Trois pour l'hymen sont en usage,
Et de ses plus tendres accords
Ils sont un solennel hommage.

Tantôt, par leur diversité,
Ils sont un genre d'infamie,

Tantôt un ordre inusité
Pour le secours de la patrie.

Si l'on me considère mieux ;
En moi bientôt où trouve encore
Ce plaisir vif , impétueux ,
Qu'aime l'agile *Terpsichore*.

Par M. FÉRET, Notaire à Amiens.

A U T R E.

Air : Tous les bergers de Chartres.

MON être comme un autre
Figure au corps humain,
Lecteur, puisse le vôtre
Aller son petit train.

En trois pieds, de mon nom, on voit ce qui
s'appelle

Un animal dont on a peur,
Comme en quatre on trouve sa sœur ;
Très-agile femelle.

En cinq les grands, pour boire,
Jadis m'avoient en or ;
Dans quelque riche armoire
Je suis peut-être encor.

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

En quatre je deviens ce qu'il faut qu'on évite ;
Je cause chagrin & douleur ;
Mais qui s'expose à tel malheur ,
N'a que ce qu'il mérite.

Par M. B... à Mondidier.

CHANSON PASTORALE.

LE bruyant séjour des villes
Satisfait peu mes desirs ,
Dans nos champêtres asyles
On goûte les vrais plaisirs.
Point de fard , point d'imposture ,
C'est de la simple nature
Que l'on y reçoit des loix ;
L'on n'y connoît que sa voix.

Voyez *Lubin* près d'*Annette* :
Pour lui peindre son ardeur ,
L'art n'est pas son interprète ,
Lubin fait parler son cœur.
Il lui dit , *Lubin* t'adore.
Annette est novice encore ,
Ce mot seul la fait rougir ;
Sa réponse est un soupir.

Gai.

Le bruyant séjour des villes Sa-tis-

= fait peu mes desirs; Dans nos champê-

= tres a-ziles On goute les vrais plai-

= sirs; Point de fard, point d'impos-

= tu-re; C'est de la simple na-

= tu-re, Que l'on y reçoit des loix; L'on n'y

connoit que sa voix, L'on n'y connoit

que sa voix.

Cette réponse est obscure
 Pour tout autre que *Lubin* ;
 Mais , instruit par la nature ,
 Il la devine soudain.
 Dans le transport qui l'agite ;
 Le cœur d'*Annette* palpite.
 Du plaisir que l'on ressent ,
 Est-il un plus sûr garant ?

Le soir même à sa bergère
Lubin dérobe un baiser.
Lubin devient téméraire ,
 L'amour lui fait tout oser.
 Plus *Annette* lui résiste ,
 Plus l'ardent *Lubin* persiste.
 On partage enfin ses feux ,
 Et *Lubin* se trouve heureux.

*Paroles & musique de M. CLOZ ***. D'Estampes.*



ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LA Danse, quatrième chant du poëme de M. DORAT, sur la Déclamation théâtrale; brochure in-8°. avec de très-belles gravures. Chez JORRY, rue & vis-à-vis de la Comédie Française; BAUCHE, quai des Augustins; & DELALAIN, rue Saint-Jacques. Avec approbation & privilège du Roi.

CET ouvrage, faisant partie d'un poëme didactique déjà connu, & aussi agréable par son exécution que par sa nouveauté, avoit, par ces seuls accessoires, un succès assuré d'avance. Nous ne rendrions pas au chant de la Danse en particulier toute la justice qui lui est dûe, si nous n'ajoutions pas qu'il n'avoit besoin que de ses propres grâces pour captiver les suffrages. Dans la pénible fonction de dire la vérité, l'occasion de dire du bien est si rare, que nous n'en profiterons qu'avec plus d'empressement de celle que M. Dorat vient de nous fournir. Nous commençons par la préface.

Le peuple Juif, le premier, dit l'auteur, donne des notions distinctes de l'art de la danse, &c. M. *Dorat* passe au ballet solennel que *Moïse* fit exécuter après le passage de la mer rouge, & rend au ridicule de la danse astronomique des Egyptiens le tribut qu'elle méritoit.

« On reconnoît bien, dit-il, à cette » ingénieuse absurdité, le caractère des » habitans du Nil, qui, dans le même » temps, élevoient des pyramides, créoient » des loix sages, & adoroient des croco- » diles ».

Nous transcrivons l'article des Grecs ; le faire lire c'est le faire valoir.

« Les Grecs les imitèrent (les Egyp- » tiens) & ne furent pas long-temps à les » surpasser. C'est de tous les peuples qui » ont paru sur la terre, celui qui mit dans » ses plaisirs, dans sa religion même, le » plus d'attrait, de pompe & de gaieté. » Toutes ses fêtes respiroient à la fois le » goût & la magnificence. C'étoit en dan- » sant, qu'on célébroit les mystères d'*Isis* » & de *Cérès*. On dansoit dans les tem- » ples, dans les bois, dans les campagnes. » Chaque hommage rendu à la divinité » étoit une expression touchante du bon- » heur des hommes. Quelle adresse dans » la législation de lier ainsi les amuse-

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

» mens d'un peuple au maintien du culte
» & aux objets les plus graves de la poli-
» tique ! Tout jusqu'à la frivolité devient
» un ressort utile quand il est bien con-
» duit. On remarque que, dans l'Attique,
» les Prêtres firent moins de mal que par-
» tout ailleurs, c'est qu'ils intriguoient
» moins & dansoient davantage ».

On reconnoît particulièrement dans ce paragraphe la philosophie enjouée qui caractérise un siècle instruit & la plaisanterie fine & pensée d'un homme qui joint au talent d'écrire l'usage de la bonne compagnie.

M. *Dorat* dit, en parlant des danses nuptiales des Romains, qu'elles formoient un tableau complet de tous ces groupes *lascifs*, que la première nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Nous avons été un peu surpris de trouver le mot de *lascif* à côté de l'hymen. La première nuit des noces ne présente à l'imagination, que l'image d'une jeune vierge, que les caresses mêmes désirées embarrassent & que le plaisir effraie encore. Ailleurs qu'à Rome, nous verrions de plus en elle une victime éplorée, abandonnée aux embrassemens de l'indifférence, & immolée à la soif de l'or ou à l'orgueil des rangs. Le mot de *lascif* emporte avec lui une chaleur, un emportement au moins

physique, qui ne permet guères davantage de l'adapter à la tiédeur ordinaire des nuits d'un hymen moins récent. *Lascif* n'est donc fait dans aucun cas pour servir d'épithète à l'hymen. Ce Dieu en a déjà tant de défavantageuses sur son compte, que l'on peut bien le tenir quitte de celle-ci.

L'auteur parle ensuite des absurdes fonctions des archimimes ; & il passe de-là à l'usage que les chrétiens faisoient de la danse.

Mahomet, cet imposteur plein de génie, voyant que l'on dansoit dans les églises, fit danser dans les mosquées.

« Mais, d'après tous ceux qui ont écrit
 » sur ce sujet, la véritable époque du
 » rétablissement de la danse est la fête
 » qu'un Gentilhomme de Lombardie pré-
 » para dans Cortone pour *Galéas*, Duc
 » de Milan, & pour *Isabelle d'Arragon*,
 » son épouse. Un simple particulier donna
 » le mouvement aux esprits : l'émulation
 » vint échauffer ce premier germe ; &
 » l'on vit éclore les carousels, les grands
 » ballets, & tous les spectacles à machines.

» La danse, & c'est-là sans doute un
 » de ses plus beaux titres, étoit le délas-
 » sement favori d'*Henry IV*. Ce bon
 » Prince, dont l'âme vraiment royale joi-
 » gnoit des affections douces, ne dédai-

82 MERCURE DE FRANCE.

» gnoit point un exercice où il dévelop-
» poit cette gaieté franche, & cette galan-
» terie cavalière qui l'accompagna, même
» dans ses disgraces.

» *Richelieu*, dit *M. Dorat*, qui fit du
» mal en grand homme, c'est-à-dire, qui
» employa, pour le bien, des ressorts trop
» violens, *Richelieu* protégeoit les arts ».

Nous arrivons enfin à ce siècle où les
arts se perfectionnent. « *Rameau* parut.
» Ce grand homme, qui joignoit la sen-
» sibilité à la force du génie, débrouilla
» par degrés le cahos de la scène où il
» venoit de régner. Il arma l'envie,
» échauffa les têtes, & créa des artistes.
» Après avoir accoutumé l'oreille à enten-
» dre sa musique, il accoutuma les pieds
» à l'exécuter. Le caractère de presque tous
» ses airs de danse est une harmonie si
» impérieuse, si déterminante, que les
» difficultés ne tintent pas contre le desir
» de les vaincre ».

Il seroit bien à souhaiter que l'on eût
un précis aussi rapide de tous les arts ; on
trouve bien doux de passer en revue, dans
quelques pages d'un style élégant & pur,
la naissance, les progrès & la perfection
d'un talent charmant, dont les commen-
tateurs ont enseveli les époques dans des
volumes que l'on n'auroit jamais lus.

Nous allons passer au chant quatrième du poëme.

Le jeune amant de *Flore* a déployé ses ailes;
 De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
 Les sâtyres légers, aux accens du hautbois,
 Soulèvent, en riant, les nymphes de nos bois.
 Voyez-vous ces *Tritons*, dont les desirs avilés
 Font bouillonner les flots au tour des *Néréïdes* ?
 Ils nagent en cadence, &, joignant leurs bras
 nuds,

Agitent doucement la conque de *Vénus*.

Volez, jeunes beautés, le front ceint de feuillages,

Traversez, en dansant, les vallons, les bocages;
 Ressuscitons ces jeux *, ces folâtres loisirs,
 Par le Tibre adoptés au retour des zéphirs:
 Pour orner votre sein, ces roses vous demandent;
 Pour vous peindre leurs feux, vos bergers vous attendent.

Tout vous sert; cet ombrage interceptant le jour,
 Enhardit à la fois la pudeur & l'amour.

Le poëte invoque ensuite *Terpsicore*.

Déesse, la nature est soumise à tes loix;
 Et ton silence actif le dispute à la voix.

* La danse du mois de mai, en usage chez les Romains.

84 MERCURE DE FRANCE.

M. *Dorat* décrit ensuite les différens tableaux que la danse peut offrir.

J'y vois du désespoir le sombre accablement ;
 La colère d'un Dieu, les transports d'un amant ;
Mars courant au combat, & *Vulcain* qu'il déteste,
 Traînant avec lenteur la jambe qui lui reste ;
 Les courses de *Diane* & les feux de *Cypri*
 Abandonnant son sein aux baisers de son fils.

Je n'oserois prononcer si ce vers plaisant (ajouté à ceux que *Vulcain* & ses semblables ont déjà fait faire) ne contraste pas un peu trop fort avec ceux qui l'accompagnent. Il n'y a sans doute qu'un homme d'esprit qui ait pu le faire ; il peint, j'en conviens, mais peut-être un peu trop, parce qu'il peint une chose désagréable. Un des premiers éloges que l'on doit à M. *Dorat* est certainement d'avoir mêlé l'enjouement aux préceptes, & d'avoir par-là fait d'un poëme où les acteurs sembloient presque seuls avoir à profiter, un ouvrage amusant & intéressant pour tout le monde ; mais les nuances trop tranchantes déparent les meilleurs tableaux. Au reste, ceci n'est point un jugement, & ne porte que sur des taches légères dont on ne s'apercevrait peut-être point du tout, sans la pureté du fond où elles se trouvent.

Le poète donne ensuite, pour premier principe, de consulter la nature & d'adapter son genre à sa figure. *Despréaux* eût difficilement fait aussi bien les vers techniques qui suivent, & certainement ne les eût pas faits mieux.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.
Que l'épaule s'efface & que chaque partie,
En paroissant se fuir, soit pourtant assortie.

.....
Quelque vice secret avec vous est-il né ?
Qu'avant le pli du temps il soit déraciné.
Profitez de ces jours de souplesse,
Où chaque fibre encor tressaille avec mollesse.

L'auteur compare ensuite un danseur qui manque d'oreille, à un fol qui déraisonne; il dit de l'oreille :

..... Ce tact si délicat
Que la nature même, à nos plaisirs fidelle,
Pour épier les sons, a mis en sentinelle.

Le dissertateur eût dit foiblement que, pour danser, il falloit des grâces. Un poète parle, c'est la statue de *Pigmalion* qui s'anime, & que les trois sœurs de l'amour instruisent.

86 MERCURE DE FRANCE.

Voilà votre modèle , enfans de *Terpsicore* :
La nature vous sert , il faut l'aider encore.
Imaginez des temps & des groupes nouveaux :
Entassez pas sur pas , & travaux sur travaux ;
Sautez sur le gazon sans y laisser vos traces :
Vous ne possédez rien si vous n'avez les grâces.
Elles vous donneront le poli des ressorts ,
D'un buste harmonieux les tranquilles accords ,
Le moëlleux contour d'une tête flexible ,
Des passages divers la nuance insensible ;
Ces pas demi-formés , ces bras que le desir ,
Dans un doux abandon , semble tendre au plaisir ,
Tous ces ébranlemens , ces secousses légères ,
Que la volupté compte au rang de ses mystères ,
Et ces gestes de feu , ces repos languissans ,
Qui , jusqu'en leur foyer , vont réchauffer nos sens.

Pour laisser à la pantomime toutes les armes qu'elle peut employer , *M. Dorat* conseille , avec bien juste raison , aux danseurs de quitter les masques ridicules dont ils couvrent leurs visages. En effet , vouloir être pantomime sans le secours de la physionomie , c'est vouloir déclamer les vers de *Racine* avec une pratique de *Poli-chinelle* dans la bouche.

Fleuves , Ondains , Tritons , Dieux soumis au
trident ,

Quittez vos teints verd-pré , vos visages d'argent :

Vents, ayez plus d'adresse & moins de bouffissure ;
 Monstres de nos ballets respectez la nature.

Sans les épisodes que seroit la poésie épique ? Dans un poëme didactique elles sont, je crois au moins aussi nécessaires, & plus difficiles à y insérer. C'est peut-être cette difficulté qui a engagé ceux qui ne se sentoient pas la force de la vaincre, à les condamner. On va juger si les épisodes déplaisent quand elles sont bien amenées. L'auteur parle de la pantomime :

Indifférente & libre, une Nymphé des bois,
 Pour seule arme aux amours oppoisoit son carquois,

Et souvent renversoit de ses flèches rapides
 Le faon aux pieds légers, & les biches timides.
 Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
 Un Faune l'apperçoit, s'enflamme & la poursuit.
 Voyez les mouvemens dont leur âme est atteinte,
 Et l'aîle du désir, & le vol de la crainte.

Ils s'éluent tous deux par d'agiles détours :
 Le Faune joint la Nymphé ; elle échappe toujours.
 Elle se sauve enfin tremblante, sans compagne ;
 Et gagne, en haletant, le haut d'une montagne.
 Là, se laissant aller près d'un arbre voisin,
 Son col abandonné touche aux lys de son sein.
 Le Faune reparoit, il tressaille de joie,
 Et retrouve la force en retrouvant sa proie.

88 MERCURE DE FRANCE.

Ses yeux sont des flambeaux, ses pas sont des éclairs :

Une flèche est moins prompte à traverser les airs ;
La colombe se lasse & sent foiblir son aîle :
Au front de son amant l'espérance étincelle ;
Il va toucher, il touche au terme de ses vœux :
Son souffle de la Nymphé agite les cheveux ;
Et la tient dans ses bras, il demande sa grace :
Le Faune s'embellit, la Nymphé s'embarrasse,
Se livre par degré à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre & pardonne au vainqueur.

M. Dorat n'a fait que mettre en vers harmonieux & doux (ce qui a son prix) le tableau que Mlle Allard & M. Dauberval nous ont offert dans *Silvie*. Il seroit à souhaiter que l'on se ressouvînt des applaudissemens mérités que ce charmant danseur a obtenus dans ce ballet, & qu'on ne les confondît pas avec ceux que le mauvais goût prodigue aux convulsions grotesques qu'on voudroit introduire à l'opéra : elles avilissent à la fois le danseur & le spectacle.

Fuyez loin de ces lieux, pagodes vermillées,
Dans vos groupes sans goût tristement compassées,
Qui croyez nous charmer en roidissant vos bras ;
Vous froids exécutans qui n'exécutez pas,
Automates sauteurs, figurans sans figure :
Le public fatigué trop long-temps vous endure :

.

Nous oserons reprocher à M. *Dorat*, dans ce morceau & dans ceux qui suivent, jusqu'à la description de la danse allemande, quelques répétitions & quelques ressemblances dans le fond des idées. La grâce de l'expression y donne un air de nouveauté dont nous ne voulons pas être dupes.

Par un anacronisme très-permis (j'en conviens) dans un poëme, l'auteur passe de la danse allemande, connue depuis peu en France, à ces danses lacédémoniennes qu'il admire déjà dans ses notions préliminaires. Nous ferons la même remarque sur les vers que sur la prose. La beauté nue ne nous séduit point. Il est heureux que notre poëte nous fournisse lui-même des armes en disant plus bas :

Laissez toujours tomber quelques gazes légères,
Et ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.

On ne peut pas faire un poëme sur la danse, sans parler de Mlle *Lani*, & la nommer c'est en faire l'éloge.

Rien ne marque l'effort ; & s'ils quittent la terre ;
Ses pieds sont des oiseaux effleurant un parterre.
Elle enchante l'oreille & ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.

90 MERCURE DE FRANCE.

Le poëte personnifie ensuite la gaieté que le Ciel semble avoir donnée au pauvre en compensation des riches, & qui feroit croire que c'est aux riches à accuser le Ciel d'injustice.

Je ne fais si M. *Dorat* n'auroit pas mieux fait de ne placer ce morceau charmant, qu'après celui de la Provence, afin qu'il précédât immédiatement celui que nous allons citer, & qui couronne l'ouvrage.

Fous ténébreux & vains, qui n'aimant que vous-mêmes,

Des rêves de vos nuits composez vos systèmes ;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs ;
Vous qui dans vos boudoirs, sur l'ouatte & la soie,

Savourez les langueurs où votre âme se noie,
Et changez chaque jour, pour seuls amusemens,
De chiens, de perroquets, de magots & d'amans ;
Compilateurs pesans ; toi, cruel moraliste,
Qui crois consoler l'homme en le rendant plus triste ;

Peuple immense de sots, de mollesse hébété,
Poètes sans esprit, & catins sans beauté,
Honoraires bouffons ; toi, frelon inutile,
Qui dévore le miel que l'abeille distille ;

Vous tous qui, variant vos lugubres travers,
 Chacun pour votre compte ennuyez l'univers,
 Dansez.
 Ma carrière est remplie : ô Muse que j'encense !
 Souris à mes travaux ; voilà ma récompense.
 J'ai célébré les jeux qui plaisent à mon cœur ;
 Qui m'ont séduit peut-être en peignant le bon-
 heur.

Puissent, puissent mes chants rajeunir notre scène,
 De funèbres traits embellir *Melpomène* ;
 A ses aimables sœurs prêter des ornemens,
 Et leur former par-tout de fidèles amans !
 Amour, si dans mes vers je t'ai marqué mon zèle,
 A la postérité porte-les sur ton aile.
 Dieu charmant, tous les arts te doivent leur
 beauté,
 Et sous leurs traits divers c'est toi que j'ai chanté.

Il a de tout temps été réservé à l'amour
 de faire faire les plus grandes actions &
 les plus jolis vers ; & ce Dieu seul peut
 dignement payer son nouveau panégyriste.
 M. *Dorat* doit en effet plus s'attendre à
 la justice des belles qu'à celle de ses rivaux.
 Tout ce que l'on pourroit désirer dans son
 ouvrage consisteroit, à mon avis, dans
 quelques transpositions & le retranchement
 de quelques idées un peu trop voisines.

Un poëme didactique ne peut produire

92 MERCURE DE FRANCE.

un intérêt vif, mais il est bien rare d'y trouver une galerie de tableaux charmans, dont il ne manque à quelques-uns que d'être placés dans un autre jour. Peu de gens savent d'ailleurs combien il est difficile d'écrire en vers, & cent fois plus difficile encore d'écrire en vers didactiques. Dans le chant de la danse la difficulté est souvent vaincue avec tant de grâce, que M. *Dorat* en perdrait peut-être le prix si on ne le faisoit pas remarquer.



*EXTRAIT du mémoire de M. R. L. V.
sur les trottoirs ou banquettes des ponts
& des quais.*

DANS l'exorde de ce mémoire cet artiste écrivain , parlant des ponts des anciens & des modernes, dont les arches sont ou en plein ceintre , ou en tiers-point , ou surbaissées , dit qu'il y en a peu qui aient été construits par des architectes versés dans les mathématiques & les sciences physico-mathématiques ; que l'ignorance les a assujettis à se copier les uns les autres , & à ne faire , par cette raison , que des arches d'un médiocre diamètre & peu surbaissées (1) ; que *Barthelemy Ammannati* , architecte du grand Duc de Florence *Cosme I* , paroît être le premier qui ait fait construire des arches surbaissées de soixante-dix brasses de diamètre , c'est-à-dire , de plus de cent vingt pieds de roi , comme le prouve le pont de la Trinité qu'il a bâti en marbre sur l'Arno , dans la ville de Florence , vers

(1) Il n'en excepte pas le pont royal , bâti au commencement de ce siècle.

94 MERCURE DE FRANCE.

1580 ; que ce n'est que plus de cent cinquante ans après qu'on a reconnu que ces arches ont autant de solidité, occasionnent moins de dépense dans la fondation des ponts & gênent moins la navigation ; & qu'enfin un Suisse (2) le premier a inventé la manière de fonder les piles de pont sans batardeaux & sans épauisemens, en les construisant sur la rive, & les lançant ensuite à l'eau comme on lançoit un vaisseau avant l'invention des formes.

Passant ensuite au sujet de son mémoire, il dit qu'il ne peut y avoir que l'ignorance qui ait enfanté les trottoirs des ponts & des quais, à l'imitation des banquettes des ramparts ; qu'on n'en a pas pratiqué partout ; que quelques architectes ont voulu les faire regarder comme un ornement ; que d'autres ont prétendu que c'est un chemin commode pour les gens de pied. L'auteur ne trouvant dans les raisonnemens des uns & des autres que du préjugé & de l'habitude, les combat par les raisons suivantes.

(2) M. l'Abelye, qui a fondé de cette manière le pont de Westminster, a donné au public les détails de sa construction en anglois. L'auteur de ce mémoire a traduit cet ouvrage en françois pour son utilité ; il seroit avantageux, pour celle du public, qu'il se déterminât à le mettre au jour.

1°. Les trottoirs des ponts & des quais ne sont point un ornement ; car une assise de pierre ou de grais, plus ou moins haute, posée de niveau ou suivant une pente déterminée, nécessite d'élever le parapet au dessus du cordon de la même quantité, & lui donne une hauteur qui ne présente pas aux yeux une balustrade d'appui, mais un parapet de rempart qui masque d'autant plus l'aspect des environs, qu'il a plus de hauteur & rend le couronnement du pont plus pesant à l'œil, que les piles qui le portent. Enfin, ne voulant pas s'appesantir sur un usage aussi mal fondé, il demande pourquoi on n'en a pas pratiqué à tant de ponts construits pour les routes, & à Paris le long des quais de l'isle Saint Louis, des Théatins, de la Mégisserie, des galeries du Louvre, des Tuileries, &c.

2°. Les trottoirs des ponts & des quais ne sont pas un chemin commode pour les gens de pied. L'auteur dit, au contraire, qu'ils sont nuisibles, dangereux, & par conséquent inutiles ; car les assises de pierre ou de grais qui en forment le bord du côté de la voie charrière se creusent en caniveau, & le pied n'y peut plus porter à plat. La surface du pavé, entre ces assises & le parapet, est toujours aussi boueuse que la voie charrière. Les marches

96 MERCURE DE FRANCE.

qui en forment les descentes s'usent en peu de temps, & de parallépipèdes qu'elles étoient, deviennent primes triangulaires & ne forment plus ensemble qu'un plan incliné continu, qui est d'autant plus long, qu'il y a plus de marches; dans ce cas, on ne peut plus y monter ni descendre en sûreté, principalement lorsque le fond de leur giron est plein de boue grasse ou de glace: dans ces circonstances il ne se passe pas un jour que quelqu'un ne s'y luxe les reins, & plusieurs y ont perdu la vie sur le champ. Dans les nuits obscures on n'apperçoit point ces marches, on ne fait pas leur nombre; s'il y en a six, on en descend trois avec précaution, & on se précipite parce qu'on n'apperçoit pas les trois autres, & souvent on n'en voit aucune. Les gens de pied qui passent sur la voie charrière ne savent comment ni où se retirer lorsqu'il survient quelque embarras, tant à cause de la hauteur des trottoirs qu'ils ne peuvent franchir, que parce que leur bord, en ligne droite, n'offre aucune retraite; ils y sont par conséquent plus exposés au péril que dans les rues.

Enfin, il parle des escaliers qui servent de descente à la rivière, lesquels, au lieu d'être au dehors du mur de revêtement, sont, au contraire, en dedans; en-
forte

sorte que si quelqu'un , dans l'obscurité , s'avise de suivre le parapet de ce mur , il va se précipiter dans l'escalier. De tous ces dangers , pour la conservation des citoyens , l'auteur conclut qu'on devoit supprimer les trottoirs des ponts & des quais ; qu'il faut seulement y poser des bornes de fer coulé (3) à quelque distance du parapet ; cette dépense une fois faite , il n'y a plus d'autre entretien que celui du pavé.

Que les parapets devoient être des balcons en barreaux de fer , posés sur le cordon des murs de revêtement ou des ponts : ils occuperoient moins de place , donneroient plus de liberté à la vue , & seroient moins dispendieux , tant pour la construction , que pour l'entretien.

(3) L'auteur a conçu l'idée de ces bornes lorsqu'il bâtissoit le théâtre de Metz en 1752 , & l'a communiquée à quelques personnes en voyant poser celles de la nouvelle halle aux grains.



LES SENS, poëme en six chants, avec
estampes & vignettes ; par M. DE RO-
SOY : chez *CUISSART*, Libraire, quai
de Gesvres, à l'espérance.

D E R N I E R E X T R A I T .

LA multiplicité des matières nous ayant empêché de donner au public ce dernier extrait, nous nous acquittons de cette dette d'autant plus volontiers, que cet ouvrage intéressant n'a fait qu'acquérir de nouveaux droits à l'estime des amateurs, par les soins que l'auteur s'est donnés dans cette seconde édition.

On a vu les effets des sens de l'ouïe & de la vue sur l'âme de cette *Glicère*, héroïne du poëme. Le troisième chant est celui du tact. Il commence ainsi :

L'amour, en calculant les progrès de sa flamme,
Guide bientôt nos doigts dans tous leurs mou-
vemens ;

Les regards sont le tact de l'âme ;
Le tact est le regard des sens.

L'auteur passe ensuite à tous les effets

du tact, à tous les avantages, à tous les rapports avec les arts, & bientôt à ceux qu'il a avec les plaisirs. Le bosquet, lieu de la scène, est consacré par mille détails ingénieux qu'on ne peut extraire, parce qu'ils tiennent les uns aux autres. Rien sur-tout de plus galant, que la description de tous les sentimens qu'éprouvent les amours, en suivant *Glycère* dans le bain.

Quelle beauté, dans une onde semblable,
Se baignerqit impunément ?

Dans le bain on entre innocent ;

Un flot vous y caresse ; & l'on en sort coupable.

Glycère s'étonne de tout ; touche & s'instruit par degrés. Elle se vole elle-même ; & vole son amant.

Ainsi font les jeunes bergères :

Il eût de ces riens enfantins,

Que, sans les croire des larcins,

Se permettent les plus sévères.

Alors qu'on destine une fleur,

On ne permet jamais que quelqu'autre la cueille ;

Mais, sans le vouloir, on l'effeuille :

Dans sa probité même amour est un voleur.

L'épisode de *Psiché* jouissant avec l'amour, qu'elle ne peut voir, par le seul

pl. isir lu tact, donne lieu à la description la plus heureusement sentie. Un événement singulier retarde le bonheur de *Lycas*, l'amant de *Glycère*; cet événement est dû à la force du tact. Avant que de finir l'extrait de ce chant, on ne peut se refuser encore à cette citation : l'auteur, après avoir dit qu'il ne demande point les éloges d'un censeur sévère, ajoute :

C'est à toi que j'offre mes vœux,
 Puissant amour ! ô mon guide ! à mon maître !
 Fais qu'en lisant ces vers, quelque objet curieux,
 Desire en secret me connoître ;
 Qu'il se dise tout bas : l'auteur voluptueux,
 Qui dépeignit les transports de notre être,
 Sans doute, hélas ! brûle des mêmes feux.
 Quels tableaux ! mais sans doute il aime
 Plus tendrement encore qu'il n'écrit.
 Amour alors, par quelque stratagème,
 Qu'il vole dans mes bras ; que mon bonheur
 suprême
 Naïsse des jeux de mon esprit !
 Et que l'aimable objet, dans son ardeur extrême,
 Pour me payer des vers dictés par toi,
 En devienne le prix lui-même !
 Tu seras de moitié, tendre amour, avec moi.

L'auteur passe ensuite au chant du goût.

Même style, même manière. Goût métaphysique ; distinction détaillée par l'auteur avec beaucoup de force & d'intelligence.

La prudente nature a , pour premier mystère,
De ne tout varier qu'en simplifiant tout.
Chaque sens est un tact ; chaque sens a son goût.
Le physique des sens est un tact plein de flamme ;
Et leur métaphysique est le goût des penchans.

Goût du beau , des arts & des sciences ;
épisode de *Circé* & des compagnons d'*U-*
lisse.

Mars en auroit fait des héros ;
Et le goût en a fait des sages.

Repas champêtre de *Lycas* & de *Gly-*
cère. Comparaison du bonheur des *Crésus*
avec celui des *Amans*. *Lycas* respecte
l'obstacle qui diffère ses plaisirs. Leçon
pour les amans. L'âme se captive quel-
quefois elle-même ,

Se prive alors qu'elle jouit ,
Jouit alors qu'elle se prive.

Détails sur le goût pour qui rien n'est
indifférent. Ils conduisent naturellement
au cinquième chant sur l'odorat. L'auteur
le dépeint ainsi :

E iij

102 MERCURE DE FRANCE.

Ce n'étoit point assez , pour l'auguste puissance ;
Qui ne nous fait jouir qu'afin de l'imiter ,
De donner une intelligence

Au sens qui , pour jouir , nous apprend à goûter,
Comme dans tous les biens par qui notre substance ,
En les décomposant , répare sa vigueur ;
Des sucs la volatile essence

De parfums délicats répand la douce odeur :
Il nous fit un sens propre à cette jouissance.

Comme il est des cailloux dont les veines fidèles
Récélent des feux inconnus ;

En les heurtant mille éclats imprévus
Cherchent où réunir leurs foibles étincelles :
Ces corps ignés naissent en pétillant ;
Sans échauffer comme la flamme ,
Comme elle , dans les airs , ils volent en brillant ,
La font naître & lui donnent l'âme.

Ainsi , dans ces chocs violens
Qui naissent dans un cœur timide , mais sensible ,
Du combat de l'âme & des sens ;
Sous les coups attractifs d'un pouvoir invisible ,
Des esprits animaux la brûlante vapeur
Se répand , se sublime ; & son tact infallible
Cherche , sans se tromper , l'objet de son ardeur.

Description des plaisirs , de l'odorat ,
& des effets que la différence de l'art
produit sur les sens ; épisode pour prouver

le-pouvoir de ce sens, dont tous les détails font de l'intérêt le plus touchant. Deux bergers avoient été le modèle des amans. Après leur mort, l'amour voulut les en récompenser encore. Leur chien, fidèle à ses maîtres, s'étoit fixé sur leur tombeau, & delà un prodige. Les bergères & leurs amans se rassembloient souvent auprès de ce tombeau. Toutes paroient leur sein d'une fleur qui, sans doute, y acquéroit une vertu

Que le plus délicat amant
 N'eût peut-être jamais faisie.
 Mais ce chien qu'un Dieu protecteur
 Donnoit aux bergers pour exemple,
 Fut bientôt l'oracle du temple,
 Et le garant de la pudeur.
 La veille de son hyménée
 Chaque belle, au pied du tombeau,
 Alloit, par ce juge nouveau,
 Être honorée ou condamnée.

Le bouquet dont son sein, pendant une journée,
 Avoit touché toutes les fleurs,
 Assuroit de sa destinée
 L'ignominie, ou les honneurs.
 D'une main assurée & fière,
 Chaque bouquet étoit jetté :
 Jamais, jamais une bergère,
 Que le goût de la volupté,

Sans l'aveu de l'hymen, sans celui de sa mère,
 Avait livrée aux transports du mystère,
 Ne vit son bouquet rapporté.
 Mais la bergère irréprochable,
 Qui de l'hymen, de l'amour, & des loix
 N'avoit point défuni les droits,
 En recevoit le prix inestimable.
 Ce juge au crime redoutable,
 Saisissant le bouquet, & fier de son fardeau,
 Lui-même alloit placer sur le tombeau
 Ce gage cher & respectable.

Long-temps on chérit ce témoignage;
 mais les mœurs changèrent, & le chien
 fut empoisonné. L'auteur démontre en-
 suite que l'odorat est le plus tardif de nos
 sens. Mais enfin avec l'âge

L'homme en son cœur sent éclore le germe
 De ce plaisir, lien de la société ;
 Il reconnoît alors avec fierté
 Que tout dans l'univers a son bonheur pour terme.
 La nature pour lui devient, avec bonté,
 Comme une fleur dont le sein agité
 Répand les trésors qu'il renferme.

Un jeune objet paroît ; & déjà sa beauté
 Par un charme secret l'attire ;
 Il la poursuit avec rapidité.
 Pour le fuir elle cherche un bosquet écarté.

Dans ce bosquet *Flore* tient son empire.
 Ce qui n'étoit qu'un trouble est bientôt un délire.
 Sur ces tapis rians on tombe en sûreté ;
 Mille naissantes fleurs sur leur tige orgueilleuse
 Soutiennent, en tombant, la bergère amoureuse,
 Que sa fuite n'a pu sauver.
 Cette chute, peu dangereuse,
 Ne seroit-elle douloureuse
 Qu'à l'instant de se relever ?

L'amour est ensuite supposé exiger de
Flore, pour prix d'un trait dont il l'arme
 contre *Zéphire*, qu'elle ornera de toutes
 les fleurs de son empire, le bosquet où
Lycas & *Glycère* goûtent les plaisirs de
 l'odorat. *Flore* y consent ; & se blesse elle-
 même. L'amour s'en applaudit. Il prodigue
 pour *Glycère* toutes les fleurs qu'il a re-
 çues de *Flore*,

Mais ne prêtant sans usure,
 Pour les fleurs, comme le trait,
 Il va, dans ce sombre bosquet,
 Se payer par une blessure.

Chant sixième ; triomphe de *Lycas*.
 Nous laissons à nos lecteurs le plaisir de
 lire tous les détails de ce chant dans l'ou-
 vrage même. Tout y est brûlant. L'au-
 teur prouve, & dans sa préface, & dans

la description de ce nouveau sens, qu'on auroit tort de douter qu'il en fût un en effet. *M. le Cat*, dans l'excellent traité des sens, qu'il a donné tout récemment, est du même avis. Nous ne pouvons qu'applaudir, avec le public, à ce poëme intéressant. Il manquoit à notre langue; & nous ne craignons point d'être désavoués en assurant que, quelque heureux que soit le choix du sujet, il ne l'est pas cependant davantage que l'art avec lequel *M. de Roxoi* a su joindre, à un poëme didactique, l'intérêt d'une fable charmante par son plan & par ses détails.

PHILOSOPHIE-pratique & sociale ; brochure in-8°. 1767.

CET ouvrage, proposé par souscription, paroît tendre à nous ouvrir une voie toute nouvelle à la découverte de la vérité philosophique, & à jeter les fondemens les plus solides de la réforme des mœurs.

Nul des philosophes anciens & modernes ne s'est encore avisé de remonter au principe que l'auteur de la nouvelle philosophie appelle *détermination métaphysique de l'idée de la création*. Ce principe, s'il est trouvé solidement établi, ne pourra

que répandre un très-grand jour sur l'étendue & sur les bornes de l'état actuel des facultés de l'esprit humain. Il en naîtroit, non les brillantes illusions d'un nouveau système, non une nouvelle guerre philosophique, mais le déchirement du voile de la nature, proportionné au besoin réel & progressif que l'homme a de saisir la vérité; mais la manifestation sensible de ce que toute doctrine philosophique recéloit de vérités particulières dans le sein même des erreurs, dont elle n'avoit point sçu se garantir.

Après les services essentiels que *Descartes*, que *Newton*, que les meilleurs disciples de ces grands hommes ont rendus à la société, comment le philosophe qui s'annonce aujourd'hui, pouvoit-il mieux mériter d'elle, qu'en ramenant *Descartes*, *Newton* & les lumières de leurs écoles au point qui achevera de les rendre, entre tous les mortels, les plus grands bienfaiteurs de l'humanité?

Nous ne ferons point ici l'analyse d'un *prospectus* raisonné, qui n'est lui-même qu'une analyse. Nous nous contenterons de dire, que l'auteur fait profession d'éviter toute personnalité; que sa méthode est de marcher droit à la vérité, par l'exposition pure & simple *du fait de la nature*;

raisonnant peu : établissant beaucoup de principes : distinguant avec soin *CE QU'EST RÉELLEMENT LA NATURE* d'avec ce que toute philosophie de prestige s'efforce de nous donner pour tel : revenant sur toutes les doctrines philosophiques qui ont précédé : ajoutant ce qui manque aux richesses des unes : ramenant les écarts des autres à la fin légitime qu'elles se proposoient, ce semble, malgré leurs erreurs : fin précieuse, qui est de mettre l'homme sur la voie du bonheur, en le mettant sur celle de la découverte de la vérité en genre de mœurs, comme en matière d'arts, de sciences & de goût.

Nous ajouterons que l'Auteur ne touche point à la religion; qu'il la suppose & l'envisage sous tout ce que les points de vue des diverses écoles théologiques - orthodoxes ont de plus sain ; qu'il propose souvent, il est vrai, mais ne décide rien à des égards si respectables ; qu'enfin, comme son travail a trois parties très-distinctes, (savoir son *corps de doctrine*, son *Photius moderne*, ou sa *Bibliothèque raisonnée des idées mères*, &c. & *ses discussions*,) on aura acquis, dans la seconde partie de ce travail, la bibliothèque raisonnée de la doctrine la plus sûre & du choix le plus complet en genre philosophique, que les honnêtes gens, qui ne se piquent point

d'une profonde étude, puissent se former.

Nous ne doutons nullement que la curiosité philosophique ne fasse prospérer la souscription, dont on peut voir les conditions dans une brochure in-8°, qui se vend chez *Panckoucke*, Libraire, à côté de la Comédie Française, & que nous avons déjà annoncée dans notre précédent Mercure.

EDITION complète des ouvrages de Cicéron, donnée par M. LALLEMAND, petit in-12, en 14 volumes; 1768. A Paris, chez *SAILLANT*, rue Saint-Jean-de-Beauvais; *DESAINT*, rue du Foin; & *BARBOU*, rue des Mathurins.

L'ÉDITION la plus magnifique & la plus élégante, quant au papier & à la partie typographique, si elle manque de correction & d'exactitude, est sans prix & sans mérite aux yeux des savans, c'est-à-dire, des vrais connoisseurs en ce genre.

Pour donner à celle-ci toute l'exactitude & toute la correction dont nous sommes capables, disent les éditeurs, nous ne nous en sommes pas tenus simplement aux meilleures éditions qui ont été données par les savans depuis la renaissance des lettres, & dont on trou-

vera une notice historique dans la préface du premier volume ; nous avons aussi conféré les manuscrits. Deux savans , qui s'intéressent véritablement aux progrès des lettres , MM. *Capperonnier* & *Béjot* nous ont ouvert le trésor de la Bibliothèque du Roi : ils nous ont communiqué trois manuscrits sur les traités de rhétorique , six sur les harangues , quatre sur les ouvrages philosophiques , & deux sur les lettres. Ces manuscrits viennent de la bibliothèque Colbertine ; & peut-être en a-t-on fait peu d'usage jusqu'ici. On verra , dans les notes qui sont à la fin de chaque volume , quels secours nous en avons tirés.

Ces notes roulent principalement sur la correction du texte , & lèvent par-là bien des difficultés ; elles renferment aussi l'explication des passages & des mots grecs employés par *Cicéron*. Comme il y a encore d'autres difficultés qui naissent ou des expressions rares , ou des termes qui ont différens sens , suivant leur différente construction , nous avons essayé de les applanir par un extrait assez ample de l'ouvrage du savant *Ernesti* sur ces deux objets. On trouvera cet extrait à la fin du dernier volume.

Ce travail tout grand , tout pénible qu'il est , ne suffisoit pas : pour contenter le public éclairé , pour mériter son appro-

bation, il falloit encofe apporter l'attention la plus férieufe à la lecture des épreuves ; & c'est ce que nous avons fait. Chaque épreuve a été relue au moins quatre fois. Un homme de lettres, connu par son exactitude, nous a aidés en cette partie ; & quand, malgré tous ses soins, il nous est échappé quelques fautes, nous les avons marquées dans les notes.

Les auteurs qui citent quelques passages de *Cicéron*, les indiquent, les uns suivant la division de *Grutere*, les autres suivant celle de *Nizolius*. Pour la plus grande commodité du lecteur, nous avons mis dans cette édition l'une & l'autre division ; celle de *Grutere* est marquée par des chiffres romains ; celle de *Nizolius* par des chiffres arabes.

Difons maintenant ce que renferme chaque volume.

Les deux premiers contiennent les ouvrages de rhétorique. Les quatre livres de rhétorique à *Hérennius* précèdent tous les autres, parce qu'étant dans une forme plus didactique, ils peuvent servir comme d'introduction aux différens traités de *Cicéron* sur cette importante matière. On a placé, à la fin du second volume, le petit traité que *Q. Cicéron* adresse à son

112 MERCURE DE FRANCE.

frère sur la conduite qu'il devoit tenir dans la poursuite du consulat.

Les harangues occupent les tomes 3, 4, 5, 6 & 7. A la tête du troisième est une table alphabétique des différentes loix dont parle l'orateur Romain ; & le 7^e est terminé par les fragmens de plusieurs harangues qui sont perdues.

Les ouvrages philosophiques se trouvent renfermés dans les tomes 8, 9 & 10. Ce dernier comprend aussi les fragmens des autres traités philosophiques que *Cicéron* avoit composés, & qui, malheureusement, ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Deux volumes (le 11^e & le 12^e) ont suffi pour les seize livres de lettres *ad Familiares*. Le 12^e volume renferme outre cela les trois livres de lettres de *Cicéron* à son frère *Quintus*, les lettres à *Bru-tus* & les fragmens d'un grand nombre d'autres qui n'existent plus. Comme les lettres *ad Familiares* recueillis par *Tyron* affranchi de *Cicéron*, ou par quelque autre, ont été arrangées sans aucun égard à l'ordre du temps où elles ont été écrites ; nous avons tâché, continuent toujours les éditeurs, de remédier à cet inconvénient, par une table chronologique, qui marque l'ordre dans lequel elles ont été écrites.

Les deux derniers volumes comprennent les seize livres de lettres à *Atticus*. Il y a quelque confusion dans l'ordre qu'on leur donne communément ; & d'ailleurs cet ordre n'est pas uniforme dans les manuscrits : c'est pour cela que nous avons cru devoir adopter celui dans lequel elles ont été rétablies par *Manuce*. Mais, parce que ces lettres sont souvent citées suivant leur ordre le plus connu, pour obvier à toutes méprises, nous avons dressé une table de comparaison de l'ancien & du nouvel arrangement. Après ces lettres viennent les fragmens des poésies de *Cicéron* ; ces fragmens sont suivis, comme nous l'avons déjà dit, d'une liste alphabétique de mots difficiles qui se rencontrent dans les différens ouvrages de *Cicéron* : c'est par l'explication de ces mots, qu'est terminé le quatorzième volume. Enfin nous avons eu soin de placer à la tête de chaque ouvrage & même de chaque lettre, des sommaires qui en indiquent le sujet & la matière.

Indépendamment d'un goût distingué pour la partie typographique, une entreprise de cette importance exigeoit des Imprimeur & Libraires associés, des fonds considérables ; cette difficulté ne les a point arrêtés ; & nous pouvons assurer que, depuis six ans que cette édition

114 MERCURE DE FRANCE.

est commencée, ils n'ont épargné ni soins ni dépenses, pour lui donner toute la perfection dont elle étoit susceptible, & pour mériter les suffrages des savans & les applaudissemens de la nation.

L'ouvrage est imprimé avec le même caractère, dans le même format, & sur la même qualité de papier que l'avis qui se distribue chez les Libraires.

Prix des quatorze volumes en feuilles, 66 liv. Reliés en veu doré sur tranche avec filers d'or, 88 liv.

Ce livre fait suite à la collection des auteurs latins, dont il y a aujourd'hui 47 vol. in-12, imprimés chez *Barbou*, & qui sont du prix de 275 liv. reliés en veau, & dorés sur tranche. Il en a été imprimé quelques exemplaires sur papier superfin d'Annonay en Vivarais, de la fabrique de *Mathieu Johannot*.



ANNONCES DE LIVRES.

A Y I S.

L'ABONDANCE des livres nouveaux qui ont paru le mois passé, a occupé tant de place dans notre Mercure précédent, que nous avons été obligés de l'augmenter d'environ cinquante pages de plus qu'il ne contient ordinairement. La multitude des nouveautés de ce mois-ci l'emporte encore sur celle du mois dernier ; &, pour ne pas trop différer de les faire connoître à nos lecteurs, ni donner à ce volume une grosseur qu'il ne doit point avoir, nous nous contenterons de rapporter seulement aujourd'hui les titres de la plupart de ces ouvrages, nous réservant de revenir sur ceux qui, par l'importance de la matière, ou le mérite de l'exécution, nous paroîtront les plus dignes d'une notice détaillée, d'une analyse ou d'un extrait.

ETRENNES Françoises sous le règne de LOUIS LE BIEN AIMÉ, comprenant les monumens mémorables & récents érigés dans la capitale; dédiées à la Ville de Paris, & augmentées d'un nouveau plan de cette

116 MERCURE DE FRANCE.

ville. A Paris , chez le sieur *Desnos* , Libraire, ingénieur-géographe pour les globes & sphères, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du globe & de la sphère.

Nous en rapporte-*ons* ici l'*avertissement*. Ces étrennes distinguées, & auxquelles toutes autres doivent céder, n'ont été présentées qu'à Sa Majesté & aux chefs de la capitale, pour l'année jubilaire de notre auguste Monarque. On a laissé subsister le même calendrier en mémoire de cette illustre époque, & l'on en a gravé un nouveau pour la présente année 1768. Si quelques uns des premiers exemplaires ont passé en d'autres mains, celles qui les ont reçus l'ont regardé comme une faveur singulière. Aujourd'hui nous désirons que tous les citoyens deviennent propriétaires de ces étrennes, & nous les leur annonçons avec cette joie que le patriotisme & l'ardent désir de mettre en commun ce qu'il y a de plus rare & de plus utile, peuvent faire naître dans les cœurs les plus sensibles & les plus tendres pour la société. Prix, broché 3 livres. Ceux qui ont acquis cette étrenne sans le nouveau plan de Paris, en rapportant leur exemplaire chez le sieur *Desnos*, on le placera pour le prix de 1 livre 4 sols : vol. petit in-4°. d'environ 72 pages.

J. A N V I E R 1768. 117

TABLES Nosologiques & météorologiques très-étendues, dressées à l'Hôtel-Dieu de Nîmes depuis le premier juin 1757 jusques au premier janvier 1762; Par M. *Razoux*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, de l'Académie Royale de la même ville, de la Société medico-phys. de Bâle, correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & de la Société Royale de Montpellier. Basle, chez *Jean Rodolphe Im-hof & fils*, 1767, petit in-4°. prix 16 livres broché. Il se trouve à Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, Libraire au Palais, sur le perron de la Sainte Chapelle.

LA Décence en elle-même, dans les nations, dans les personnes, & dans les dignités, prouvée par les faits; par M. *Charpentier*. A Paris, chez *Desventes de Ladoué*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis-le Grand; 1767, avec approbation & privilège du Roi; vol. in-12.

ŒUVRES Mêlées, en vers & en prose, de M. *Dorat*, ci-devant Mosquetaire, recueillies par lui-même. A Paris, chez *Sebastien Jorry*, rue & vis-à-vis de la Co-

118 MERCURE DE FRANCE.

médie Française, au grand monarque & aux cigognes ; 1767, avec approbation & privilege du Roi, 2 vol. in-8°. prix 12 liv.

Ce recueil que nous avons annoncé dans notre précédent Mercure, paroît actuellement, du moins en partie, & fait désirer la suite avec impatience. Nous aurons encore occasion d'y revenir.

ŒUVRES Diverses de *Pope*, traduites de l'Anglois, nouvelle édition, revue & augmentée d'un grand nombre de pieces qui n'avoient point encore été traduites, avec de très-belles figures en taille douce. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Vincent*, rue Saint-Severin ; 1767, 8 vol. in-12.

Nous ferons voir en quoi cette dernière édition differe des précédentes, combien elle leur est supérieure, & ce qui en fait le principal mérite.

ŒUVRES de *Jean Racine*, avec des commentaires ; par M. *Luneau de Boisjermain*. A Paris, chez *Panckoucke*, Libraire, rue & à côté de la Comédie Française ; 1768 : six vol. in-8°.

L'édition de *Racine*, si long-tems attendue, paroît enfin ; c'est la collection la plus complète que nous ayons des œuvres

de cet illustre tragique. Elle renferme ses tragédies, ses odes, son idylle à la paix, ses épigrammes, ses hymnes, ses cantiques, ses pensées pieuses, sa traduction du banquet de *Platon*, ses lettres à l'auteur des imaginaires, son abrégé de l'histoire de Port-Royal, ses discours académiques, ses fragmens littéraires & historiques, les œuvres diverses en vers & en prose qu'on lui attribue, quelques pièces fugitives qui n'ont paru dans aucune édition des œuvres de ce poëte; telle que la chanson de *Racine* contre Fontenelle; L'épître dédicatoire des œuvres de M. le Duc du Maine, & une notice des ouvrages auxquels on prétend qu'il a eu part.

Les tragédies sont précédées d'une préface historique, dans laquelle on rend compte des événemens qui les ont fait naître, ou auxquels ces pièces ont donné lieu. Elles sont suivies d'un examen qui présente sous un seul point de vue, les observations dont chaque pièce a été l'objet. Le théâtre de *Racine* est terminé par une analyse raisonnée des progrès du génie de ce poëte.

Les œuvres diverses ont aussi leurs préfaces historiques & leurs notes critiques. L'ouvrage entier est précédé d'une préface générale, dans laquelle M. *Lunéau* fait

L'aveu des obligations qu'il a eues à quelques gens de lettres, qu'il avoit intéressés à cette entreprise, ou qui n'y ont travaillé que pour l'obliger : il y fait connoître aussi en quoi il a contribué seul à avancer cette édition. Cette préface est suivie d'une vie de *Racine*, qui est de lui. A la suite de cette vie, M. *Luneau* a mis un discours préliminaire sur l'origine & les développemens de la scène grecque & latine. Ce discours ne pouvoit être mieux placé qu'à la tête des œuvres de *Racine* qui étoit si rempli d'*Eschile*, de *Sophocle* & d'*Euripide*, que leurs idées sublimes se fondoient avec les siennes. Les notes instructives dont ce discours est accompagné, sont pleines de recherches curieuses.

Cet ouvrage est embelli du portrait de *Racine* qui est très-bien gravé, & de douze planches en taille-douce, dessinées par M. *Gravelot*, & gravées par les meilleurs artistes.

Le prix de chaque exemplaire est de trente-six livres en feuille, y compris le portrait de *Cornelle* qui manque à l'édition de ce grand homme, publiée par M. de *Voltaire*, & que M. *Luneau* s'étoit engagé de faire graver.

THÉÂTRE & Œuvres mêlées, par M. *Bailly*,
Garde général des tableaux du
Roi.

Roi. A Paris, chez *Nyon*, Libraire, quai des Augustins, à l'occasion; 1768, avec approbation & privilège du Roi, 2 vol. in-8°.

IPHIS & Aglaé, roman épistolaire, en plusieurs parties in-12. A Paris, chez *Merlin*, Libraire, rue de la Harpe, à Saint Joseph; 1768.

HISTOIRE de l'origine & des progrès de la poésie dans ses différens genres; par le Docteur *Broun*: traduite de l'anglois par M. *F.* & augmentée de notes historiques & critiques. A Paris, chez *H. C. Dehansy* le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, à Sainte Thérèse; 1768: avec approbation & privilège du Roi; vol. in-8°.

COURS de mathématiques, à l'usage des gardes du pavillon & de la marine; par M. *Bézout*, de l'Académie Royale des Sciences, examinateur des gardes du pavillon & de la marine, & Censeur Royal. Quatrième partie, contenant les principes généraux de la mécanique, précédés des principes de calcul qui servent d'introduction aux sciences physico-mathématiques. A Paris, chez *J. B. G.*

Vol. I.

F

Muster, fils, Libraire, quai des Augustins, à Saint Etienne; 1767 : avec approbation & privilège du Roi; in-8°.

MÉMOIRE sur l'administration des finances de l'Angleterre, depuis la paix : ouvrage attribué à M. *Greuville*, Ministre d'Etat, chargé de ce département dans les années 1763, 1764 & 1765; traduit de l'anglois, & augmenté de notes, de sommaires & d'une table des sommaires, ainsi que d'une introduction, qui contient une idée du revenu & des dettes de l'Angleterre, & une analyse du mémoire, & qui est suivie de l'état de la dette nationale au 5 janvier 1767. A Mayence, de l'imprimerie des associés *Jean Faust & Jean Guttenberg*; 1768; vol. in-4°. de 210 pages. On en trouve des exemplaires à Paris, chez *Lacombe*, Libraire, quai de Conty.

ESSAI analytique sur la richesse & sur l'impôt, où l'on réfute la nouvelle doctrine économique, qui a fourni à la Société Royale d'Agriculture de Limoges les principes d'un programme qu'elle a publié sur l'effet des impôts indirects. A Londres; 1768; vol. in-8°. Prix, broché, 3 liv. 5 sols; relié, 4 liv. On en trouve des exemplaires à Paris, chez *Guillyn*, Libraire,

JANVIER 1768. 123
quai des Augustins ; & à Nantes , chez
la veuve Vatar & fils , Libraires - Impri-
meurs du Roi .

DÉTAILS Militaires , dont la connois-
sance est nécessaire à tous les Officiers ,
& principalement aux Commissaires des
Guerres ; par M. de Chennevieres , Com-
missaire ordonnateur , & premier Commis
de la guerre ; par supplément aux quatre
premiers imprimés en 1750. A Paris ,
chez Charles - Antoine Jombert , Libraire
du Roi pour l'artillerie & le génie , rue
Dauphine , à l'image Notre-Dame ; & à
Versailles , chez Jean - Henry Fournier ,
Libraire , rue Sataury , près les quatre
bornes ; 1768 : avec approbation & pri-
vilège du Roi ; tomes v & vi.

OBSERVATIONS sur un ouvrage traduit
de l'italien , qui a pour titre : *Traité des
délits & des peines*. A Amsterdam , chez
Marc-Michel Rey ; 1767 : & se trouve à
Paris , chez le Clerc , Libraire , quai des
Augustins : brochure in - 12 de 64 pages.

LES Désordres de l'amour , ou les étour-
deries du Chevalier des Brieres ; mémoi-
res secrets , contenant des anecdotes histo-
riques sur les glorieuses campagnes de

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

Louis XIV & de Louis XV ; par l'auteur des *Mémoires de Cécile*. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Cailleau*, Libraire, au palais, galerie des prisonniers, & en son magasin, rue du Foin-Saint-Jacques, à Saint-André ; 1768 : deux parties in-12.

PROJET d'anéantir la petite-vérole ; par *M. Antoine le Camus*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, ancien Professeur des Ecoles, Professeur actuel de Chirurgie Française, Membre des Académies Royales d'Amiens & de la Rochelle, de la Société Littéraire de Châlons-sur-Marne, &c. A Paris, chez *Louis-Etienne Ganeau*, Libraire, rue Saint-Severin, à Saint Louis & aux armes de Dombes ; 1767 : avec approbation ; in-4° & in-12 ; l'un de 20 & l'autre de 40 pages.

MÉMOIRES de l'Académie Royale de Chirurgie. A Paris, chez *P. Alex. le Prieur*, Imprimeur du Roi, de l'Académie Royale & du Collège de Chirurgie, rue Saint-Jacques, à l'olivier ; 1768 : avec privilège du Roi : tome quatrième ; in-4°.

HISTORIA anatomico-medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extis-

picia, quibus in apricum venit genuina morborum sedes; horumque referantur causa, vel patent effectus. Opus quadripartitum, cujus liber primus recensit lesiones internas abdominis. Secundus exhibet variam stragem pectoris. Tertius prodit diversam labem cerebri. Quartus verò vitia externa colligit. Auctore Josepho Lieutaud, Academia Regiæ Scientiarum Parisiensis, & Societatis Regiæ Londinensis, cubicularis Serenissimi Delphini, necnon stirpis Regiæ medico. Recensuit & suas observationes numero plures adiecit, uberrimumque indicem nosologico ordine concinnavit Antonius Portal, Doct. Med. & Societatis Regiæ Scientiarum Monspeliensis, necnon Serenissimi Delphini Professor anatomes. Parisiis, apud Vincent, Serenissimi Comitæ Gallo-Provinciae typographum, viâ Sancti Severini; 1768: cum approbatione & privilegio Regis. Deux vol. in-4°.

Nous donnerons l'extrait de cet ouvrage important & utile.

QUESTION chirurgico-légale, relative à l'affaire de Dlle *Famin*, femme du sieur *Lancret*, accusée de suppression de part; dans laquelle l'on assigne les symptômes communs & particuliers aux vraies grossesses & aux fausses, & où l'on établit des prin-

126 MERCURE DE FRANCE.

cipes pour distinguer sûrement si une femme est accouchée ou si elle a eu une hydropisie de matrice ; par M. *Valentin*, Maître en Chirurgie de Paris. A Berlin, & se vend à Paris, chez *Lottin le jeune*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie ; 1768 : brochure in-12 de 92 pages.

TRAITÉ physiologique & chymique sur la nutrition ; ouvrage qui a remporté le prix de physique de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin en 1766 ; par M. *Durade*, de Genève. A Paris, aux dépens de *Lottin le jeune*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis de la rue de la parcheminerie ; 1767 : avec approbation & privilège du Roi ; brochure in-12 de 260 pages.

NOUVEAU traité du pouls ; par M. *Menuret*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin du Roi à Montelimar. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin ; 1768 : in-12.

LETTRES d'un Religieux à son Supérieur général, sur la réforme des communautés religieuses ; 1767 : brochure

in-12
exem
du F
Se
les p
P. J
gion
volum
Sail
Pro
app
in-
T
du g
ce qu
relle
Seran
de l'in
Prix 2
sant,
d'or ;
petit
N
sur
aux
d'au
les c

JANVIER 1768. 127
in-12 de 108 pages. On en trouve des
exemplaires chez *Désaint*, Libraire, rue
du Foin.

SERMONS pour l'avent, le carême, &
les principales fêtes de l'année ; par le
P. *Jard*, Doctrinaire, auteur de la Reli-
gion méditée ; contenant l'avent : cinq
volumes reliés, 15 livres. A Paris, chez
Saillant, rue Saint-Jean-de-Beauvais ;
Prault père, quai de Gèvres ; 1768 : avec
approbation & privilège du Roi ; 5 vol.
in-12.

TABLEAU de l'histoire universelle &
du globe de la terre ; où l'on a rassemblé
ce que l'histoire sacrée, profane & natu-
relle ont de plus intéressant ; par M.
Serane, maître d'histoire & de géographie,
de l'institution de la jeune noblesse, &c.
Prix 24 sols. A Paris, chez *Claude Héris-
fant*, rue neuve Notre-Dame, à la croix
d'or ; 1767 : avec approbation ; *in-12*,
petit format, d'environ 100 pages.

NOUVEAU Mémoire sur l'agriculture,
sur les distinctions qu'on peut accorder
aux riches laboureurs ; avec des moyens
d'augmenter l'aisance & la population dans
les campagnes : pièce qui a obtenu un

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.
accessit aux prix de l'Académie de Caen
en 1766 ; par M. V***. A Paris, chez
Desyentes de la Doué, Libraire, rue Saint-
Jacques, vis-à-vis le collège de *Louis le*
Grand. A Dijon, chez *Lagarde*, Libraire,
rue de Condé ; 1767 : brochure in-12
de 72 pages.

LES Femmes & le Secret, comédie en
un acte mêlée d'ariettes, représentée, pour
la première fois, par les Comédiens Ita-
liens ordinaires du Roi, le 9 novembre
1767 ; par M. *Quétant* : le prix est de
24 sols avec la musique. A Paris, chez
Cailleau, Libraire juré de l'Université,
rue du Foin Saint Jacques ; 1768 : avec
approbation & permission ; in-8°.

LA mort de *Caton*, tragédie en trois
actes. A Paris, chez *Panckoucke*, Libraire,
rue & à côté de la Comédie Française ;
1768 : in-8°.

MÉMOIRES d'un homme de bien ; par
Mde de *Puiseux*. A Paris, chez *Delalain*,
Libraire, rue Saint Jacques ; à Dijon,
chez la veuve *Coignard de la Pinelle*,
Libraire ; *Louis Frantin*, Imprimeur du
Roi : 1768 : avec approbation & privilège
du Roi ; trois parties in-12.

LETTRES de Milord *Rodex*, pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle. A Amsterdam, chez *Arkstée & Merkus*; à Paris, chez *H. C. Dehansy*, rue Saint Jacques; 1768 : deux parties in-12.

DISSERTATION sur la cause de la pesanteur, & de l'uniformité des phénomènes qu'elle nous présente; par *M. David*, Maître ès Arts & en Chirurgie de Paris, Docteur en Médecine, &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Vallat*, sur le perron de la sainte chapelle; *Lacombe*, quai de Conty; & à Rouen, chez la veuve *Befongne*, cour du palais; 1767 : brochure in-8° de 160 pages.

DISCOURS sur les femmes, adressé à *Eugénie*, & suivi d'un dialogue philosophique & moral sur le bonheur. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez la veuve *Duchefne*, rue Saint Jacques, au-dessous de la fontaine Saint-Benoît, au temple du goût; 1768 : brochure in-12 de 180 pages.

L'ORIGINE des dieux du paganisme; & le sens des fables découvert par une explication suivie des poésies d'*Hésiode*;

130 MERCURE DE FRANCE.

par M. *Bergier*, Docteur en théologie, Principal du collège de *Besançon*, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même ville. A Paris, chez *Humblot*, Libraire, rue Saint-Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près Saint Yves; 1767: avec approbation & privilège du Roi; deux vol. in-12, contenant quatre parties.

Cet ouvrage mérite une attention particulière; nous ne tarderons pas d'en donner un extrait, quand on nous aura procuré la facilité de le lire.

RÉPUTATION de *Bélisaire* & de ses oracles, MM. *J. J. Rousseau*, de *Voltaire*, &c. A Basle, & se trouve à Paris, chez *Antoine Boudet*, rue Saint-Jacques; 1768: vol. in-12.

Vos Loifirs; par M. *Charpentier*, auteur des nouveaux Contes moraux. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *N. A. Delalain*, Libraire, rue Saint-Jacques; 1768: trois parties in-12.

C'est ici un recueil de petits contes & historiottes amusantes.

ADRIENE, ou les aventures de la Marquise de *N. N.* Traduites de l'italien par

M. D. L. G. A Milan, chez *Reycends*, & *Colombs*; & se trouve à Paris, chez la veuve *David*, jeune, quai des Augustins, près le pont Saint-Michel, au Saint-Esprit; 1768 : deux vol. in-12.

LETTRES de Mde la Duchesse de la *Valliere*, morte Religieuse Carmelite, avec un abrégé de sa vie pénitente. A Liège, & se trouve à Paris, chez *Antoine Boudet*, rue Saint-Jacques; 1767 : vol. in-12.

ELOGE de *Charles V*, Roi de France : discours qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1767 : par M. de la *Harpe*. A Paris, chez la veuve *Regnard*, Imprimeur del'Académie Française, grand-salle du palais; & rue basse des Ursins; 1767 : in-8°.

Les justes éloges que le public a donnés à ce dernier écrit de M. de la *Harpe*, le jugement de l'Académie Française, qui l'a couronné, le mérite reconnu de son auteur en prose & en vers, & plus que tout cela, les beautés répandues dans l'ouvrage, demandent que nous en donnions incessamment un extrait.

EXERCICE en forme de plaidoyers sur

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

cette question : de ces quatre biens : *les talens, les richesses, la santé, un ami*, quel est le plus désirable ? Par M. *le Boucq*, Prêtre, Professeur de Rhétorique au collège royal de Chartres. A Chartres, chez *Etienne Cormier*, Imprimeur-Libraire, rue du Grand Cerf : avec permission ; 1767 : & se trouve à Paris, chez *Vente*, Libraire, au bas de la montagne Sainte Genevieve. Prix .i liv. 4 sols ; brochure in-8° de 40 pages.

RÉFLEXIONS sur l'horlogerie en général, & sur les Horlogers du Roi en particulier ; par M. *Béliard*, Valet de Chambre Horloger du Roi en survivance : prix douze sols. A la Haye, & se trouve à Paris, chez *Mérigot père*, quai des Augustins, près la rue Gît-le-cœur ; 1767 : feuille in-8°, 22 pages.

DICTIONNAIRE œconomique, contenant l'art de faire valoir les terres, & de mettre à profit les endroits les plus stériles ; l'établissement, l'entretien & le produit des prés, tant naturels qu'artificiels ; le jardinage ; la culture des vignes, de arbres (forestiers & fruitiers) & de arbustes ; le soin qu'exigent les bêtes cornes & celles à laine, les chevaux, le

chiens, &c ; la façon d'élever & gouverner les abeilles, les vers à soie, les oiseaux. On y trouve un ample détail des profits & agrémens que procurent les biens de campagne : objet qui comprend la chasse ; la pêche ; la fabrication des filets, pièges, &c ; l'apprêt des alimens ; la composition des liqueurs, confitures & autres choses d'office : une exacte description des végétaux les plus propres à nous servir d'alimens, à favoriser l'exploitation des biens de campagne, à décorer les jardins : des instructions pour prévenir les maladies, & pour les guérir : la connoissance des plantes utiles à la médecine, à la teinture, & à d'autres arts ; le détail de leurs diverses propriétés, leur culture, & les moyens de les employer : avec une idée sommaire de ce qui concerne les droits seigneuriaux, & ceux des communautés & des ecclésiastiques, par rapport aux biens de la campagne, &c. &c. &c. Ouvrage composé originairement par M. Noël Chomel, Curé de Saint Vincent à Lyon ; nouvelle édition, entièrement corrigée, & très-considérablement augmentée ; par M. de la Marre : trois vol. *in-folio*. Prix 78 liv. reliés. A Paris, chez Ganeau, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes & à Saint Louis ; Bauche, quai des Augustins,

134 MERCURE DE FRANCE.

à Sainte Genevieve ; les frères *Etienne* ;
rue Saint Jacques, à la Vertu ; *d'Houry*,
rue de la Vieille - Bouclerie, au Saint-
Esprit & au soleil d'or ; 1767 : avec
approbation & privilège du Roi.

TRAITÉ des plantes & animaux, tant
des pays étrangers que de nos climats, qui
font d'usage en médecine, représentés en
sept cents trente planches gravées en taille-
douce, sur les desseins d'après nature de
M. de Garfaut ; par MM. *de Fehrt*, *Pre-
vost*, *du Clos*, *Martinet*, &c. avec leurs
descriptions, vertus, & usages, suivant
l'ordre du livre intitulé : *Matière médi-
cale de M. Geoffroy*, Médecin : ouvrage
utile à toutes matières médicales, aux
amateurs d'histoire naturelle, aux artistes,
aux personnes charitables, & à tous ceux
qui préparent eux-mêmes leurs médica-
mens ; six vol. in-8°, grand papier : prix
30 liv. brochés. A Paris, chez *P. Fr.
Didot*, le jeune, Libraire, quai des Au-
gustins, près du pont Saint-Michel, à
Saint Augustin ; 1767.

MONUMENS érigés en France à la gloire
de *Louis XV*, précédés d'un tableau du
progrès des arts & des sciences sous ce
règne, ainsi que d'une description des

JANVIER 1768. 135

honneurs & des monumens de gloire accordés aux grands hommes, tant chez les anciens que chez les modernes ; & suivis d'un choix des principaux projets qui ont été proposés pour placer la statue du Roi dans les différens quartiers de Paris ; par M. *Patte*, Architecte de S. A. S. Mgr. le Prince *Palatin*, Duc régnant des Deux-Ponts : ouvrage en un volume in-fol. enrichi de cinquante-sept figures gravées en taille-douce, représentant les places du Roi & autres sujets. A Paris, chez *Rozet*, Libraire, rue Saint-Severin, au coin de la rue Zacharie ; 1767 : avec approbation & privilége du Roi.

ICHOGRAPHIE, ou discours sur les quatre arts d'architecture, peinture, sculpture & gravure, avec des notes historiques, chronologiques, généalogiques, & monogrammes ; chiffres, lettres initiales, logoglyphes, &c. matières intéressantes pour l'instruction des élèves de l'Ecole Royale gratuite de Dessin ; & pour la jeunesse de l'un & de l'autre sexe : dédié à M. *de Sartine*, Maître des Requêtes, Lieutenant général de Police de la ville de Paris ; par M. *Hébert*, amateur. A Paris, chez la veuve *Duchefne*, Libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût ; C. L. *Hérissant*, Imprimeur Libraire, rue neuve

136 MERCURE DE FRANCE:

Notre-Dame, à la croix d'or ; *Desaint junior*, Libraire, quai des Augustins ; 1767 : avec approbation & permission ; ouvrage proposé par souscription, & dont on peut voir le prospectus chez les Libraires susdits.

Avis important concernant les nouvelles précautions que vient de prendre M. le Lieutenant général de Police, pour procurer le plus prompt secours, en cas d'incendie ; feuille *in-8°*, qui se trouve chez *Gueffier*, Libraire, au bas de la rue de la Harpe ; 1767.

AVERTISSEMENT sur une nouvelle édition de la méthode pour étudier la géographie ; où l'on donne une description exacte de l'univers, formée sur les observations de l'Académie Royale des Sciences, & sur les auteurs originaux ; avec un discours préliminaire sur l'étude de cette science, & un catalogue des cartes, relations, voyages & descriptions nécessaires pour la géographie ; par M. l'Abbé *Lenglet du Fresnoy* : quatrième édition, revue, corrigée & augmentée ; en dix volumes *in-12*, du prix de 30 liv. reliés. A Paris, chez *N. M. Tilliard*, Libraire, quai des Augustins, entre la rue Gît-le-cœur & la rue Pavée, à Saint Benoît ; 1767.

J A N V I E R 1768. 137

RECUEIL des actes, titres & mémoires concernant les affaires du Clergé de France, augmenté d'un grand nombre de pièces & d'observations sur la discipline présente de l'Eglise ; par feu M. le Merre, Avocats du Clergé : seconde édition, en quatorze volumes in-4°, proposés par souscription. On souscrit à Paris, chez *Guillaume Desprez*, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques ; à *Avignon*, chez *Jacques Garrigan*, Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier ; & chez tous les principaux Libraires du royaume & des pays étrangers ; 1767 : avec permission & privilège du Roi.

RELATION du voyage en Sibérie, fait par ordre du Roi en 1761, pour l'observation du passage de *Vénus* sur le soleil ; par M. l'Abbé *Chappe d'Auteroche*, de l'Académie Royale des Sciences : ouvrage proposé par souscription, & dont on peut voir le prospectus chez *Debure père*, quai des Augustins.

PROSPECTUS d'un journal d'éducation, ouvrage également utile aux parens, aux maîtres, aux élèves, & à l'usage des collèges, des pensions & de toutes les mai-

138 MERCURE DE FRANCE.

sons destinées à l'instruction de la jeunesse. A Paris, chez *Durand*, neveu, Libraire, rue Saint-Jacques. A Amiens, chez la veuve *Godard*, Imprimeur du Roi; 1767: avec approbation & privilege du Roi; feuille in-12.

PROSPECTUS d'une nouvelle Carte de l'Europe en quinze feuilles, papier grand-aigle, qui, collées ensemble, forment un tableau d'environ douze pieds de long sur neuf de haut, dédiée à son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Condé. Par Mlle de *Laistre*; ouvrage proposé par souscription: on souscrit à Paris chez l'auteur, rue de Sorbonne, la deuxième porte cochère à gauche, en entrant par la rue des Mathurins; & chez *Jombert*, Libraire, rue Dauphine; 1767.

HISTOIRE d'Amande, écrite par une jeune femme. A Londres, & se trouve à Paris, chez *Vente*, Libraire, montagne Sainte-Genève; 1768: 2 parties in-12.

ALMANACH Historique de Touraine, pour l'année bissextile 1768, imprimé pour cette province. A Tours, chez *François Lambert*, Imprimeur du Roi, grande rue, près le collège; 1768: avec

JANVIER 1768. 139

approbation & privilege du Roi. A Paris,
chez *Despilly*; in-24.

LES amusemens du bel âge, ou les ré-
créations à la mode; almanach chantant
pour la présente année. Sur des airs connus
& choisis, par M. D***. A la Chine, &
se trouve à Paris, chez *Langlois*, fils,
Libraire, rue du petit-pont, entre celles
de Saint-Severin & de la huchette, au
Saint-Esprit couronné.

LE Porte-Feuille de l'amour, ou les
étrennes de Cythere; almanach chantant
pour la présente année. Sur des airs connus
& choisis, par M. D***. A Cythere, &
se trouve à Paris, chez le même Libraire;
in-32.

BACCHUS & l'Amour, ou les étrennes
des amans; almanach chantant pour la
présente année. Sur des airs connus &
choisis, par M. D***. Aux Isles fortunées,
& se trouve à Paris, chez *Langlois*, fils,
Libraire, rue du petit-pont, entre celles
de Saint-Severin & de la Huchette, au
Saint-Esprit couronné; in-32.

L'AMI des Belles, almanach chantant,
pour la présente année. A Cythere, & se

140 MERCURE DE FRANCE.

trouve à Paris, chez le même Libraire;
in-32.

FAUFIOLET ou les Brinborions agréables, étrennes Chinoises pour la présente année. Sur des airs connus & choisis, par M. D***. A Pekin, & se trouve à Paris, chez le même; *in-32.*

BAGATELLES Chantantes, dédiées aux Belles, pour la présente année. Sur des airs connus & choisis. A Cythere, & se trouve à Paris, chez le même; *in-32.*

LES Gaudrioles, ou les Horoscopes amusants, Almanach menteur si jamais il en fut, pour la présente année, sur des airs connus & choisis, par M. D***. A Quimpercorentin, & se trouve à Paris, chez *Langlois*; *in-32.*

ALMANACH Anthologique, pour l'année bissextile 1768. Le prix est de 24 sols, se vend à Paris, chez *Guillyn*, Libraire, quai des Augustins; avec approbation & privilege du Roi; *in-16.*

NOUVEAU Calendrier historique & très-intéressant, de *Jean Augustin Diophante*, inventeur de l'algebre, pour l'année bis-

sextile 1768 ; contenant les naissances des Rois , Reines , Princes & Princesses de l'Europe , les levers & couchers du soleil , les phases de la lune : & un abrégé des regles de l'algebre , avec une méthode facile de gagner infailliblement à la loterie de l'Ecole Royale Militaire. A Bruxelles , & se trouve à Paris , chez *Langlois* , fils , Libraire , rue du petit-pont , au Saint-Esprit couronné ; 1768 : in-24.

NOUVELLES Etrennes emblematiques & chantantes , pour la présente année. A Paris , chez *Bresson de Maillard* , rue Saint-Jacques , près celle des Mathurins , aux armes de Bourgogne ; avec approbation ; 1768 : n-32.

On trouve chez le sieur *Bresson de Maillard* , rue Saint-Jacques près les Mathurins , nombre de jolis sujets pour les étrennes , en complimens , souhaits , devises & emblèmes , ornés de cartouches peints , étrennes à la jeunesse & autres. Nous donnerons ici un précis de tous ces petits ouvrages.

1^o. Divers ouvrages en cuivre à jour , tant en lettres de caractères que desseins , d'après lesquels on peut exécuter nombre d'objets utiles & relatifs au commerce & aux arts , & se procurer la facilité de faire sur le champ plusieurs desseins coloriés , &c.

142. MERCURE DE FRANCE.

2°. Un assortiment de sentences, d'emblèmes d'Allemagne, nombre de devises, bouquets ou compliments de bonne fête, & pour les étrennes, étrennes gravées; petite brochure garnie de calendriers.

3°. Un assortiment d'autres estampes communes pour les écoles, & à l'usage des enfants, & pour les catéchismes.

4°. Canons d'autel, livres d'exemples d'écriture des meilleurs maîtres.

5°. Une suite de fleurs d'ornemens en cartouches & autres, &c.

L'épouse du sieur *Maillard* dessine & colore les fleurs d'après nature, autres ouvrages & armoiries.

6°. Un assortiment de grands paniers de fleurs non gravées pour des dessus de portes.

On se charge de faire composer tels sujets que l'on souhaite relatifs à des compliments, &c.

7°. Découpures d'Allemagne, de Lyon & autres, &c.

8°. Papiers peints en vignettes & enveloppes.

9°. Divers autres sujets d'enjolivemens, propres aux Marchands confiseurs, & fait nombres d'ouvrages pour les nouvelles inventions qui leur sont particulières, &c.

10°. Un assortiment de nouveaux desseins au bistre, imitant le lavis, gravés & nouvellement inventés par le sieur *Charpentier*.

Quoique la façon de s'expliquer par des emblèmes soit des plus anciennes, elle devient aujourd'hui plus que jamais au goût de notre siècle, & le sera vraisemblablement des suivants, par la facilité qu'elle procure de faire entendre aux uns ses idées, aux autres de censurer certains défauts, & enfin le plus essentiel de tout, d'inspirer des sentiments de vertu & d'humanité.

Le sieur *Bresson de Maillard* recevra avec reconnoissance, en fournissant certains nombres d'épreuves, & fera usage des petites pieces de poésie en quatrains, ou de la quantité au plus de 30 vers, relatifs à ces trois objets; comme des épigrammes, sonnets, historiètes, énigmes, fables & bouquets, &c. pourvu que les sujets soient décens & méritent d'être gravés; qu'on ait la bonté de les lui faire parvenir sans frais, ne recevant aucunes lettres à ce sujet & sur toutes les demandes de ces ouvrages, qu'elles ne soient affranchies.

Ledit sieur *Maillard* grave des adresses pour les marchands, artistes, & particuliers, &c.

144 MERCURE DE FRANCE.

ÉPHÉMÉRIDES Troyennes, pour l'année bissextile 1768. A Troyes, chez *Michel Gobelet*, Imprimeur, grande rue. A Paris, chez la veuve *Duchefne*, Libraire, rue Saint-Jacques, au temple du Goût; avec approbation & privilege du Roi; in 18.

LES Spectacles de Paris, ou Calendrier historique & chronologique des théâtres, avec des anecdotes & un catalogue de toutes les pièces jouées dans les différens spectacles; le nom de tous les auteurs vivans qui ont travaillé dans le genre dramatique, & la liste de leurs ouvrages. On y a joint les demeures des principaux acteurs, danseurs, musiciens, & autres personnes employées aux spectacles; dix-septieme partie pour l'année 1768. A Paris, chez la veuve *Duchefne*, Libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût; avec approbation & privilege, in 18.

On trouve à la tête un avertissement qui fait connoître aux amateurs du théâtre, avec quel soin l'auteur s'est appliqué à rendre cet ouvrage aussi complet & aussi satisfaisant qu'on pouvoit le desirer. Nous rapportons ici cet avertissement.

Il s'étoit glissé, dit l'auteur, dans quelques unes des précédentes parties de cet almanach, plusieurs fautes qui ne se trouvent plus

J A N V I È R 1767. 145.
dans celle-ci : nous avons profité des
marques qui nous ont été communiquées
quelques amateurs du théâtre ; & nous
prions de continuer à nous en faire
part pour la perfection de l'ouvrage. Nous
avons rien dit touchant l'état actuel des
personnes qui composent nos différens
spectacles , sans l'avoir fait voir auparavant
plusieurs de ces mêmes personnes qui
ont rectifié tout ce qu'il pouvoit y avoir
de défectueux dans ces articles. C'est ainsi
que nous en avons toujours usé depuis le
commencement de ce calendrier histo-
rique ; & si l'on y a trouvé des inexacti-
tudes , c'est que , pendant l'impression ,
il est arrivé des changemens qu'on ne de-
voit , ni qu'on ne pouvoit prévoir.

Quelques auteurs se sont plaint de ce
que leurs pièces n'étoient point placées
parmi les ouvrages restés au théâtre ; pour
prévenir désormais de pareils reproches ,
nous avons pris le parti de donner le
catalogue, non des pièces restées au théâtre,
mais de celles qui ont été jouées ou qui
se jouent. Par-là nous augmentons con-
sidérablement ce catalogue ; & c'est un
des principaux changemens de cet ou-
vrage , dont nous donnons aujourd'hui la
dix-septième partie. S'il s'y est glissé quel-
ques fautes nouvelles , ou si l'on n'a pas en-

Vol. I.

G

146 MERCURE DE FRANCE.

core corrigé toutes les anciennes, on prie les gens de lettres, & principalement ceux qui fréquentent le plus assidument le théâtre, de vouloir bien envoyer à la veuve *Duchefne*, Libraire, rue Saint-Jacques, leurs observations & leurs remarques; & l'on ne manquera pas d'y avoir égard.

CALENDRIER des Princes & de la noblesse de France; contenant aussi, dans une seconde partie, l'état actuel des Maisons souveraines, Princes & Seigneurs de l'Europe; par l'auteur du dictionnaire généalogique, héraldique, historique & chronologique, pour l'année 1768. A Paris, chez la veuve *Duchefne*, rue Saint-Jacques, au dessous de la fontaine Saint-Benoît, au temple du goût; 1768: avec approbation & privilege du Roi, in-12, petit format.

HISTOIRE impartiale des Jésuites, depuis leur établissement jusqu'à leur première expulsion; avec cette épigraphe:

Nimium vobis Romana propago

Visa potens, superi.

1768; deux vol. in-12. brochés.

On en trouve chez tous les Libraires qui vendent les nouveautés.

PHYSIOCRATIE, ou constitution natu-

relle du gouvernement le plus avantageux au genre humain ; recueil publié par M. *Dupont*, des Sociétés Royales d'Agriculture de Soissons & d'Orléans, & Correspondant de la Société d'Emulation de Londres. A Leyde, & se trouve à Paris, chez *Merlin*, Libraire, rue de la Harpe; 1768 : vol. in-8°.

RÉFLEXIONS sur les affections vaporeuses, ou examen du traité des vapeurs des deux sexes : troisième édition, publiée en 1767 ; par M. P***. A Amsterdam.

L'auteur de cette nouvelle production se présente un peu tard. Les objections qu'il fournit aux antagonistes du système de M. *Pomme*, n'ajoutent rien à celles qui ont déjà paru dans un autre anonyme, & dans les *Journaux des Savans*, de l'*Encyclopédie*, & de *Trévoux*, auxquelles objections M. *Pomme* a répondu dans la seconde édition de son traité des vapeurs. On ne trouve donc rien de neuf dans cette brochure, si on en excepte les personalities. On conseille, en conséquence à l'anonyme, de reprendre la plume & de fournir, s'il le peut, pour l'instruction du procès que cette matière a fait naître, des faits contraires à ceux que M. *Pomme* a publiés, & dont il nous rend aujourd'hui les témoins.

AVIS concernant les Fables de LA FONTAINE, en quatre vol. in fol. grand papier, ornés de fleurons, culs-de-lampes & accompagnés de 277 planches, proposées à un rabais fort considérable.

LE goût des arts & l'amour des lettres ont produit cette magnifique édition, la plus belle, la plus curieuse & la plus somptueuse, qui ait encore paru ; elle a coûté plus de cent mille écus de dépense, & vingt ans de soins & de travaux. M. de *Montenault* fit cette belle entreprise par amour pour la *Fontaine*, & par goût pour les beaux arts. Jamais plus beau monument n'a été élevé avec autant de désintéressement à la gloire d'aucun auteur. M. de *Montenault* a composé la vie de la *Fontaine*, qui se trouve à la tête de l'ouvrage, vie qui renferme beaucoup de détails qu'on n'en trouve point ailleurs.

Le célèbre *Oudry* composa tous les desseins de ce magnifique ouvrage d'après l'étude de la nature ; il y employa ses instans les plus précieux, & ces momens de loisir, où les artistes, dans le repos & le silence, travaillent à leurs productions les plus rares & les plus parfaites.

Le génie de *la Fontaine* animoit le sien & le fécondoit ; par-tout le peintre a saisi avec habileté l'esprit de l'auteur , & il l'a si bien imité, qu'on peut dire qu'il s'est rendu original dans l'art de peindre les animaux , comme *la Fontaine* dans celui de les faire parler.

Chacune de ces estampes , considérée même indépendamment du texte , forment une suite de tableaux des plus intéressans dans plusieurs genres ; la plus grande partie représente une multitude d'animaux de toutes espèces , soit de France , soit étrangers , dessinés d'après nature , & groupés ensemble avec un goût exquis : plusieurs représentent des paysages charmans d'un effet le plus pittoresque ; d'autres sont autant de tableaux intéressans d'une composition riche & harmonieuse ; enfin si chacune de ces estampes rappelle le génie immortel qui en a fait naître l'idée, il n'en est aucune qui ne soit un monument de goût & de la patience courageuse des artistes & de l'éditeur qui ont présidé à cette belle entreprise.

M. *Cochin* , dont les talens supérieurs pour le dessin & la gravure sont si connus de tous les amateurs , a dirigé les desseins de tout l'ouvrage ; il a choisi lui-même les artistes les plus distingués , leur a dis-

tribué les sujets suivant leurs talens ; a conduit leurs travaux , retouché toutes les épreuves ; & son zèle , secondé par celui des artistes les plus fameux , est enfin venu à bout d'exécuter un ouvrage que les difficultés sembloient devoir rendre impossible.

Mais si l'on n'a rien épargné pour les soins & la correction de la gravure , rien aussi n'a été négligé pour porter la partie typographique à sa dernière perfection ; on a fait des fontes de caractères neufs ; les papiers ont été fabriqués exprès ; on a orné chaque fable de fleurons & de culs-de-lampes d'un goût nouveau ; ces gravures en bois sont autant de chef-d'œuvres de la composition de M. *Bachelier* , très-habile peintre d'animaux & de fleurs. Ils ont été gravés par MM. *Papillon* & *le Sueur* , qui sont sans contredit les premiers de leur art ; & ces gravures en bois , que quelques personnes ont imaginé avoir été faites par économie , ont cependant coûté dix à douze fois plus qu'elles n'auroient coûté , gravées en taille-douce.

Le Libraire *C. Panckoucke* , qui vient d'acquérir tout le fonds & le privilège de cette belle édition , désirant en faciliter l'acquisition aux artistes , aux gens de lettres , & aux amateurs , les donnera au prix de rabais suivant , jusqu'au mois de Juin de l'année 1768.

Savoir, le grand papier à 210 livres au lieu de 348 livres; le très-grand papier à 300 livres au lieu de 400 livres. Il ne reste que quelques exemplaires de ce dernier papier, & on les a payés dans les ventes jusqu'à 5 & 6 cens livres.

Le même Libraire ayant fait en même temps l'acquisition du portrait de M. Oudry, le dessinateur de l'ouvrage, portrait que sa famille avoit fait commencer de son vivant, & qui n'a pu paroître qu'après sa mort, s'est déterminé à le joindre à chaque exemplaire des fables; on pourra se le procurer séparément moyennant la somme de 6 livres.

Les épreuves de chaque exemplaire sont de la plus grande beauté, tout le tirage ayant été fait sous les yeux de l'éditeur, avec tant de soin & d'intelligence, que les imprimeurs en taille-douce, les sieurs du Tertre & Thevenard ont été cités dans l'ouvrage.

On peut juger de l'avantage de ce rabais considérable, puisque chacune de ces estampes ne revient pas à 11 s. sols, & qu'il n'en est aucune qui, vendue séparément, ne coutât plus de 3 livres. On a par dessus le marché l'impression du texte & des vignettes.

Dans le commencement que cet ouvrage

152 MERCURE DE FRANCE.

parut, on proposa trois sortes de papiers : mais nous croyons devoir faire remarquer que le petit & le grand papier n'ont jamais différencié que par le papier des planches ; que celui du texte a toujours été le même, & que l'éditeur considérant que la beauté du papier ajoutoit au prix de ces sortes d'ouvrages, s'est déterminé, pour rendre les exemplaires plus parfaits, à faire tout tirer sur le plus beau papier.

*AVIS concernant l'Histoire Naturelle, par
MM. DE BUFFON & D'AUBENTON.*

Le même Libraire mettra en vente au commencement du mois de janvier prochain, les tomes 28, 29, 30, 31 de l'Histoire Naturelle, *in-12*, par MM. de Buffon & d'Aubenton. Ces quatre volumes complètent l'édition *in-12*, & la mettent de pair avec l'*in-4^o*. Les autres volumes qui suivront formeront un ouvrage à part, & commenceront tome 1, 2, 3, &c. On a cru dans une entreprise d'une aussi vaste étendue, devoir faire de chaque partie de l'Histoire Naturelle, autant d'ouvrages particuliers, qu'on aura la liberté d'acquiescer séparément.

Toutes les personnes qui ont négligé de compléter leurs exemplaires, en retirant

J A N V I E R 1768 195

les volumes, tant de l'*in-4°*. que de l'*in-12*, à mesure qu'ils paroissent, sont prévenues qu'elles ne pourront le faire que dans tout le courant de l'année 1768 : passé ce temps, elles ne pourront se compléter pour aucun prix, le Libraire se proposant de tout mettre en corps complets.

Le prix de l'ouvrage complet en 15 volumes *in-4°*. reliés, est de 255 livres; le prix des 31 volumes *in-12* reliés en 32, à cause que le tome 7 fait 2, est de 106 livres 16 sols.

Le deuxième volume du Grand Vocabulaire françois est en vente, les tomes 3, 4, 5, sont sous presse.

L'année 1764 de l'Académie des Sciences est aussi en vente, ainsi que le douzième cahier des planches enluminées.

Les Mélanges de philosophie & de mathématiques de la Société Royale de Turin, 3 vol. *in-4°*.

Le Traité général des monnoyes, *in-4°*.

La Contemplation de la nature, 2 vol. *in-8°*.

Tous ces ouvrages se trouvent chez le même Libraire, Charles Panckoucke, rue & à côté de la Comédie Française.



G ▼

AVIS concernant le Catalogue Hebdomadaire, ou liste des livres nouveaux qui sont mis en vente chaque semaine, tant en France que chez l'Etranger.

Depuis 1763, on a commencé à débiter tous les huit jours une feuille périodique, qui a pour titre : *Catalogue des livres nouveaux*. Cette feuille est de quatre pages en deux colones, & contient la liste des livres qui sont & seront mis en vente dans le courant de la semaine : elle est divisée en deux parties ; la première contient les titres des livres nationaux, ou ceux imprimés en France ; & la seconde, les titres des livres étrangers, ou ceux imprimés dans les différens Etats de l'Europe. On y trouve aussi le nombre des volumes, les noms des auteurs, & l'adresse des Libraires qui les vendent. Les titres des arrêts, édits, déclarations, &c, l'annonce des morceaux divers de musique, des estampes, cartes, &c. A chaque article du livre, de l'estampe ou de la carte, le prix y est porté, ainsi que l'indication du caractère, de l'impression & la qualité du papier dont sont les ouvrages. On y voit aussi s'ils sont reliés ou brochés, ou en feuilles. Chaque mois

de janvier on distribue une table qui rappelle , par ordre alphabétique, tous les ouvrages annoncés pendant l'année, avec l'indication de la feuille où se trouve chaque article.

Ces recueils se relient ou se brochent.

On paye pendant l'année, pour recevoir chaque semaine ces feuilles compris la table, par la poste, & franc de port, la somme de 6 liv. 12 f.

Il faut affranchir les ports de lettres & de l'envoi de l'argent. On s'adresse à *Despilly*, Libraire, rue Saint-Jacques à la Croix d'or.

Nota. On trouve chez ledit Libraire des recueils complets de ce catalogue pour 1764, 1765 & 1766. Chaque recueil se vend, savoir, les recueils reliés, 7 l. 12 f. Les brochés & envoyés par la poste, 7 liv. 12 sols. Les tables séparées 12 sols.

On prie les Abonnés, & ceux qui voudront s'abonner, de se faire inscrire incessamment.

AVIS concernant le troisième tome du Dictionnaire de Santé, qui se vend à Paris, chez VINCENT, Libraire, rue Saint-Severin.

LE Dictionnaire de Santé, tome trois-

sième, qui renferme l'exposition des maladies chirurgicales, & leur traitement le plus facile & le plus efficace, est annoncé depuis si long-temps, qu'il ne seroit pas étonnant que quelques personnes eussent pris un des Dictionnaires de Chirurgie, publiés depuis cette annonce, pour celui qu'on a promis, comme devant faire partie du Dictionnaire de Santé, & compléter cet ouvrage, qui est à sa troisième édition. Quoique l'on voie assez aisément que ces Dictionnaires de Chirurgie, déjà publiés, ne sont point faits sur le même plan que le Dictionnaire de Santé; que leurs articles ne correspondent point, & qu'il se trouve, dans ces Dictionnaires de Chirurgie, des mots déjà insérés dans les deux premiers volumes du Dictionnaire de Santé; comme bien des gens, qui n'ont pas la commodité de faire cette comparaison, restent dans l'incertitude ou achètent un livre qui n'est pas celui qu'ils desirerent; le Libraire qui a publié les premiers volumes du Dictionnaire de Santé, croit devoir avertir qu'il mettra en vente, vers Pâques, la suite de ce Dictionnaire, tome troisième, en un vol. *in-8°*, dont l'impression n'a été différée aussi long-temps, que pour rendre l'ouvrage plus utile & plus complet. Ce

rome comprend 1°. la connoissance & le traitement des maladies chirurgicales exposés sur le même plan que l'on a suivi dans les premiers volumes. 2°. Une pharmacie médicinale & chirurgicale, telle qu'elle est nécessaire à ceux qui font usage du Dictionnaire de Santé.

A V I S.

LE Gazetin de Bruxelles ayant avancé que les Officiers municipaux de Calais se repentent d'avoir prodigué des honneurs à M. de Belloy, & qu'ils alloient faire ôter son portrait de l'Hôtel-de-Ville ; ces Officiers se sont hâtés de démentir cette imposture par la lettre suivante qu'ils ont écrite à l'auteur du Gazetin, & qu'ils croient devoir rendre publique.

— *A Calais, le 22 novembre 1767.*

Les Officiers municipaux de Calais viennent de voir, Monsieur, avec autant de surprise que d'indignation, la lettre anonyme insérée dans le Gazetin de Bruxelles du 7 novembre. Leurs sentimens pour la pièce & la personne de M. de Belloy, sont toujours les mêmes & n'ont jamais varié. Il n'est aucun de nous qui ne sévît avec empressement contre le calomniateur qui a eu l'impudence d'afficher

158 MERCURE DE FRANCE.

dans votre feuille un faux de cette nature: Nous vous prions, Monsieur, de nous le faire connoître, & sa confusion sera proportionnée à la noirceur de son ame. Obligez-nous d'insérer dans votre Gazetin cet aveu public de notre vénération pour *M. de Belloy*, & le désaveu le plus formel d'une assertion si contraire à ce que nous devons à cet auteur qui nous est si cher, & qui a tant de droit à notre reconnaissance.

Nous avons l'honneur d'être, &c.

LETTRE de M. POINSINET.

PERMETTEZ-moi, Monsieur, de me servir de la voie de votre journal, pour désavouer deux lettres imprimées dans un libelle connu sous le nom de *Gazetin de Bruxelles*, l'une à Mlle le C. l'autre à Mlle A. Elles sont précédées de lettres qu'on suppose m'avoir été adressées par elles. J'atteste que jamais ces deux personnes ne m'ont écrit d'un pareil style, & que jamais je ne leur ai répondu de pareilles impertinences. J'ignore quel est le calomniateur qui s'amuse, dans son

JANVIER 1768. 157

obscurité, à tourmenter les citoyens de notre capitale ; mais, s'il a l'avantage de faire rire les fots, il s'attire le mépris & l'indignation de tous les honnêtes gens. Je suis si éloigné d'avoir produit de pareilles sottises, que j'ai pris la liberté d'en porter moi-même des plaintes au Magistrat.

J'ai l'honneur d'être, &c.

POINSINET.

SUPPLÉMENT à l'article des pièces fugitives.

ON nous apprend que quelques sociétés qui aiment les *chansons anciennes*, dont nous avons donné le *recueil* dans différens *Mercur*es, & qui, sans doute, ignorent tous nos sentimens pour M. de Moncrif, nous reprochent quelques observations critiques mises au bas des romances de ce très-estimable auteur. Sur quoi nous les prions de vouloir bien se rappeler que, dans la première partie de ce recueil, il est dit que toutes les notes qui s'y trouvent, soit critiques, soit autres, sont de M. de Moncrif même. DE LA PLACE.

A R T I C L E III.
S C I E N C E S E T B E L L E S - L E T T R E S .

A C A D É M I E S .

*SUITE de la séance publique de l'Académie
de ROUEN , insérée dans le Mercure du
mois d'août 1767.*

M. *du Boullay* lut ensuite l'éloge de **M. le Président Paviot**, Académicien titulaire : nous ne citerons de ces divers éloges que les portraits qui les terminent.

« Nos vertus tiennent à notre caractère ,
» dit *M. du Boullay* , & celui-ci à notre
» tempérament. La perfection dont nous
» sommes capables , ne consiste pas à nous
» donner des qualités que la nature nous
» a refusées , & qui ne se peuvent point
» acquérir , mais à tirer de celles qu'elle
» nous a départies, tout l'avantage possible.
» Personne n'y réussit mieux que *M. Pa-*
» *viot*. Né froid & tranquille, ces deux
» qualités se peignoient dans tout son exté-
» rieur. Cependant la tendance au repos ,

» qui étoit le fond de son caractère, ne
 » dégénéra point chez lui en stérile inac-
 » tion, parce qu'elle fut aiguillonnée par
 » un puissant amour de l'ordre & de la
 » justice. Mais cette disposition primitive
 » servit à lui faire éviter le tumulte des
 » passions, & cette dissipation bruyante,
 » par laquelle on se fuit & s'étourdit soi-
 » même. Ennemi de tout éclat, de tout
 » faste, de toute ostentation, il étoit sim-
 » ple, de cette simplicité noble, qui ne
 » trahit le mérite qu'aux yeux de ceux qui
 » en ont eux-mêmes assez pour ne s'y pas
 » tromper. La douceur, la modestie, l'hu-
 » manité étoient des suites naturelles de
 » cette constitution. Sa tendresse pour
 » sa famille & pour un petit nombre d'a-
 » mis choisis, dériroit encore de la même
 » source. Il aimoit à se concentrer, &
 » n'éprouvoit jamais cette pleine liberté,
 » qui est le plus doux charme de la vie,
 » que lorsqu'il avoit pour seuls témoins
 » ceux qui lui étoient unis par les liens
 » de la plus étroite familiarité. L'air cir-
 » conspect & réservé, qui l'abandonnoit
 » rarement ailleurs, faisoit place alors à
 » cette gaieté douce, qui épanouit l'âme
 » & la délasse de la contention des devoirs
 » & des bienféances. Sa vie s'est écoulée
 » comme une eau pure & tranquille; sa

» mort même, si effrayante & si amère
 » pour tous ceux qui lui étoient attachés,
 » n'a été vraisemblablement pour lui qu'un
 » sommeil prolongé. Il a su être heureux
 » & communiquer son bonheur. Puisse
 » son exemple inculquer de plus en plus
 » cette vérité importante, qu'il n'en faut
 » point chercher d'autre que dans la pra-
 » tique de la vertu » !

M. Bréant, Associé titulaire, lut ensuite
 l'ode anacréontique, qu'il avoit envoyée
 pour remerciement de sa réception en cette
 qualité. Le poëte y fait vœu de consacrer
 à l'Académie le fruit de ses loisirs.

Cette lecture fut suivie de celle de la
 traduction de *Léandre & Héro*, par M.
 le Président de *Saint-Victor*.

« Les amours de *Léandre & de Héro*,
 » dit-il, m'ont paru un des plus beaux
 » monumens de poésie que l'antiquité
 » nous ait conservé. J'en appellerai à toute
 » âme sensible & délicate, qui n'en mé-
 » connoîtra pas les beautés, même dans
 » ma foible traduction. Par-tout on y
 » verra cette noble & élégante simplicité,
 » cette naïveté de sentimens, cette vérité
 » de pensées, en un mot, ce goût de l'an-
 » tique, dont il ne reste plus que des ruines.
 » Le bel esprit & le goût moderne ont
 » tout détruit, nous ne travaillons plus

» que sur les débris de la nature : on met
 » le style à la place des idées : on sacrifie
 » la correction du dessein au prestige du
 » coloris, la pureté du trait à la richesse
 » des draperies : on découpe le marbre au
 » lieu de l'animer.

» Je ne connois, dans ma langue, qu'un
 » seul ouvrage en ce genre, digne d'être
 » comparé au poëme de *Musée* ; le temple
 » de *Gnide* ; encore trouverai-je ce der-
 » nier inférieur en sentimens, quoique
 » plus magnifique en tableaux. Il ne s'agit
 » pas du style de l'auteur François, dont
 » les grâces sont inimitables ; je ne parle
 » que du vrai goût de l'antique ».

« Nous ne pouvons faire connoître cette
 traduction que par quelques citations, qui
 nous ont paru suffire pour en donner une
 idée à ceux qui n'en ont pas entendu la
 lecture. Voici l'exposition.

« O Muse, chante-moi ce flambeau
 » célèbre, dont les feux éclairèrent des
 » secrets amours, ce mortel intrépide na-
 » geant dans les ténèbres & dans les flots ;
 » chante-moi *Sestos* & *Abydos*, la jeune
 » *Héro*, & ses plaisirs voilés des ombres de
 » la nuit.

» J'entends déjà *Léandre* frapper & divi-
 » ser les flots ; j'entends pétiller la flamme
 » du phâre précurseur de *Vénus* ; cette

164 MERCURE DE FRANCE.

» flamme, le signe des amours, qui pré-
 » sède seule aux mystères amoureux d'*Héro*;
 » & lui annonce l'arrivée de son époux.
 » Le maître des Dieux auroit bien dû pla-
 » cer au firmament, parmi les constella-
 » tions diverses, ce flambeau fidèle, & le
 » nommer l'*astre des amours*. Il mérite
 » bien ce sort brillant, puisqu'il fut l'inf-
 » trument & le témoin d'un amour tendre,
 » quoique malheureux. Seul il guida conf-
 » tamment, dans l'horreur de la nuit, un
 » secret hymenée, tant qu'un vent con-
 » traire suspendit un souffle funeste.
 » Viens, ô Muse, seconde mes tristes
 » accords, & chante avec moi l'instant fatal
 » qui vit ce flambeau s'éteindre avec les
 » jours de l'infortuné *Léandre*.

Portrait d'HÉRO.

» Cependant la jeune *Héro* s'avançoit
 » dans le temple de la Déesse. Sa beauté
 » brilloit d'un éclat tempéré par la dou-
 » ceur des grâces. Semblable à l'astre de la
 » nuit, lorsque les vapeurs de l'horison
 » colorent de pourpre, à son lever, ses
 » rayons brillans, une teinte d'incarnat se
 » fondeoit sur ses jouës, dont la blancheur
 » effaçoit la neige. On l'eût prise pour la
 » reine des fleurs, lorsqu'entr'ouvant son

» sein nuancé , elle laisse échapper un
 » bouton naissant. En voyant *Héro* , vous
 » eussiez dit qu'elle étoit toute couverte
 » de guirlandes de roses , tant le coloris
 » de sa peau étoit vif & animé. Sa robe
 » flottante éblouissoit par son éclat & laiss-
 » soit voir des roses jusques sous ses pieds
 » délicats. L'amour des grâces avoit pro-
 » digué sur toute sa personne les charmes
 » & les agrémens. Les premiers mortels
 » ne comptoient que trois Déeses ; l'œil
 » seul d'*Héro* en faisoit éclore plus de
 » mille ; un soufrire de sa bouche les mul-
 » tiplioit à l'infini.

» Quelle Prêtresse *Vénus* eût-elle pu
 » choisir parmi les mortelles plus digne de
 » cet honneur que celle-là qui seule lui
 » ressembloit , & qu'on eût prise pour
 » *Vénus* même?

» Malheureux *Léandre* ! tes yeux virent
 » *Héro* ; le poison coula dans tes veines ,
 » & ton amour brûla de se trahir. Surpris
 » & terrassé par des flèches enflammées ,
 » tu ne voulus plus vivre sans être aimé
 » de cette jeune beauté : le feu de ses
 » regards accrut encore celui de tes desirs ,
 » il triompha de ta résistance & embrâsa
 » ton cœur.

» Tel est en effet, sur les mortels, le pou-
 » voir suprême de la beauté pure , & sans

» tache. Un trait ailé est moins rapide &
 » moins sûr que l'effet de ses charmes ;
 » c'est par l'œil que leurs coups pénètrent,
 » atteignent & blessent les cœurs. Celui de
 » *Léandre* est aussi-tôt saisi & déchiré par
 » des passions contraires : l'étonnement,
 » l'audace, la honte, l'effroi ; son cœur
 » palpite. Immobile à la vue de tant de
 » beautés, il demeure d'abord enchaîné
 » dans une admiration stupide & muette ;
 » bientôt l'amour victorieux de la crainte
 » la dissipe, & rend le jeune homme témé-
 » raire & entreprenant.

Discours de HÉRO à son amant :

» Jeune étranger, quelle est ton impru-
 » dence ? Malheureux ! c'est une vierge,
 » c'est moi que tu oses entraîner ; laisse
 » ma robe & porte ailleurs tes pas. Vas,
 » fuis la fureur de mes parens riches &
 » puissans ; il ne t'est pas permis de porter
 » la main sur une Prêtresse de *Vénus*. Il
 » est insensé d'oser aspirer au lit d'une
 » vierge.

Réponse de LÉANDRE.

» Cher objet, dit-il, plus beau que
 » *Vénus*, plus majestueux que *Minerve*,

» (car tu ne ressembles à aucune de nos
 » mortelles, & je ne puis te comparer
 » qu'aux Déeses). Heureux celui que tu
 » nommas ton père ! Heureux le sein qui
 » t'a porté ! Qui que tu sois, écoute,
 » exauce nos vœux. Prends pitié d'un iné-
 » vitable amour. Prêtresse de *Vénus*, livre-
 » toi aux plaisirs dont elle est la Déesse,
 » hâte-toi d'honorer son culte en t'initiant
 » aux mystères sacrés de l'hymen qu'elle
 » protège. Ce n'est point à des vierges
 » qu'il appartient d'offrir des vœux à
 » *Vénus* : elle les rejette & s'offense de
 » leur hommage ; si tu veux connoître
 » son empire, si tu daignes de te soumettre
 » à ses aimables loix, il est un hyménée,
 » il est des nœuds qu'il forme. Si *Vénus*
 » est l'objet de ton amour & de ton culte,
 » cède à son fils qui te charmera par une
 » douce yvresse ; reçois mes tendres sup-
 » plications ; prends pour époux un mal-
 » heureux que l'amour enchaîne à tes
 » pieds, percé de ses coups.

LÉANDRE traverse les flots.

» Cependant il entendoit gronder les
 » flots, il entendoit retentir le rivage du
 » choc des vagues furieuses qui s'y bri-
 » soient avec fracas : d'abord il frémit

» d'épouvante ; bientôt, réveillant son
 » courage, il s'animoit au danger, en
 » s'excitant lui-même par ces mots : cruel
 » amour ! impitoyable mer ! . . . Mais tu
 » n'es , ô mer , qu'un vain amas d'eaux
 » rassemblées, & tu es, amour, un feu
 » qui me pénètre & me dévore. O mon
 » cœur, embrâse-toi & dédaigne ce liquide
 » élément. Songe à tes amours; que t'importent
 » sa fureur & ses menaces? Ignores-tu
 » que *Vénus* sortit du sein des mers? Elle
 » règne également sur leur surface im-
 » mense & sur le sort des mortels.

» *Léandre* parloit ainsi, & ses mains
 » empressées de le dépouiller, laissoient
 » déjà voir un corps charmant & des mem-
 » bres formés par l'amour. Elles nouent &
 » attachent sa robe sur ses épaules. Il s'é-
 » lance du rivage & se précipite au milieu
 » des flots, qui le baignent & l'enveloppent
 » de leur écume salée. Guidé par une
 » lumière brillante, il se hâtoit de les
 » traverser, lui seul, son vaisseau, son
 » pilote & ses rames ».

Héro le revoit sur le rivage & le conduit au pied de sa tour. Elle l'introduit en silence dans sa retraite, & lui adresse ces paroles enchanteresses.

« Cher époux, tu as beaucoup souffert.
 » Quel mortel osa tant jusques à toi ;
 » cher

» cher époux , tu as beaucoup souffert : la
 » profonde mer n'a que trop répandu sur
 » toi son écume amère & dégoûtante. . . .
 Le silence forma ces nœuds ; la nuit para
 la jeune épouse ; les filles de la nuit appré-
 rèrent le lit nuptial.

Naufrage de LÉANDRE.

« Cependant la mer s'enflait, & ses vagues
 » s'amoncelant de plus en plus, rou-
 » loient & se précipitoient avec fracas
 » les unes sur les autres ; en se brisant
 » elles s'élançoient jusqu'aux nues & sem-
 » bloient s'y confondre. La terre émue
 » trembloit sous le choc des vents. L'*Eurus*
 » & le *Zéphirus*, ennemis, croisoient leur
 » souffle furieux : *Borée*, indigné, mena-
 » çoit le *Notus* : la mer, soulevée par les
 » combats de ces fiers enfans du nord,
 » grondoit sous leurs efforts & leur répon-
 » doit par un mugissement horrible.

» Dans ce désastre affreux, que faisoit
 » l'infortuné *Léandre* ? Du fond des abî-
 » mes plusieurs fois il adressa des vœux
 » pressans à la divinité qui naquit au sein
 » des eaux ; plusieurs fois il invoqua le
 » Dieu puissant qui règne sur l'immensité
 » des mers, il conjura même l'ingrat
 » *Borée* au nom de ses propres amours &

» de la nymphe *Attis* ; mais toutes ces
 » divinités furent sourdes à sa voix. Amour
 » ne put fléchir l'impitoyable destin. Em-
 » porté par les vagues impétueuses qui se
 » succédoient sans cesse, l'époux d'*Héro*
 » épuisoit ses efforts par une vaine résis-
 » tance. Déjà ses pieds languissans refu-
 » soient de lui obéir ; ses bras, lassés par
 » un long & pénible travail,omboient
 » immobiles & sans force : sa mourante
 » bouche, ne pouvant plus repousser l'eau
 » salée, s'ouvroient aux flots qui se pré-
 » cipitoient pour la remplir. Enfin un
 » tourbillon barbare éteignit du même
 » souffle l'infidèle flambeau, les jours de
 » *Léandre* & ses déplorables amours.

» Sa tendre épouse défolée, tremblante,
 » flotloit entre mille alarmes. Elle s'ef-
 » forçoit encore de diriger sa route en
 » fixant constamment les flots. Enfin l'au-
 » rore parut, & la jeune *Héro* ne vit point
 » son époux ; elle promenoit ses regards
 » errans sur la vaste étendue des mers, &
 » ses yeux y cherchoient *Léandre*. Le
 » flambeau éteint étoit tombé au pied de
 » la tour ; bientôt elle reconnoît son amant
 » brisé contre les rochers par l'effort des
 » vagues. . . . Elle déchire les superbes
 » vêtemens qui paroient son sein, & se
 » précipite du haut de la tour. *Héro* tomba

» expirante sur le corps de son tendre
 » époux ; & ces deux amans infortunés
 » jouirent encore, après leur mort, de
 » ce triste & dernier embrassement ».

M. du Boullay lut ensuite l'éloge de
 M. de Premagny, Avocat & ancien Sub-
 titut de M. le Procureur général de la
 Cour des Comptes, Aydes & Finances,
 ancien Echevin, & Directeur de l'Octroi,
 ci-devant Secrétaire de l'Académie pour
 les Belles-Lettres.

Nous citerons pareillement le portrait
 qui le termine.

« Le fond du caractère de M. de Pre-
 » magny étoit la franchise, la gaieté, la
 » vivacité. Ces qualités, tempérées par la
 » bonne éducation & par l'usage du monde,
 » donnoient à son commerce un sel & un
 » agrément qui le faisoit rechercher dans
 » les meilleures compagnies. Peu de sa-
 » vans, principalement dans le genre de
 » l'érudition, ont aussi bien connu l'art
 » de rendre leur savoir agréable. Sa con-
 » versation étoit légère sans frivolité,
 » solide sans pédanterie. Critique sévère,
 » non-seulement sur les faits, mais aussi
 » sur les productions de goût, il approu-
 » voit difficilement, mais il ne censuroit
 » qu'avec réserve : il ne prenoit jamais le
 » ton tranchant d'un homme qui se croit

» fait pour donner des leçons , & sur-tout ,
 » ce qui est si rare , il n'étoit pas plus
 » indulgent pour ses productions que pour
 » celles d'autrui.

» Personne n'avoit plus de goût pour la
 » dispute & plus d'aversion pour les que-
 » relles. C'étoit en lui un talent très-sin-
 » gulier , & qui souvent donnoit lieu aux
 » séances les plus agréables pour les spec-
 » tateurs : il commençoit par nier , sans
 » la moindre chaleur , la proposition fon-
 » damentale de son adversaire : autant
 » de preuves que celui-ci entassoit
 » pour la défendre , autant de propositions
 » contradictoires que celui-là s'offroit à
 » démontrer rigoureusement ; & quand
 » il s'appercevoit que son antagoniste com-
 » mençoit à s'échauffer contre ses objec-
 » tions , ou à se scandaliser des paradoxes
 » qu'il avançoit à dessein , il faisoit pren-
 » dre à la contestation une tournure si
 » plaisante & si savante en même temps ,
 » qu'elle déconcertoit la gravité des plus sé-
 » rieux personnages. Aussi ne se fit-il jamais
 » d'ennemis , parce qu'il badinoit avec
 » l'amour-propre des hommes , au lieu de
 » l'attaquer de front : méthode excellente
 » & qu'on ne peut trop recommander pour
 » la paix & l'agrément de toute société.

» Mais cette louange , quelque rarement
 » qu'elle soit méritée par les hommes d'une

» certaine réputation, ne fait pas encore
 » assez d'honneur à la mémoire de notre
 » confrère ; ajoutons-y qu'il avoit beau-
 » coup d'amis, & qu'il les fut conserver
 » jusqu'à la fin. Les liens de cette amitié
 » étoient la douceur & la sûreté de son
 » commerce, la sensibilité de son âme,
 » l'égalité de son humeur, en un mot,
 » non-seulement les vertus qui rendent
 » l'homme estimable, mais encore les agrè-
 » mens qui le font chérir & rechercher.
 » C'est par ces derniers traits que nous
 » terminerons un portrait vraiment inté-
 » ressant, & dont il seroit à souhaiter que
 » les modèles devinssent moins rares ».

Cette lecture fut suivie de celle d'une
 ode anacréontique par M. Bréant, intitulée *la solitude*.

Le poëte peint d'abord un désert affreux.
 Ce désert, à la voix de sa bergère, se
 change en un séjour charmant, & finit
 par une réflexion sur le pouvoir de l'a-
 mour, qui est comme le résultat des deux
 tableaux opposés.

M. Monet, associé adjoint, lut un mé-
 moire sur les mines de fer de Normandie.
 Il commença par examiner quelle peut
 être l'origine du fer & la nature des mines
 les plus ordinaires de ce métal : en faisant
 attention, dit-il, à la nature des mines,

minéraux de fer & à leur peu d'arrangement symétrique, on seroit tenté de faire cette question : ce que nous appellons mine de fer ne seroit-il pas plutôt un dépôt, un assemblage de parties de fer amenées en ces lieux par des alluvions, qu'une véritable mine ? bien entendu cependant qu'il faudroit supposer qu'il y a eu de véritables mines de fer primitives, & que de leur destruction se sont formées ces mines dont nous parlons. L'auteur de l'article *forge*, dans le dictionnaire encyclopédique, paroît avoir eu à peu près la même idée. Mais, quelque satisfaisante qu'elle soit, M. *Monet*, qui est toujours en garde contre les systèmes hasardés, ne dissimule pas les difficultés dont elle est susceptible.

Quelle cause aura amassé ces parties de fer en un lieu plutôt qu'en un autre ? si c'est l'eau, pourquoi plusieurs des mines de fer, principalement en Normandie, sont-elles sur des lieux élevés ? Pourquoi enfin ne sont-elles pas mêlées d'autres parties minérales ? Cependant, quand on fait attention à l'effet des causes qui varient la surface de notre globe pendant la durée des siècles, on voit que les plus hautes montagnes se détruisent, & que les eaux en entraînent les débris qui comblent les vallées, conséquemment que ces

vallées peuvent devenir un jour au niveau des montagnes, & même s'élever à leur tour & dominer les terrains qui auparavant étoient élevés au-dessus d'elles.

Il y a des chymistes qui pensent que les mines de fer se sont formées de la décomposition des pyrites, parce que la terre ferrugineuse, provenant de la décomposition du vitriol, a été entraînée & déposée dans les endroits où sont ces mines. Cette opinion, dit M. *Monet*, auroit quelque probabilité si, aux environs des mines de fer, il se trouvoit toujours des mines de selenite; mais on ne voit point de mines de selenite en Normandie, à moins qu'on ne dise qu'elles ont été détruites à la superficie de la terre. Ce qu'on pourroit appuyer par l'observation des eaux qui viennent de puits un peu profonds, & qui en contiennent toutes plus ou moins.

Les mines de fer de Normandie, comme presque toutes celles de ce métal, qui nous sont connues, ne sont point minéralisées, c'est-à-dire, qu'elles ne sont combinées ni avec le soufre ni avec l'arsenic. Il est assez difficile de désigner la dénomination sous laquelle il les faut placer: cependant M. *Monet* croit que le nom de mines en roches leur conviendrait mieux que tout autre, sauf à subdiviser ce nom générique.

Il faut convenir, dit M. *Monet*, qu'il n'y a point de province en France, ni même en Europe, qui contienne autant de mines de fer que la Normandie.

Il y en a de deux espèces, la cassante & la ployante. M. *Monet* les décrit & les caractérise. Il les faut mêler pour avoir du bon fer : & voilà pourquoi une bonne forge doit être à portée de l'une & de l'autre de ces mines ; sans quoi ses fers perdrieroient leur réputation. Ce mélange doit être fait dans une proportion qui varie suivant les diverses qualités de chacune de ces mines. Il s'est trouvé cependant que quelques-unes possédant par elles-mêmes ces deux qualités, donnent d'assez bon fer sans addition.

Beaucoup de ces mines occupent un terrain assez considérable ; mais elles sont en général placées à la profondeur de six à sept pieds au dessous du sol. Elles n'observent aucune direction ni aucun aspect : à l'extérieur elles paroissent toutes mame-lonnées, le tout est rangé sans ordre & est plutôt un amas confus de fer qu'une mine régulière. M. *Monet* décrit l'exploitation de ces mines, qui est très-simple : elles ont cela de bon qu'elles ne contiennent point de matière qui les rende absolument difficiles à la fusion : le mélange

d'un sixième de cufine fuffit pour les faire couler. Le déchet d'une bonne mine est depuis quarante jufqu'à trente livres par quintal. *M. Monet* examine les caufes de ce déchet , & la raifon pour laquelle le mélange de la cufine est néceffaire.

Il termine enfuite fon mémoire par la description d'une mine particulière , qui fe trouve près l'Abbaye de Fontenay , à deux lieues de Caen. Elle paroît à l'extérieur comme les autres ; mais étant triturée , on voit que fa couleur est d'un rouge brun extrêmement foncé , en un mot , femblable à une chaîne de fer faite par calcination : auffi est-elle inattaquable par les acides.

Un artifte de Caen en a fait bouillir inutilement avec de l'eau forte , & il ne s'y en est pas diffous le moindre atôme.

Il est certain , dit *M. Monet* , que le fer ne prend jamais ces propriétés de lui-même , & qu'elles font toujours le réfultat de l'action violente du feu. D'où il fuit que cette efpece de mine de fer ne peut être que le produit d'un embrâfement ou général , comme l'avance l'un de nos plus grands phyficiens naturaliftes , ou local & produit par des volcans.

M. du Boullay lut enfuite l'éloge de

H v

M. de Pontcarré , ancien Premier Président du Parlement de Rouen.

» M. de Pontcarré , dernier mort , rem-
 » plit cette place pendant 30 années , &
 » l'on ne doit point attendre ici de nous ,
 » dit M. du Boullay , un détail circon-
 » stancié de tout ce qu'il y fit pour le bien
 » du service du Roi , l'intérêt des peuples ,
 » l'administration de la justice , & l'hon-
 » neur de sa compagnie. Les témoignages
 » de cette compagnie elle-même , & le
 » souvenir qu'elle conserve de son attache-
 » ment , le louent mieux que ne pourroient
 » faire nos foibles éloges.

» Il est d'ailleurs des positions si déli-
 » cates , & dans lesquelles il est si difficile
 » de se concilier tous les suffrages , que ,
 » pour apprécier sans témérité ceux qui s'y
 » trouvent placés , il faudroit n'ignorer
 » aucunes circonstances les plus secrètes
 » qui influent sur leurs déterminations.

» Mais en nous renfermant dans l'ex-
 » pression des sentimens publics , nous
 » croyons qu'il n'est aucun habitant de
 » cette ville & de cette province , qui ne
 » rende cette justice à la mémoire de
 » M. de Pontcarré , que la bonté du cœur
 » dirigeoit & tempéroit en lui l'exercice
 » de l'autorité. Accessible , affable au der-

» nier des citoyens , nul ne reclamoit en
 » vain sa justice. Il ne se contentoit pas
 » de terminer leurs différends en Juge.,
 » il les concilioit en père. Souvent il sou-
 » lageoit leurs peines , & réunissoit ainsi
 » les titres de bienfaiteur & de pacificateur,
 » si dignes de s'honorer mutuellement.
 » L'Académie de Rouen , instituée d'a-
 » bord sur le modèle de l'Académie des
 » Sciences de Paris , ne tarda pas à s'apper-
 » cevoir que cette forme , qui a ses incon-
 » vénients , même dans la capitale , en a
 » encore de plus décisifs dans les Pro-
 » vinces.

» L'Académie crut qu'il n'y avoit pas
 » d'autre remede que de supplier le Roi
 » de vouloir bien changer quelque chose
 » à sa constitution. Cette proposition dé-
 » plut d'abord à *M. de Poncarré* , & il dé-
 » clara formellement s'opposer à toute dé-
 » libération sur ce sujet.

» Cet événement & la proposition de
 » ces changemens éloignerent des séances
 » de l'Académie plusieurs de ses mem-
 » bres : désertion fâcheuse , qui sembloit
 » annoncer la ruine prochaine d'un établis-
 » sement à peine formé. Mais la première
 » vivacité calmée fit place dans le cœur de
 » *M. de Pontcarré* , à sa bonté naturelle.

» Il n'hésita point à faire des démar-

H vj

» ches pour engager les membres qui s'é-
 » toient absentes à revenir aux séances ; il
 » promit d'être le premier à signer la re-
 » quête au Roi pour la réformation des
 » statuts.

» Il appuya même de son crédit la de-
 » mande de l'Académie & l'enregistre-
 » ment des nouvelles lettres-patentes , qui
 » auroit pu souffrir des difficultés. Nous ne
 » savons si notre reconnoissance nous gros-
 » sit les objets ; mais nous croyons voir
 » dans toute cette conduite , le procédé le
 » plus noble , le trait le plus capable de
 » caractériser M. de Pontcarré , & de faire
 » honneur à sa mémoire. Tout homme
 » en place , que la crainte de détruire un
 » établissement utile est capable d'arrêter
 » ou de faire revenir sur ses pas , n'a point
 » reçu de la nature une âme commune. . . .

» La tranquillité dont il avoit joui pen-
 » dant les premières années de sa magis-
 » trature , avoit été troublée , dans les der-
 » nières , par des orages. Il saisit un mo-
 » ment de calme pour entrer au port , &
 » il n'eut pas lieu de s'en repentir. Du
 » sein de sa retraite il fut spectateur de
 » nouvelles tempêtes , & son cœur , qui
 » ne cessa jamais de s'intéresser au vais-
 » seau qu'il avoit gouverné , ne put cepen-
 » dant que s'applaudir de n'en plus par-
 » tager les périls.

» Une physionomie imposante, un esprit droit, un cœur humain, des intentions pures, de la promptitude dans l'humeur, mais sans fiel, de la bonté & même un jeu de familiarité dans les manières, de la franchise, de la gaieté & de la liberté dans le commerce de la vie, sont les traits principaux auxquels tous ceux qui ont eu l'honneur de vivre avec lui, le reconnoîtront. Le temps & la vertu, qui forcent enfin les hommes à être justes, ne flétriront aucune des fleurs dont notre reconnoissance a essayé de parer son tombeau ».

M. Bréant lut ensuite une petite fable intitulée *la Bergère & le Mouton*.

F A B L E.

Mignon, le plus joli mouton
De la bergère la plus belle
De son canton,

Fut si tendrement aimé d'elle,
Qu'il l'occupoit uniquement.

(Elle étoit encor sans amant,
Et même sans desir d'en faire).

Mignon avoit tout seul le cœur de la bergère,
Il étoit nourri de sa main,
Vivoit moins d'herbe que de pain.

132 MERCURE DE FRANCE.

Dans la fontaine la plus claire
On lavoit tous les jours son épaisse toison :
Celle que fut chercher le vaillant fils d'Eson ;
 Quoique de plus riche matière ,
 Ne brilloit peut-être pas tant.
Si l'une étoit d'or pur , l'autre sembloit d'argent-
A sa vive blancheur on joignoit la parure ,
On l'ornoit de rubans , on l'émailloit de fleurs ,
 : Fleurs & rubans de toutes les couleurs.
La bergère en privoit son sein & sa coëffure
 En faveur de son bien-aimé ,
Il en étoit toujours couvert & parfumé ,
Ainsi qu'une victime aux autels consacrée :
Mais avant qu'aux autels on eût abandonné
 Cette tête si bien parée ,
Les prêtres & les dieux auroient long-temps jeûné.
Tout ce vain attirail gênoit la pauvre bête :
Si qu'un jour elle osa s'en plaindre doucement :
D'un léger coup de patte appuyant sa requête ,
 » Ma Reine , dit-il humblement ,
 » Permettez que je vous demande
» A quoi bon ce collier , ces fleurs , cette guirlande ;
» Ce ruban qui m'attache ainsi que votre chien ?
» L'un , autour de mon cou , le serre bel & bien :
 » Toutes ces tiges enlacées
 » Dans les boucles de ma toison.
 » Me gênent d'une autre façon ,
» Et mes jambes souvent se sont embarrassées

- » Dans ce cercle de fleurs dont je suis relié ,
 » J'en boire encore & crains d'en être estropié.
 » De grace , ma bonne maîtresse ,
 » Un peu moins de parure & plus de liberté ;
 » Pour être beau , faut-il sans cesse
 » Etre mal à son aise, enchaîné, garotté ?
 « Fi d'un ornement qui blesse ;
 » Passe pour la propreté ,
 » Elle entretient la santé ,
 » Elle plaît à la sagesse
 » Et suffit à la beauté ».

O belles ! c'est à vous que ce discours s'adresse.

Cette lecture fut suivie de celle d'un extrait du mémoire de *M. David*, adjoint, sur la théorie de la pesanteur.

Dans l'impossibilité d'analyser un mémoire, qui n'est lui-même qu'un extrait d'un grand ouvrage, dont l'auteur s'est occupé pendant cette année académique, & qu'il a lu en partie aux séances particulières, nous nous bornerons à indiquer succinctement le but qu'il s'y est proposé.

Selon *M. David*, tous les physiciens qui se sont occupés de la cause de la pesanteur, n'ont pas eu assez d'attention à donner pour bête à leurs systèmes une connoissance réfléchie des faits tels qu'ils se passent réellement sur notre globe, & tels qu'ils seroient vus par un observateur stable, qui,

placé hors de notre sphère, auroit cependant la vue assez perçante pour y suivre les phénomènes qu'offrent les graves dans leur impulsion & dans leur chute.

On a bien calculé la combinaison des petits mouvemens qui nous paroissent influer sur la direction des corps placés à la superficie de notre globe, mais a-t-on sérieusement pensé aux grands mouvemens de ce même globe ? mouvemens que doivent nécessairement partager & les corps qu'on abandonne à la pesanteur, & ceux auxquels on communique quelque impulsion.

Nous sommes sur la terre, dit *M. David*, ce qu'un homme est sur un vaisseau : le même mouvement nous est commun, & tout mouvement que nous imprimons participe à celui qui nous est propre. Le mouvement de la terre, dans son orbite, est d'environ quatorze mille toises par seconde, & tous les mouvemens particuliers, dont nous avons l'idée, ne sont rien en comparaison de cette énorme vitesse, commune à la terre & à tout ce qui l'environne ; mais cette vitesse, que nous partageons nous-mêmes, nous est insensible, au lieu que les plus légers changemens de situation frappent toujours nos sens ; source continuelle d'erreurs que le raisonnement seul peut détruire & rectifier.

La direction de la gravité, (qui peut toujours être représentée par le prolongement d'un des rayons de la circonférence de notre globe) ou bien agit en sens contraire du mouvement de progression de la terre, ou concourt avec ce même mouvement, ou enfin forme avec l'orbite de la terre un angle quelconque.

Dans le premier cas, un corps abandonné à lui-même quinze pieds au dessus de la surface de la terre, bien loin de venir à elle de cette quantité, parcourt au contraire, dans le même sens, une ligne de 13997 toises $\frac{1}{2}$, à l'extrémité de laquelle la terre atteint ce corps & le frappe avec l'excès de vitesse qu'elle a sur lui. Le mouvement, qui étoit commun au corps & à la terre, se trouve, dans ce premier cas, retardé de quinze pieds dans une seconde. Il peut donc être imprimé par 14000 toises 15 pieds.

Dans le second cas, la terre fuit devant le corps : il l'a rattrapée cependant au bout d'une seconde ; son mouvement a donc été accéléré & doit être exprimé par 14000 toises 15 pieds. D'où suit cette conséquence, qui paroîtra d'abord un paradoxe, que l'un & l'autre de ces corps fuit la même direction, l'un avec un mouvement retardé, l'autre avec un mouvement

accélééré ; ce qui paroît leur donner deux directions contraires.

Dans le troisième cas enfin, le corps abandonné à lui-même participoit, lors de cet abandon, au mouvement de la terre ; il continueroit donc de se mouvoir parallèlement à la terre & décriroit 14000 toises dans la première seconde, si la force de la pesanteur ne tendoit pas à le rapprocher de la terre. Mais cette force étant capable de lui faire décrire quinze pieds dans une seconde, son mouvement doit être composé, & il doit décrire la diagonale d'un parallélogramme, dont les deux petits côtés ont 15 pieds, & les deux grands 24000 toises.

Ces trois résultats sont les seuls qu'il faille considérer, & ils s'appliquent également aux corps abandonnés à eux-mêmes & à ceux auxquels on imprime la force projectile la plus violente dont l'homme soit capable. En sorte que deux corps lancés du sommet d'une tour, sçavoir, l'un de bas en haut, l'autre de haut en bas, & cela même par la poudre à canon, continuent à se mouvoir dans la même direction avec une vitesse incroyable.

Voilà, selon M. *David*, les faits, non tels que nos sens les voyent, mais tels qu'ils se doivent nécessairement passer, en ad-

mettant le mouvement de la terre autour du soleil, que personne ne conteste plus actuellement. C'est de ces faits qu'il faut partir pour assigner à la pesanteur ses véritables causes ; or c'est ce qu'on n'a point fait jusqu'à présent. Le chaînon des faits n'ayant point conduit les physiciens, est-il étonnant, dit M. *David*, que l'un des plus habiles de ce siècle, M. l'Abbé *Nollet*, n'ait point craint de dire qu'il n'y avoit encore sur cette grande question rien de satisfaisant ni d'intelligible ? Au contraire, les faits, une fois bien établis & bien conçus, cette cause doit être infiniment plus facile à découvrir, & c'est à quoi tendent les efforts de M. *David* dans l'ouvrage qu'il se propose de donner incessamment au public, dans lequel il ne compte assigner à la pesanteur d'autres causes que celles qui dérivent, de la manière la plus simple, des deux mouvemens de la terre, celui de rotation sur son axe, & celui de circulation autour du soleil.

M. *du Boullay* lut ensuite une ode sur les avantages & les abus de la société civile. La longueur de cet extrait ne nous permet d'en citer que quelques strophes.

L'auteur y exprime ainsi les trois divers gouvernemens démocratique, aristocratique, monarchique.

188 MERCURE DE FRANCE.

Ici c'est le peuple lui-même ,
Qui, maître & sujet à la fois ,
Et jaloux du pouvoir suprême ,
Reçoit & dispense des loix.
La multitude & la jeunesse ,
Ailleurs de la sage vieillesse
Reconnoissent l'autorité ;
Et là d'un père la puissance ,
Régit une famille immense
Par la justice & la bonté.

L'Origine des Arts.

Ainsi le doux nom de patrie
Rassembla les mortels épars :
Du besoin & de l'industrie
Nâquit la famille des arts ;
Assuré du fruit de ses peines ,
Le laboureur dora les plaines
Des riches présens de Cérès :
On vit des campagnes fertiles ,
Des hameaux , des palais , des villes
Succéder aux sombres forêts.

Arts Mécaniques.

Plus précieux pour la sagesse
Que de brillans & vains trésors ,
Le fer dirigé par l'adresse ,
Soumet à l'homme tous les corps.

Mortel, le rayon qui t'éclaire
 T'affervit la nature entière,
 Tu règnes sur les élémens,
 Et bientôt, par ta main tracée,
 Ta voix, ta rapide pensée
 Parcourt & les lieux & les temps.

Arts Libéraux.

Ici la noble architecture
 Elève des temples aux dieux:
 Plus loin, rival de la nature,
 Le pinceau fascine les yeux,
 Le marbre vit, l'airain respire,
 Les savans accords de la lyre
 Aux passions donnent des loix.
 Et toi, divine poésie,
 Par la peinture & l'harmonie,
 Tu joins tous les arts à la fois.

Les horreurs de la guerre.

O mort ! repais-toi de carnage,
 Enivre-toi de sang humain:
 L'homme, ministre de ta rage,
 S'empresse d'assouvir ta faim:
 Il réduit le meurtre en système,
 Il décore du rang suprême
 L'art de détruire & d'opprimer,
 Que dis-je ! il égorge son frère
 Au nom du Dieu, du tendre père
 Qui nous créa pour nous aimer.

Les effets du luxe & l'abus des loix.

Ainsi de l'infame avarice
 Le souffle infecte tous les cœurs ;
 Plus de vertu , plus de justice ,
 Eh que peuvent les loix sans mœurs ?
 Jadis , sur la foible innocence ,
 L'empire de la violence
 Etoit public & détesté.
 Depuis que la force est bannie ,
 L'adresse sur la tyrannie
 Etend un voile respecté.

M. Bréant a terminé la séance par la lecture d'une fable intitulée : *la Bergère, le Mouton & le Chien*, dans laquelle il peint la différence d'un favori & d'un ami fidèle.

DISTRIBUTION du prix proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de LYON, pour l'année 1767.

Sujets du prix pour les années 1768 & 1769.

L'ACADÉMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, avoit proposé pour le prix de physique de l'année 1764, le sujet suivant : *quelle est la qualité nuisible que*

l'air contracté dans les hôpitaux & dans les prisons ? Quels sont les meilleurs moyens d'y remédier ? Elle reçut à cette époque, plusieurs mémoires dignes de son attention ; mais l'espérance d'acquérir de nouvelles lumières, & le desir de voir cette importante matière plus approfondie, l'engagerent à suspendre son jugement, & à proposer le même sujet pour l'année 1767, en annonçant le prix double, & se réservant d'admettre au concours les anciens mémoires. On lui en a adressé vingt-un, qui la plupart contiennent des vues utiles. Elle a cru, pour ne rien négliger dans l'examen soumis à ses lumières, devoir différer de quelques mois la distribution du prix, qui se publie ordinairement après la fête de Saint Louis ; elle a fait annoncer dans les papiers publics, qu'il seroit proclamé dans la séance publique de sa rentrée.

Cette séance s'est tenue le premier décembre 1767. Le prix a été décerné au mémoire latin, n^o. 11, qui a pour devise : *pauperum œquè ac divitum sanitatem tueri omnis boni officium est.* Il est de la composition de M. *Alexandre-Pierre Nahuï*, Docteur en philosophie & en médecine, à Hoorn en Nord-Hollande. Ce sçavant est connu par des ouvrages de chymie estimés.

191 MERCURE DE FRANCE.

L'accessit a été donné à deux mémoires, l'un (coté n°. 16) portant pour devise: *fames si aborta fuerit in terrâ, aut pestilentia, aut corruptus aer . . . omnis plaga universa infirmitas*, lib. 9, ch. 8, v. 37. Il est de M. Barbh. Cam. de Boissieu, Docteur en médecine de l'Université d Montpellier, agrégé au college de Médecine de la ville de Lyon, le même qui vient d'être couronné par l'Académie de Dijon. L'autre (coté n°. 19) ayant pour épigraphe ce passage d'Horace: *post ignem ætheriâ domo subductum macies, & nova febrium terris incubuit cohors*. Od. 3. L'auteur est M. J. A. Jullien, maître-ès-arts, élève en chirurgie de l'Hôtel-Dieu de la ville de Lyon.

L'Académie avoit porté son jugement, elle étoit à la veille de la distribution du prix, lorsqu'elle a reçu un vingt-deuxième mémoire, avec ces mots pour devise, *aux grands maux les grands remèdes*. Ce mémoire n'a pu être admis au concours, & l'on n'a point ouvert le billet de l'auteur. Comme l'Académie se propose de publier un recueil des observations les plus intéressantes, contenues dans les différens ouvrages qui ont concouru, si l'auteur désire qu'on fasse usage des siennes,

JANVIER 1768. 193

il est invité à faire connoître ses intentions.

Dans la même séance l'Académie a rappelé les sujets du prix qu'elle a proposé pour les années suivantes; nous nous contenterons d'en rapporter ici l'énoncé.

• Pour le prix des arts de l'année 1768 : *trouver les moyens de durcir le cuir, & de lui donner une sorte d'apprêt qui le rende impénétrable aux balles de mousquet, & aux atteintes du fer le plus tranchant.* Le prix est double, & consiste en deux médailles, de la valeur de 300 livres chacune.

• Pour le prix de mathématique de l'année 1769 : *déterminer les moyens les plus convenables de moudre les bleds nécessaires à la subsistance de la ville de Lyon.* Le prix sera également double, par la générosité de MM. les Prévôts des Marchands & Echevins, qui en considération du sujet, ont joint une somme de 300 livres à la médaille de l'Académie.

Les auteurs ne doivent point se faire connoître. Ils écriront leurs mémoires en françois ou en latin, y mettront une devise, & y joindront un billet cacheté, contenant la même devise, leur nom, leurs qualités, leur demeure. On n'ouvrira que les billets des pièces couronnées. Aucun ouvrage ne sera reçu après le premier avril de l'année de la distribution. Le prix sera publié dans

Vol. I.

I

la séance publique qui suivra la fête de S. Louis.

Les mémoires seront adressés, francs de port, non-seulement jusqu'à la frontière du Royaume, mais jusqu'à Lyon, à M. de la *Tourrette*, Conseiller à la Cour des Monnoies de Lyon, Secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac. Ou à M. *Bollioud Mermet*, Secrétaire perpétuel pour la classe des Belles-Lettres, rue du Plat. Ou chez *Aimé de la Roche*, Libraire-Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

ÉCOLE Royale Vétérinaire de LYON.

MERCREDI 21 octobre 1767, les élèves de cette école méritèrent de nouveaux éloges dans un concours qui eut pour objet, les médicamens en général & en particulier, leurs différences, l'action des uns & des autres sur les animaux malades, les indications de l'emploi & de la juste association qu'on peut en faire, les contre-indications où les différens cas dans lesquels telles substances sont à rejeter & seroient nuisibles, &c. &c. Toutes les diverses explications qu'ils donnerent prou-

vent combien l'excellente matière médicale que M. *Bourgelat* a composée pour eux leur a été utile. L'impression de cet ouvrage qui paroît depuis deux ans, fait désirer la publicité de tous ceux qu'il a mis dans leurs mains ; non seulement alors la lumière se répandroit par-tout, mais on ne seroit plus exposé aux surprises qui résultent des cahiers défigurés & tronqués, que plusieurs personnes cherchent à se procurer à tous prix, pour donner ensuite ce qu'ils contiennent comme le fruit de leurs recherches & de leurs travaux.

Les élèves qui ont concouru sont, les sieurs *Arnaud*, entretenu à l'école par S. M. le Roi de Sardaigne, *Ferre*, *Rojat* & *Borelli*, de la province du Dauphiné, *Chatelain* de celle de Franche - Comté, *Fournier* du pays de Gex, *Boudier* de la Généralité d'Auvergne, *Camteleux* de la Picardie, *Morin* de la province de Bordeaux, *Guillot* du Poitou, *Memain* de la même Généralité, *Campion* de celle de Rouen, *le Bouchet* & *Augis* de la province du Maine, *Thevenet* & *Belleron* de Lyon.

De ces seize élèves, les dix premiers ont été jugés dignes d'obtenir le prix : le sort l'a donné au sieur *Guillot*, & le sieur *Campion* a mérité l'accessit.

M É D E C I N E.

LETTRE à M. DE LA PLACE, auteur
du *Mercur* de France.

M O N S I E U R ,

Une des qualités du *Mercur* de France qui le fait le plus estimer des lecteurs, sur-tout depuis qu'il est sous votre direction, c'est d'être le plus impartial des Journaux. Vous n'y admettez ni critique ni quelque controverse que ce soit que vous n'accordiez en même temps une place aux réponses qu'on y peut faire, & vous laissez juger le public. C'est-là, ce me semble, la conduite que devraient tenir tous les Journalistes.

Malgré les succès éclatans & multipliés des *dragées* antivénériennes, dont votre Journal en particulier contient tant de témoignages authentiques, vous savez que le sieur *Keyser* n'a que trop d'envieux & de jaloux. Un des plus déclarés est le sieur *Dibon*, Chirurgien-Major des Cent-Suisses, qui a tant écrit pour détruire ce remède du sieur *Keyser*, & faire préférer

le sien, qu'il prétend supérieur à tous, sans exception.

Par un effet de votre zèle pour le bien public, & de votre impartialité, vous daignâtes inférer dans le Mercure de France, du mois de mai, une lettre contenant le détail d'une cure opérée à Versailles par le remède du sieur *Dibon*, & attestée par deux Officiers de la bouche du Roi. Tout partisan que je suis du sieur *Keyser*, c'est-à-dire de son remède, que je connois plus que sa personne, & que je recomande en toute occasion, je me garderai bien de suivre ici l'exemple du sieur *Dibon*. Je ne chercherai point à répandre des doutes ou des soupçons sur cette cure: je la suppose sans examen (quoiqu'elle en soit peut-être susceptible) aussi véritable qu'on a voulu nous le faire entendre: mais je vais opposer fait à fait.

Puisque le sieur *Dibon* même, en reprochant à son rival d'étourdir le public de ses cures, a tant de soin de publier les siennes, l'intérêt du public exige qu'on l'avertisse de temps en temps des petites infidélités que son remède lui peut faire. Il me paroît donc assez juste de lui faire part d'un fait récent dont tout Versailles est témoin. Il s'agit d'un sujet manqué par le remède du sieur *Dibon*.

Ce sujet est un Page de la petite écurie du Roi, dont voici quel étoit simplement l'état. Il avoit aux aînes deux de ces tumeurs dont le nom est si familier, & un *phimosi*. Le malade fut traité à Paris, au mois de décembre de l'année dernière, par le sieur *Dibon*, & ces accidens disparurent après un mois de traitement. Le terme est court, & s'il est vrai, comme le prétend le sieur *Dibon*, qu'il suffit pour guérir radicalement toutes les maladies vénériennes, c'est un avantage évident qu'il auroit sur celui du Sr *Keyser*. Mais, malheureusement, cette prompte cure n'a été que palliative, elle n'a servi, par conséquent, qu'à mettre ce sujet dans un état de calme & de sécurité d'autant plus fâcheux, que sa confiance a pu la rendre funeste à bien d'autres qu'à lui. Huit mois après, les mêmes symptômes ont reparu, & ont été vérifiés par M. *Gaultier*, Chirurgien des Chevaux-Légers & des Pages de la petite écurie.

Je vous laisse à juger maintenant, Monsieur, de la foi que mérite le sieur *Dibon*, lorsqu'il soutient, dans ses écrits, que depuis cinquante ans son remède n'a pas manqué un seul malade, & de la témérité du défi qu'il a fait & réitéré tant de fois au sieur *Keyser*. Il aura vraisemblablement toujours trouvé d'honnêtes bourgeois un

J A N V I E R 1768. 199
peu plus discrets que des Pages : c'est la
façon la plus naturelle d'expliquer l'infail-
libilité prétendue de son remède, & je
n'ajoute plus rien.

J'ai l'honneur, &c.

RÉGNIER, Docteur-Médecin de Reims.

Paris, ce 11 novembre 1767.

C H Y M I E.

M. *Cadet*, ancien Apoticaire Major
des Invalides, des Armées du Roi, &
de l'Académie Impériale des Curieux de
la nature, a lu dans la séance publique de
l'Académie Royale des Sciences, un mé-
moire sur le borax. Voici ce qui résulte
d'une partie de ses expériences.

1°. Le cuivre est un des principes essen-
tiels du borax, la preuve la plus évidente
qu'il puisse en donner est le régule de
cuivre qu'il a retiré de ce sel minéral, &
qu'il a déposé à l'Académie.

2°. Il prouve que le sel sédatif n'est pas
tout formé dans le borax, comme la plu-
part des chymistes le pensoient depuis
quelques années.

200 MERCURE DE FRANCE.

3°. Il fait voir que l'acide vitriolique qu'on employe dans la dissolution du borax pour en faire le sel sédatif, ne sert pas, comme on le croyoit, à dégager ce sel de la bâte alkaline du sel marin qui constitue le borax; que cet acide, au contraire, sert à sa formation, puisque sur six livres de sel sédatif il prouve qu'il y entre plus de deux livres neuf onces d'huile de vitriol.

4°. Il donne une seconde preuve de cet acide vitriolique dans le sel sédatif, par le turbith minéral qu'il a obtenu avec ce sel, & le mercure précipité *per se*.

5°. Il fait voir que la bâte alkaline du sel marin entre pour beaucoup dans la texture du sel sédatif, & que c'est à cette même bâte alkaline qu'est due la propriété de rendre soluble la crème de tartre; d'où résulte le nouveau sel neutre de M. de la *Sône*, que M. *Cadet* regarde comme un composé de cinq principes différents.

6°. Il assure que l'acide marin est le véritable acide du borax, & non point l'acide vitriolique, quoique *Beker*, M. *Post*, & la plupart des chymistes eussent cru que c'étoit ce dernier. Il est parvenu à démontrer la présence de l'acide marin que M. *Bourdelin* a le premier apperçu dans le sel sédatif, en procurant à ce sel un excès d'acide vitriolique, & en le

combinant ensuite avec le mercure précipité *per se*, dont il a retiré du sublimé corrosif, preuve la plus complète qu'on puisse donner que l'acide marin est celui du borax.

M. *Cadet* termine son mémoire par dire que l'acide marin combiné avec le verre métallique qu'il a retiré du borax, forme un sel particulier qui ne ressemble point au sel sédatif, & que c'est avec ce sel métallique & avec la bête alcaline du sel marin qu'on régénère véritablement le borax.

MALADIES DE POITRINE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

IL y a quelques mois, Monsieur, que sous les yeux de toute notre ville de Sens, il s'est opéré une guérison merveilleuse dans une de nos étables à vaches.

Je suis surpris qu'aucun de nos docteurs n'ait pas rendu public un trait aussi frappant, & qui intéresse si fort l'humanité.

M^{de} *Valtin*, femme du Brigadier de la Maréchaussée, âgée de trente ans environ, étoit regardée comme pulmonique depuis bien des années. Une maladie qu'elle

essuia acheva de fixer l'idée qu'on en avoit. Il lui resta une toux considérable qui la faisoit cracher jour & nuit, & qui avec le sommeil, lui ôtoit encore l'appétit. Elle avoit des douleurs de reins & de poitrine. Ses poumons desséchés n'ayant plus leur élasticité ordinaire, elle se pâmoit & étoit prête à succomber faute de respiration. Enfin, elle devint si maigre & si exténuée quelle se soutenoit à peine, & ne pouvoit pas même avaler du bouillon. Condamnée par les Médecins & désespérant elle-même de sa vie, elle écouta les avis d'un ami, & engagea son mari à aller demander aux *Bénédictins de l'Abbaye de Saint-Pierre le Vif*, une place dans une écurie voisine, parce que sa femme avoit été conseillée pour sa santé de vivre & coucher avec les vaches.

Elle y entra dans le courant de décembre dernier au moment qu'il faisoit le plus grand froid. Elle ne vit point le feu & n'eut d'autre chaleur que celle des vaches, & d'une lampe qui l'éclairoit jour & nuit sur son grabat.

A peine fut-elle dans le lieu, où *J. C.* a bien voulu prendre naissance (ce sont ses termes) qu'elle se trouva un peu soulagée. Ses poumons reprirent petit à petit leur jeu interrompu; la toux, les crachements

JANVIER 1768. 203

diminuerent : le sommeil, l'appétit lui revinrent. Elle but, mangea à son ordinaire, & n'observa d'autre régime que de s'abstenir des acides.

Suivant ce qu'elle nous a dit, elle auroit pu en sortir bien portante au bout de quinze jours ; mais les sollicitations de ses amis & du public qui alloit la voir en foule, l'engagerent à y passer sept semaines, au bout desquelles elle a quitté les vaches, après avoir pris l'air par degré pendant huit jours.

Il faut observer que le temps le plus propre pour cette guérison est le printems & l'automne.

Le journal de Médecine n'étant pas entre les mains de tout le monde, trouvez bon, Monsieur, que je me serve du Mercure pour faire passer au public ce nouveau genre de guérison dans une maladie si commune, & qui enleve une grande partie de la jeunesse. La conservation de nos semblables vous y engage, ainsi que moi qui ai l'honneur d'être, &c.

BROTIER, Relig. Bénéd.

Sens, 22 Septembre 1767.



I vj

SUPP. AUX NOUVELLES LITTÉRAIRES.

NOUVELLE édition du nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France; par M. le Président HÉNAULT. A Paris; 1768: in-4°. 2 vol. & in-12. 2 vol.

L'ILLUSTRE auteur de cet ouvrage demande grace pour tant d'éditions dont il a expliqué la progression dans la préface, & qui étoient indispensables dans un champ aussi vaste que celui de l'histoire. Celle que nous annonçons aujourd'hui contient des augmentations aussi nécessaires qu'agréables. Elle est de deux formats, l'un *in-4°*, l'autre *in-12*. L'*in-4°* est orné de quantité de gravures faites par d'habiles artistes sous les yeux de M. Coshin.



ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS UTILES.

GÉOGRAPHIE - GRAVURE.

ESSAI sur la meilleure manière d'enseigner la géographie ; & d'une carte de France découpée , propre à cet effet ; par le sieur de la Valette , demeurant rue Saint-Denis , près la rue des Prêcheurs , chez M. Fangé , négociant , à la ville de Bordeaux , à Paris.

Cette carte est composée de dix extraits , chacun contenant deux ou trois provinces ; chaque province ses principales villes , mais sans aucune écriture qui marque les villes & les rivières. Ces extraits sont si artistement découpés dans leurs sinuosités , que , rapprochés les uns des autres , ils représentent très-bien une carte de France. Ce qui , au moyen de la manière de se servir de ces espèces de cartes , expliquée par l'auteur , peut , en très-peu de temps , & même en les amusant , apprendre aux enfans la géographie.

ARTS AGRÉABLES.

GRAVURE.

IDEALIS umbra sapientia generalis, derelicto Deo, Christo Jesu crucifixo, Pontifici, ac Regi, dicat, vovet, & consecrat R. P. F. SPIRITUS SABBATHARIUS, Ivoico-Bituricencis, Concionator, Capucinus. Prodit autem in lucem posthumam, satagente ac promovente opus, R. P. F. FRANCISCO MARIA, Parisino, Capucino concionatore, autoris observantissimo. Anno Domini 1768. F. CHAUVEAU delineavit. CAUMARTIN sculpsit.

A Paris, chez Moudhare, rue Saint-Jacques, près Saint-Severin. Prix 6 liv.

Le sieur Cathelin, Graveur, a achevé la gravure des quatre tableaux de M. Ver-net, représentant les quatre parties du jour. Il avoit promis de livrer ces quatre estampes aux amateurs dans deux ans, à compter depuis l'ouverture de la souscription faite au mois d'octobre 1765. Il donne avis aux souscripteurs qu'il a commencé à les distribuer le 20 décembre. Ces quatre estampes, qui sont pendant, ont 22 pouces

de largeur sur 17 de hauteur, & nous ne pouvons qu'applaudir à l'exécution d'une entreprise qui, à beaucoup d'égards, associe le graveur à la gloire du peintre.

Le sieur *Cathelin* demeure quai de l'École, dans l'allée entre les deux cafés. Elles se vendent 6 liv. pièce.

Alphabet pour les enfans.

Cet ingénieux alphabet, sur quarante cartes à jouer, est extrait des *méthodes* pour apprendre à lire aisément & en peu de temps, même par manière de jeu. Il se vend à Paris, chez *Lottin l'aîné*, Imprimeur - Libraire de Monseigneur le Dauphin, rue Saint-Jacques, au coq.

M U S I Q U E.

M. de *Virbès*, Maître de Clavecin & Organiste de Saint Germain-l'Auxerrois, a construit un clavecin qui réunit, par une mécanique ingénieuse, l'effet ou l'imitation de plusieurs sortes d'instrumens, & même de la voix ; ce clavecin formant lui seul un concert ou un orchestre ne laisse aucunes bornes à un génie fécond pour

varier, pour moduler, pour faire contraindre toutes sortes de chants, d'airs & de morceaux de musique. Cet ouvrage a mérité les éloges des connoisseurs, ainsi que ceux des Commissaires de l'Académie des Sciences ; & nous croyons devoir ajouter que l'Auteur a encore travaillé, depuis ce temps, son instrument, & qu'il semble actuellement l'avoir porté au dernier point de perfection.

Il vient de mettre aussi au jour six sonates de clavecin, dont quelques-unes sont avec accompagnement de violon, dans un goût nouveau, & d'un chant aussi agréable que saillant. Prix, en blanc, 9 liv.

On en trouve chez l'auteur, rue du Four-Saint-Honoré, en face de l'hôtel du pavillon royal, au fond de la cour, & aux adresses ordinaires de musique.

Six sonates pour le violon, avec accompagnement d'un *alto*, d'une basse, ou d'un clavecin. Dédiées à M. *Gaviniés*, composées par M. *le Duc*, l'aîné. Œuvre Ire. Prix 9 liv. Chez l'Auteur, rue du Hazard, butte Saint-Roch, & aux adresses ordinaires de musique.

VI *Sinfonie concertanti, o sia quintelli per due violini, due viole, e basso, com-*

poste da Giuseppe Misliwecek detto il boemo ; opera seconda, novamente stampata a spese di G. B. Venier. Prix 9 liv. Les parties des altos pourront s'exécuter avec des violons, bassons ou violoncelles.

SINFONIE à più stromenti, composta da vari autori. N° 38. Del Signor DITERS. Mis au jour par M. Venier, seul éditeur desdits ouvrages. Prix 2 liv. 8 sols. Ces symphonies se vendent séparément ou ensemble, selon la volonté des amateurs.

Les parties de cors de chasse, hautbois, flûtes & bassons y seront comprises, mais le plus souvent elles seront *ad libitum*. On donnera pour 1 liv. 16 sols celles qui ne seront qu'à quatre parties.

Cette entreprise ne pourra qu'être agréable aux amateurs de musique, attendu que cette espèce de Journal formera une collection suivie de toutes les symphonies nouvelles qui paroissent en France & dans les pays étrangers. Lesdites symphonies seront de la composition de MM. *Stamitz, Filtz, Wagensail, Beck, Haffe, Holzbauer, Toeschi, Cannabich, Boccherini, Richter, Ruge, Bah, Abel, Frantzel, Jomelli, Galuppi, Latilla, Bodé, il Conte Giuliani, Martini, Vanmalderç, Pfeiffer,*

210 MERCURE DE FRANCE.

Heyden, Hc'etky, Ricci, Roeser, Schwindl, Ordonez, Dilers, Misliwceek.

On n'abusera point des noms de ces habiles maîtres. Les basses seront régulièrement chiffrées, les corrections exactement faites, & la gravure sera belle & lisible. Gravées par Mde *Leclair*. A Paris, chez le sieur *Venier*, éditeur de plusieurs ouvrages de musique instrumentale, à l'entrée de la rue Saint-Thomas du Louvre, vis-à-vis le château d'eau.



ARTICLE V.
SPECTACLES.

OPÉRA.

ERNELINDE , Princesse de Norvège ,
tragédie lyrique en trois actes , poëme de
M. Poinfinet , musique de M. A. D.
Philidor.

EXTRAIT.

Cette tragédie, ainsi que nous l'avons
annoncé dans le précédent Mercure , à été
donnée sur le théâtre de l'Académie Royale
de Musique , le 24 novembre dernier.

« J'ai (dit l'auteur des paroles) imité de
» l'italien ce poëme , composé par *Mathieu*
» *Noris*, Venitien , & représenté à Venise
» en 1684; & quoique l'auteur, dont
» nous avons 40 opéra , ait joui même
» après sa mort d'une grande réputation ,
» celui-ci est le seul qui se soit conservé
» sur les théâtres d'Italie. Je l'ai vu repré-
» senter à Parme , mis en musique par le
» sieur *Ferandini* , Professeur à Naples.
» Le grand intérêt qui me parut résulter

» du drame , me déterminâ d'abord à
 » le traduire , & de retour en France ,
 » cherchant à tenter un nouveau genre sur
 » le théâtre de notre *Académie Royale* ,
 » j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de
 » l'imiter. Le fameux Abbé *Metastasio*
 » m'avoit prévenu ; il en a copié des
 » scènes entières , & notamment la sep-
 » tième du second acte, dans son *Adrien* :
 » il ne m'en falloit pas davantage pour
 » me convaincre du mérite réel de ce
 » poëme. Mais quels changement n'ai-je
 » pas été contraint d'y faire ? Un opéra
 » dure cinq heures en Italie, il n'en doit
 » pas durer trois en France, encore est-il
 » nécessaire d'y insérer au moins un ballet
 » par acte, chose absolument inconnue
 » dans l'opéra italien. A Paris tout se
 » chante ; à Rome, à Londres, à Vienne
 » les scènes se débitent. A ces corrections,
 » que la durée horaire & le goût national
 » m'ont rendu indispensables, j'en ai joint
 » que mon goût particulier m'a dictées. Le
 » troisième acte n'a aucune ressemblance
 » avec l'original. Dans l'italien, la Prin-
 » cesse devient folle, prend le tyran pour
 » le dieu *Neptune* & débite mille extra-
 » vagances, à peu près comme dans
 » *l'Hamlet de Shakespeare*, où la tête
 » tourne au Prince, qui prend le ministre

» du tyran pour un rat qui fuit derrière
 » une tapisserie. Il ma fallu retrancher la
 » double intrigue, & par conséquent deux
 » personnages, restreindre infiniment les
 » mutations de scènes, changer même le
 » titre : enfin, dans le poëme que je sou-
 » mets aujourd'hui au public, il ne reste
 » plus de conformité que dans les deux
 » premiers actes, avec celui qui m'a
 » d'abord servi de guide ».

*Argument de la tragédie, traduit de l'ita-
 lien.*

Si-tôt que les *Sarmates*, les *Scythes* & les autres peuples qui habitoient les rivages du Glacien & du Niéper eurent renoncé à la démocratie, ils perdirent avec la forme de leur gouvernement, leur gloire & leurs vertus. Tour à tour opprimés par des tyrans heureux, ou persécuteurs eux-mêmes des Rois qu'ils avoient couronnés, le nord ne devint plus qu'un théâtre de carnage. *Grimoald*, Roi de Norvège, chassé de ses états par ses propres sujets, se retira avec sa fille *Edvige* auprès de *Ricimer*, Roi de Suède. *Rodoald* fut élevé par les rebelles sur le trône de Norvège; mais l'infortune de son rival ne tarda pas à soulever contre lui tous les souverains du Nord, qui unirent leurs forces à celles de *Ricimer*, pour rétablir la couronne sur le front

214 MERCURE DE FRANCE.

de *Grimoald*. *Rodoal*, pendant une suite d'années, fut résister à ce torrent, & tenir en balance la fortune de l'empire, successivement vainqueur & vaincu. Dans l'un des combats qui suivirent cette grande querelle, il frappa mortellement *Alaric*; frère de *Ricimer*. Dès-lors, rien ne réussit à calmer l'indignation. En vain la mort naturelle de *Grimoald* donnoit-elle des ouvertures à la paix; *Ricimer* ne respiroit que vengeance. *Rodoald* fut vaincu & jetté dans les fers; mais l'infidèle Roi des Goths, épris tout à-coup de la beauté de la fille du Roi de Norvège, promise elle-même à l'héritier présomptif du royaume de Danemark, oublia les sermens qu'il avoit faits à *Grimoald* mourant, de remettre le sceptre entre les mains de la Princesse *Edvige*, & ne rougit point de se vouloir retenir. Cette perfidie indigna ses alliés, & sur-tout le jeune Prince de Danemark, qui avoit en outre l'intérêt de son cœur à défendre. On résolut de briser les fers de *Rodoald*, avec cette condition qu'il céderoit l'empire au Prince de Danemark, qui épouseroit sa fille. *Edvige* renonça volontairement au trône, & se retira en Bohême, & *Ricimer* vaincu à son retour, n'obtint la vie & la permission de retourner dans ses états, qu'en choisissant pour son héritier le même Prince de Danemark, qui par ce moyen, forma la première réunion des

trois couronnes du nord, & fut proclamé Roi du Danemark, de la Suède, & de la Norvège.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ERNELINDE, Princesse de Norvège, . . . Mlle L'ARRIVÉE.
RODOALD, père d'ERNELINDE, Roi de Norvège, M. GÉLIN.
SANDOMIR, Prince Royal de Danemarck, . . . M. LE GROS.
EDELBERT, ami de SANDOMIR, . . . M. CASSAGNADE.
RICIMER, Roi de Gothie & d'Ingrie, . . . M. L'ARRIVÉE.
Une Norvégienne, . . . Mlle DU BRIEULLE.
Un Norvégien, . . . M. DE LA SUZE.
Un Danois, . . . M. MUGUET.
Un Matelot Danois, . . . M. DE LA SUZE.
Un Lieutenant de RICIMIER, M. CUVILIER.
Le Grand Prêtre de MARS, M. DESNOYERS.
Sacrificateurs.
La Grande Prêtresse de VÉNUS, . . . Mlle DU PLANT.
Prêtres, peuples de la Norvège, Soldats Norvégiens, Danois, Goths & Ingrois, Gardes, Matelots, Femmes Norvégiennes, Vieilbards, Peuples Istandois, Tartares, Cosaques, Lapons.
 La scène est dans la ville de Nidrosie, aujourd'hui *Drontheim*, capitale de la Norvège.

Au premier acte, le théâtre représente une partie de la citadelle de *Nidrosie*. On voit d'un côté sur le devant, un autel consacré au dieu *Oden*, ou *Mars*, & de l'autre, vers le fond, différens ouvrages de fortifications. *Rodoald* & *Ernelinde* paroissent & ouvrent la scène par ce duo, aussi saillant que conforme à leur situation.

ERNELINDE.

Quoi, vous m'abandonnez, mon père ?
Vous fuyez de mes foibles bras ?

RODOALD.

Laissez-moi courir aux combats.

ERNELINDE.

Pourquoi m'abandonner mon père ?

RODOALD.

Entends-tu les cris des soldats ?
Je les trahis, si je diffère :
C'est à moi de guider leurs pas.

ERNELINDE.

Votre valeur me désespère ;
Laissez triompher d'autres bras.

RODOALD.

Laisse-moi courir aux combats.

ERNELINDE.

ERNELINDE.

Vous m'abandonnez, ô mon père !

Vous fuyez de mes foibles bras ?

Eh, que pourra votre courage ?

Des Souverains du Nord les efforts sont unis :

C'est *Sandomir* (dit *Rodoald*) qui, dans leur sein, a fait passer sa rage. Ce jeune ambitieux avoit osé ci-devant aspirer à la main d'*Ernelinde*, mais depuis trois ans ces nœuds ont été brisés par des raisons d'état, & *Ricimer* vient d'épouser sa haine avec d'autant plus de raison que son frère est tombé sous le fer de *Rodoald*. *Ernelinde* redouble en vain ses efforts pour arrêter *Rodoald*, qui dit, en prenant ses armes :

Donnez, donnez ce fer ; & , s'il faut succomber ,

Dieu des combats, si ton bras m'abandonne ,
Je soutiendrai du moins l'honneur de ma couronne ;

Et c'est le glaive en main qu'on me verra tomber.

Ernelinde, restée seule, implore le secours des dieux, tandis que des chœurs de combattans qu'on ne voit pas, annoncent que la forteresse est sur le point d'être emportée d'assaut. On voit en effet sortir des flammes des ouvrages attaqués, ainsi que les efforts des assiégeans & des

218 MERCURE DE FRANCE.

assiégés qu'accompagne une musique assortie au sujet. *Ernelinde*, à travers ses craintes pour son père, laisse pourtant entrevoir son penchant pour *Sandomir*, en s'écriant :

Sandomir, c'est ta main sanglante
Qui renverse ces murs que tu devrois chérir ;
Tu poursuis à la fois mon père & ton amante,
Et mon indigne cœur ne sauroit te haïr !

La flamme augmente, les murs s'éroulent ; *Ernelinde* tombe évanouie sur les degrés de l'autel. *Sandomir*, en entrant au milieu des flammes & des débris, avec ses soldats Danois :

Que vois-je ? .. je frémis ! .. *Ernelinde* expirante !

(*Aux Soldats*).

Arrêtez, chers amis, .. quel moment douloureux ! ..

Il se jette aux pieds de la Princesse, qui en ouvrant les yeux, ne le regarde qu'avec horreur. Il se justifie en rejetant tous leurs malheurs sur le manquement de parole du père d'*Ernelinde*. La Princesse attendrie, l'interrompt & lui demande ce qu'est devenu son père ?

SANDOMIR.

Il respire,

ERNELLENDÉ.

Il vit ! . . . fois magnanime ;
 Pour mériter sa fille , ose t'armer pour lui.
 Rougis de le combattre , & deviens son appui.

Sandomir , après avoir balancé , se
 retourne vers ses soldats.

Amis , qui triomphez à l'ombre de mes armes ,
 Venez , voyez la beauté dans les larmes ,
 Et partagez mes sentimens.

SANDOMIR & le cœur.

{ Jurez sur { vos glaives sanglans.
 { Jurons sur { nos

{ De nous { armer pour elle & pour son père.
 { De vous {

Et toi que le Scythe révère ,
 O Mars ! reçois nos sermens.

Après ce cœur, dont la musique est vraiment sublime, on entend une symphonie guerrière, au bruit de laquelle *Ricimer*, arrive porté sur un pavois, environné de soldats Goths, Suédois & Ingrois, & suivi d'*Edelbert*. Les vainqueurs entrent par la brèche, à la faveur de laquelle on voit le camp des assiégeans, & les différentes machines de guerre qui alors étoient en usage. Après les chants de triomphe de son armée, *Ricimer* s'adresse à *Sandomir* :

220 MERCURE DE FRANCE.

Jeune & brave guerrier, ce n'est qu'à vos vertus
Que je dois ce grand avantage.

(Il partage une couronne de lauriers ,
dont il lui donne la moitié).

Recevez ces lauriers, & prenez en partage
La dépouille de nos vaincus.

Je ne demande ici, pour prix de mon courage,
Qued'y marquer mes jours par mes bienfaits.

Ernelinde & son père, suivis de Nor-
végiens & de Norvégiennes chargés de
fers, sont amenés devant *Ricimer*.

RODOALD à RICIMER.

Tu l'emportes, tyran, achève ton ouvrage,
Voilà mon sein; la mort est un besoin pour moi:
Je l'attends de ta main; frappe!...

RICIMER,

Je te la doi.

Pour mieux venger mon frère, & prolonger tes
peines,

A mon char triomphant je te devois traîner.

Mon devoir fut de t'accabler de chaînes.

Je t'ai vaincu; ma gloire est de te pardonner,

Il s'adresse ensuite à *Ernelinde*, dont
il ne desire que de sécher les pleurs,
fait briser les fers des prisonniers, &
dit aux vainqueurs & aux vaincus:

JANVIER 1763. 221

De vos accords que les cieux retentissent :
Je vous donne la paix , goûtez-en les douceurs ;
Que ses liens à jamais réunissent
Et les vaincus & les vainqueurs.

Cependant *Rodoald* , qui ne peut pardonner à *Ricimer* , se retire avec sa fille en chantant ensemble ,

Allons cacher notre opprobre & nos pleurs.

Après une fête où les Norvégiens & leurs vainqueurs célèbrent les douceurs & les avantages de la paix , *Ricimer* qui les congédie , est arrêté par *Sandomir* , qui lui demande ce qui peut le troubler au sein de la victoire ?

R I C I M E R .

Tu le veux ! . . .

De la haine entre nous n'allumons point les feux ;

Je le désire , & je t'en prie.

Avant de m'élever au trône de l'Ingrie ,

J'ai long-temps parcouru ces sauvages climats ;

Rodoald m'ouvrit ses états.

Sa fille , jeune encor , mais déjà belle & fière ,

Offrit à mes yeux ses appas ;

Et dans ce cœur , nourri par la haine & la guerre ,

Fit naître des desirs qu'il ne connoissoit pas.

S A N D O M I R .

Qu'entends-je ! ignorez-vous ? . . .

K iij

RICIMER.

Non : mon âme est sincère,
 On te promet sa main ; je l'ai su : mais j'appréhens
 Que *Rodoald* s'est immolé mon frère ,
 Qu'il te trahit toi-même , & les premiers sermens ;
 Tout mon espoir renaît , & ma flamme & ma
 gloire
 M'ordonnent. . . .

SANDOMIR.

Arrêtez ! quels seroient vos desseins ?

RICIMER.

Tes droits anéantis , je fais parler les miens.

SANDOMIR.

Les vôtres ! . . . quels sont-ils ?

RICIMER.

L'amour & la victoire.

Ceci fait naître entre le deux Princes
 une querelle des plus vive , & très-vive-
 ment exprimée dans un *duo* d'un goût peu
 connu jusqu'ici sur le théâtre de l'opéra ,
 mais du plus grand effet.

Sandomir resté seul avec *Edelbert* , lui
 ordonne de rassembler ses guerriers.

Qu'ils arment en secret leurs bras victorieux.

Pour aujourd'hui , sois leur chef en ma place.
 L'intérêt de mon cœur me fixe dans ces lieux.

Au second acte, le théâtre représente le port de *Nidrosie* dans le grand Océan. On voit sur le devant, des chaloupes, que l'on charge des ballots qu'elles doivent transporter aux vaisseaux, que l'on aperçoit dans le lointain, & qui sont appareillés pour le départ.

Ricimer, dans un monologue, exprime tous les mouvemens de jalousie, d'amour, & de vengeance qui l'agitent, & se détermine à écarter de sa vue un rival dont il se croit outragé.

Ses vaisseaux, par mes soins, rassemblés dans ce port
Vont, avec ses Danois, l'enlever du rivage.
Qu'il part, je le veux ; s'il balance, il est mort.

Ernelinde, suivie de femmes Novégiennes, vient supplier *Ricimer*, de permettre qu'elle aille avec son père déplorer au loin leurs malheurs. Il l'exhorte à former des vœux plus doux, & lui offre sa main ;

J'ose plus vous offrir encore,
Trône, empire, sujets, vous n'avez rien perdu
Ecoutez les soupirs d'un Roi qui vous adore.

Né dans un camp, parmi les armes,
Je connois peu l'art des amans ;
Et mon cœur qu'enflamment vos charmes,
N'a de l'amour encor senti que les tourmens

224 MERCURE DE FRANCE.

La conquête d'un cœur sauvage
Est pour vos yeux un triomphe de plus :
Mais apprenez que mon hommage
De vos appas est moins l'ouvrage,
Qu'il n'est celui de vos vertus.

Ces vers, quoique bien faits & très-lyriques, loin d'attendrir *Ernelinde*, ne font que l'irriter d'autant plus contre *Ricimer*, qui cherche à la faire trembler en menaçant à la fois, & le père & l'amant de cette Princesse. Il a (dit-il) déjà donné des ordres pour faire partir le dernier.

ERNELINDE.

Crois-tu qu'il t'obéisse ?

RICIMER.

Il y va de sa tête.

Ernelinde seule, déplore son sort dans un monologue, en forme de romance, & dont le chant peint les sentimens qu'elle exprime.

Cher objet d'une tendre flâme,
Que devoient protéger les dieux ;
Toi le premier qui dans mon âme,
De l'amour allumas les feux ;
Dans ton sein porte mon image ;
La tienne vivra dans mon cœur.
Arrête encor sur le rivage ;
Attens, ménage ma douleur.

On t'enlève à mon espérance ,
 On brise les nœuds les plus chers.
 Non, mon âme vers toi s'élançe ;
 Elle te suivra sur les mers.

Dès qu'*Ernelinde* est sortie, *Ricimer* arrive suivi de ses soldats, des Danois & des Matelots. Il presse les Danois de profiter du calme, & de s'embarquer avec le butin qu'ils ont conquis sur les Norvégiens. Ce qui produit naturellement une fête marine, qui est enfin troublée par l'apparition de *Sandomir*. Ce Prince, loin de consentir à l'embarquement de ses sujets, brave son rival, donne ordre à *Edelbert* d'aller rassembler ses guerriers, & sort en disant à *Ricimer* :

Et toi, dans le lieu même où ton aspect m'offensé,
 Frémis, tyran, de me revoir encor.

Alors *Rodoald*, défarmé, accompagné de deux gardes qui portent un casque, un bouclier & une épée, est amené devant *Ricimer*. Le Roi captif demande au vainqueur ce qui lui fait désirer sa présence ?

R I C I M E R.

Nos communs intérêts, l'amitié, mon devoir.
 Tes peuples & les miens, courbés sous leurs misères,
 Ont trop long-temps gémi de nos tristes exploits ;
 Il est temps d'oublier que nous sommes leurs Rois,
 Pour mieux songer que nous sommes leur-pères.

K v

Remonte sur le trône , & commande en ces lieux.

R O D O A L D.

Tu n'as pu m'accabler ; tu voudrais me séduire :
Soyons plus sincères tous deux.

A quel indigne prix me rends-tu mon empire ?

R I C I M E R.

Accorde moi la main de ta fille . . .

R O D O A L D.

.. (à part) Je renais ! .. (haut) tu me connois-
tras mieux.

(à part) O Ciel ! pour un moment, la vie encore
m'est chère.

Il aperçoit *Ernelinde* , vole à sa ren-
contre , & lui dit :

Jette-toi dans mes bras , viens consoler ton père ;
Viens , ma fille : je touche au moment du bonheur !

E R N E L I N D E.

A vos augustes loix j'obéirai sans doute ;

J'en jure par vous & mon cœur !

Parlez : qu'ordonnez-vous ?

R O D O A L D.

Ecoute.

Vois nos fertiles champs transformés en déserts ;
Tes palais livrés au pillage ;
Ton père , au déclin de son âge ,
Est , à tes yeux , chargé de fers :
De ce tyran voilà l'ouvrage.

Il demande ta main pour prix de ses bienfaits ;

C'est en toi seule que j'espère. . . .

Déteste ce barbare, autant que je le hais :

Qu'au fond de son cœur sanguinaire,

Son fol amour,

Soit un vautour,

Qui le ronge & venge ton père.

Qu'il menace ou se désespère ;

Qu'à tes genoux il gémissé à son tour *.

* Cette scène sembloit devoir être (comme l'a dit l'auteur) extrêmement intéressante ; mais elle s'est trouvée si resserrée , parce qu'il a fallu obéir , ou plutôt ployer sous le joug du musicien ; qu'elle n'a produit aucun effet à Paris. On ne sera peut-être point fâché de la voir traitée , d'après *Noris* , par *Métastasio* , dans le troisième acte de son *Adrien*.

SCÈNE V.

ADRIEN. EMIRENE. OSROES.

ADRIEN.

Belle *Emirene*. . . .

OSROES à ADRIEN.

Il convient mieux que ce soit moi qui lui explique.

ADRIEN.

Il est vrai. . . .

EMIRENE à part.

Qui peut causer la joie que je vois sur leurs visages ?

OSROES.

Ma fille , au milieu de nos infortunes , nous avons de quoi nous consoler. Le croiriez-vous ?

RICIMER.

Rends grâce à mon amour ; ce n'est qu'à la puissance.

Que tu dois l'instant de clémence,
Dont je m'étonne encor.

RODOALD.

Que peux-tu contre moi ?
Fier conquérant, je te plains & te brave,
A tes honteux desirs obéis en esclave :
Maître ici de mon cœur, j'y parle seul en Roi.

RICIMER.

Qu'on le charge de fers..... A moi, soldats.

Votre beauté peut réparer tous mes malheurs.

EMIRENE.

Que dites-vous, Seigneur?

OSROES.

Le Ciel a donné tant de pouvoir à vos yeux,
qu'ils vous ont soumis votre vainqueur. Il soupire
pour vous. Il s'abaisse à la prière. Sans vous il ne
peut vivre. Vous êtes une divinité qu'il adore. . . .

ADRIEN, à EMIRENE.

Où? . . . vous pouvez. . . .

OSROES.

Je n'ai pas dit encore.

ADRIEN, à part.

Que cette lenteur me fait souffrir!

OSROES.

Je veux. . . . (Écoutez, ma fille, & gravez.

Sandomir arrive, s'oppose aux soldats,
& brave son rival.

Rodoald enchanté de tant de générosité,
& pour marquer d'autant mieux sa haine
contre son ennemi, lui dit, en lui pré-
sentant *Ernelinde*.

Sois, en ce jour affreux,
Son époux & mon fils: embrasse ma querelle:
Aux regards du tyran je vous unis tous deux.

Ricimer furieux, ordonne qu'on les
défame, & qu'ils servent d'exemple aux

dans votre âme ce dernier ordre d'un père) je
veux, en mourant, qu'il me reste par vous une
vengeance à espérer. . . . Je hais le tyran. Haïs-
sez-le de même. Que ma haine pour lui soit votre
héritage.

A D R I E N.

Osroes, que dites-vous?

O S R O E S, à sa fille.

Que, ni la crainte, ni l'espérance ne vous le-
fassent accepter pour époux. Voyez-le à chaque
instant furieux, désespéré, frémir de colère, &
sourmenté de toutes les fureurs de l'amour.

A D R I E N.

Justes dieux!

O S R O E S.

Parlé, César, *Osroes* n'a plus rien à dire.

ingrats. Ici les différentes passions de tous ces personnages sont énergiquement exprimées dans un *quatuor* du plus grand genre, après lequel les soldats entraînent *Rodoald & Sandamir*. *Ernelinde* implore la pitié de *Ricimer*, qui finit par lui dire :

Eh bien, je pardonne à l'un d'eux...

Lequel veux-tu sauver ? prononce...

Ernelinde après différents combats, ne peut se résoudre à choisir.

Ricimer sort, en disant :

L'amour & la fureur me rendent tout permis.

La Princesse, qui craint pour tous les deux, pour peu qu'elle diffère, s'adresse à un officier qu'elle aperçoit :

A D R I E N.

Imprudent ! ne vois-tu pas que tu allumes la foudre qui va t'accabler ?

O S R O E S.

Tu te trompes, superbe... ta fureur fait mon triomphe.

A D R I E N.

Quelle rage ! quels regards ! quels discours ! tu dégradés l'humanité. L'excès de ma surprise affoiblit ma colère... Barbare ! je ne puis comprendre si c'est en toi férocité, ou folie. Si tu pouvois te voir toi-même, tu te ferois horreur. Les animaux les plus féroces le sont moins que toi.

Volez (*dit-elle*) sur ses pas ; qu'on délivre mon père.

Le monologue suivant que chante *Ernelinde* & qui termine cet acte, est un chef-d'œuvre de musique aussi pittoresque qu'intéressante & dont l'effet, toujours le même, est toujours également admiré.

ERNELINDE.

Qu'ai-je dit ? .. cher époux ! .. quoi, j'ai proscrié
tes jours ?

Ce cœur que tu m'ouvris, c'est moi qui le déchire ?
Non, cruels ! arrêtez. . . je succombe. . . j'expire. . .

O mort ! j'implore ton secours.

(*Elle tombe évanouie*).

Où suis-je ? .. quel épais nuage

Me dérobe l'éclat des cieux ?

D'où vient que l'on m'entraîne au ténébreux
rivage ? ..

Les voiles de la mort enveloppent mes yeux. . .

Avançons. . . je frémis. . . dieux ! quelle ombre
effrayante

Devant moi se présente ! ..

J'entens de longs gémissemens. . .

Son flanc est entr'ouvert. . . le sang en coule
encore ;

Ma vue irrite les tourmens. . .

C'est lui, c'est mon époux. . . chère ombre que
j'adore,

Arrête. . . quoi ! tu veux me fuir ?

Mon âme n'est point criminelle :
 J'ai dû sauver mon père... ah ! laisse-toi fléchir...
 Tu parles... je t'entends... dans la nuit éternelle,

C'est ta voix qui m'appelle ;

Je t'y suis , je vais t'obéir.

Oui , je cède au coup qui m'accable ;

Renaïs pour calmer ma douleur ,

Cher époux ! .. tyran détestable ,

Frémis , redoute un Ciel vengeur.

Mais je suis encor plus coupable ;

De tous deux j'ai fait le malheur.

Ah ! je sens déchirer mon cœur

Par la tendresse & par l'horreur !

Oui , je cède au coup qui m'accable ;

Renaïs pour calmer ma douleur ,

Cher époux ! .. tyran détestable ,

Frémis , redoute un Ciel vengeur !

Au troisième acte, le théâtre représente
 une prison. Vers le fond, on apperçoit
 différens souterrains ; sur les côtés plusieurs
 cachots fermés par des grilles de fer.

Sandomir , en arrivant sur la scène
 s'écrie :

Quoi , *Rodoald* est libre , & *Sandomir* esclave !

- Je suis le seul qu'on accable & qu'on brave.

Un chœur de prisonniers se fait entendre :

○ mort ! viens terminer les maux que nous souffrons.

○ mort ! nous t'implorons.

Sandomir, quoique sensible à leurs gémissemens répétés, ne peut soutenir l'idée de se croire trahi par *Ernelinde* & par son père. Il peint les différens sentimens qui l'agitent dans un air de mouvement qui a toujours été remarqué.

Ricimer, précédé de flambeaux, vient lui proposer la vie pourvu qu'il renonce à *Ernelinde*. *Sandomir*, en apprenant que la Princesse lui est fidelle, ne répond que par ce vers heureux :

Je ne suis point trahi. . . fais-moi donner la mort

Et s'enfonce dans les souterreïns.

Indigné de tant d'audace, *Ricimer* se détermine à le faire périr.

Oui, je remplirai ton attente,

Je t'apprête un supplice affreux :

Cette main, de ton sang fumante,

Au pied de nos autels, en présence des dieux,

Ira saisir la main de ton amante, &c.

Interrompu par *Rodoald*, & surpris de le voir arriver dans la prison, il lui demande ce qu'il y cherche ?

R O D O A L D.

Des chaînes.

Pourquoi me laisser libre ? . . . ai-je encor des en-
fans ?

Ne les dérobe plus à mes embrassemens.

• • • • •
Rends-moi ma fille.

RICIMER, *appercevant ERNELINDE, & en sortant :*

Tiens, c'est elle : apprends ton sort.

Ernelinde apprend à son père que pour le sauver elle a consenti à la mort de son amant. *Sandomir*, à la voix de son amante, accourt. Combat de sentimens généreux entre *Sandomir* & *Rodoald*, qui ne peut consentir que le premier meure pour lui.

• • • • • S A N D O M I R.

Vous le devez. Songez à faire un noble usage
De cette liberté que vous laissez son choix.

Edelbert, en secret, rassemble les Danois ;

Servez de guide à leur ouvrage ;

Que vos sujets vaincus s'arment à votre voix ;

Que *Ricimer*, surpris par ce nouvel orage,

Voie encor la Norvège obéir à vos loix.

Rodoald cède, & dit, avec la vérité de
sentiment :

Si j'ai su, dès mes jeunes ans,
 A mon char enchaîner la gloire ;
 Les dieux me doivent la victoire,
 Quand je combats pour mes enfans.

Ernelinde, restée seule avec *Sandomir*,
 n'ose rien espérer de l'entreprise de son
 père. Sais-tu (*dit-elle à Sandomir*) quel
 sort t'attend ?

L'autel est préparé ;
 On t'immole à ma vue, & je dois, à la tienne,
 M'unir à *Ricimer* par un serment sacré.

SANDOMIR.

O mon épouse ! .. ah dieux ! que d'abîmes ouverts !

ERNE琳DE.

L'amour a tout prévu. Les momens nous sont chers.
 (*Elle tire deux poignards de dessous son vêtement*).

Tu vois ces deux poignards... pardonne si je
 tremble :

Prends l'un... chéris en moi l'amante d'un héros...
 Approche... arme-ton bras ; & , nous frappant
 ensemble ,

De notre sang réunissons les flots.

SANDOMIR.

Donne. De ton amour voilà le premier gage ;
 Il est affreux, il est cher à mon cœur ;

236 MERCURE DE FRANCE.

Il me rend l'espoir & l'honneur :

Donne... Tyran, nous braverons ta rage.

Scène de tendresse entre les deux amans, interrompue, par l'arrivée d'un Officier de *Ricimer*, qui leur ordonne de le fuivre.

Le théâtre change & représente un temple magnifique, où tout est préparé pour le couronnement de *Ricimer*. Aux deux côtés sont deux autels, sur l'un desquels est une épée : c'est sous ce symbole que les *Scandinaves* adoroient *Othen*, ou *Oden*, ou *Mars*. L'autre autel est consacré à la Déesse *Friga*, ou *Vénus*. On voit, dans le fond du temple, la statue du *Dieu éternel*, ou *Jupiter*, élevée sur un piédestal posé sur un gradin de plusieurs marches. Les chefs du peuple, des vieillards, le grand-Prêtre, des Sacrificateurs armés de haches, la grande-Prêtresse & sa suite remplissent le théâtre. Les Sacrificateurs entourent l'autel consacré à *Mars*, les Prêtresses, l'autel consacré à *Vénus*.

C H Œ U R.

Grands dieux ! augustes dieux,

Recevez nos hommages :

Répondez à mes vœux.

Le Grand Prêtre & la Grande Prêtresse.

Elevés sur un trône au-dessus des orages,

Vous qui foulez aux pieds les cieux :

(*Ils se prosternent tous*).

Grands dieux , augustes dieux ,
Recevez nos hommages !

Ricimer annonce aux peuples du Nord
qu'il leur donne la paix , qu'il prend *Ernelinde*
pour épouse , & dit aux Prêtres :

Elevez jusqu'aux cieux vos voix & mes desirs ;
Prêtres , chantez le dieu de la vengeance ;

(*Et aux Prêtresses*). •

Chantez , jeunes beautés , la mère des plaisirs.

Ces chœurs contrastés , & sur-tout celui
des Prêtres , sont de main de maître , &
dignes des applaudissemens qu'ils ont reçus.

Sandomir & *Ernelinde* , entrent vers la
fin du chœur , & se placent entre les deux
autels , au milieu des soldats,

RICIMER (*en montrant SANDOMIR*).

Prêtres , séparez-les : qu'aux autels on l'enchaîne ;
Voilà votre victime. . . Et vous , héros du Nord ,

(*En montrant ERNELINDE*).

Voilà ma femme & votre souveraine.

Célébrez mon hymen. . .

Au moment où les Prêtres s'approchent ,
& que *Sandomir* & *Ernelinde* tirent leurs
poignards pour se frapper , *Rodoald* à la

238 **MERCURE DE FRANCE.**

tête d'un gros de Norvégiens, & *Edelbert* d'une troupe de Danois, paroissent, séparent les amans, & jettent l'épouvante parmi les Prêtres, les Prêtresses & les vieillards, qui courent se prosterner aux pieds de *Jupiter*. Tandis que *Rodoald* combat *Ricimer* en tête, *Sandomir* qui a reçu une épée de la main d'*Edelbert*, prend *Ricimer* en flanc, le désarme & termine le combat. *Rodoald* ordonne qu'on l'entraîne & *Sandomir* s'y oppose.

SANDOMIR à RICIMER.

Ton cœur fut magnanime ;
Je t'aimai, je l'ai dû : tu m'as voulu haïr ;
Mais ton amour a fait ton crime,
Et ce n'est pas à moi de t'en punir.

RODOALD * à SANDOMIR.

O mon fils ! ta vertu m'éclaire.

RICIMER.

Qu'entends-je ? .. ah, *Sandomir* ! tu m'as ouvert
les yeux.
Dans ce cœur qui t'aima, tu portes la lumière. . .
L'amour nous égara tous deux.

* Nous avons observé dans ce dénouement, ainsi que dans d'autres endroits, les changemens & corrections qui ont été faites pendant le cours des représentations.

SANDOMIR à RODOALD.

Respectable vieillard, remonte sur ton trône.

RODOALD.

Il m'est plus doux d'y couronner mon fils.

SANDOMIR.

Moi, Seigneur ?

RODOALD.

Oui, je te l'ordonne.

RICIMER.

Pour jamais soyons réunis.

SANDOMIR à RICIMER.

Reprends, avec ce fer, ta puissance suprême.

RICIMER.

Ta générosité détermine mon choix ;

Je veux, qu'après ma mort, mon riche diadème

S'unisse sur son front à celui des Danois.

RODOALD.

De mon fils désormais respectez la puissance,
Peuples, rassemblez-vous en ces augustes lieux.

(à RICIMER).

Daigne honorer nos jeux par ta présence,

(à ERNELINDE & à SANDOMIR).

Vous, mes enfans, soyez heureux,

ERNELINDE, RICIMER, SANDOMIR, RODOALD,
ensemble.

Au nœud sacré qui nous rassemble,
Rendons hommage tour à tour ;
Rois & sujets, chantons ensemble
L'amitié, la gloire, & l'amour.

Après ce beau *quatuor*, tous les peuples du Nord apportent différens présens aux pieds de *Sandomir* & d'*Ernelinde* ; des Cosaques, des Islandois, des Lapons, forment différens quadrilles, & un ballet général termine la pièce.

N. B. Les détails dans lesquels nous avons cru devoir entrer, avec tout le désintéressement dont nous croyons ne devoir jamais nous départir, n'ont eu pour but que de fixer à peu près les idées de ceux qui n'ont point été à portée de voir le nouvel opéra. Les sentimens des autres sont encore tellement partagés, sur-tout quant à la musique en général & au genre de nouveauté qu'elle renferme, que nous croirions manquer à l'impartialité qui nous convient, si nous donnions seulement lieu de faire présumer que nous prissions quelque parti dans une *querelle de goût*, que le temps seul peut décider.

C'est en partant de ce même principe, que nous n'avons pu refuser à l'épître suivante,

vante, une place dans un journal que les différens *partis* ont également droit de trouver toujours ouvert, pourvu que la décence & les égards que se doivent les citoyens soient observés dans leurs écrits.

ÉPÎTRE, au sujet de l'opéra d'Ernelinde.

IL faut donc, *Arcis*, pour vous plaire,
 Que ma Muse sexagenaire
 Vous conte, en style familier,
 L'effet, l'intérêt singulier,
 Que produit dans Paris l'opéra d'*Ernelinde*?
 D'après les bruits épars dans le sacré Vallon,
 Voici ce qu'en disoit un ami d'*Apollon*,
 Ces jours passés, au bas du *Pinde*.

L'ouvrage offre des nouveautés,
 Sur notre scène peu connues,
 Dont les partisans affectés,
 En exagérant les beautés,
 Par-tout les portent jusqu'aux nues;
 Tandis qu'étonnés du succès,
 D'autres admirant les effets
 De la musique instrumentale,
 Nous assurent que la vocale,
 Par des chants féconds en moyens,
 Tantôt françois, tantôt italiens,
Vol. I. **L.**

242 MERCURE DE FRANCE.

Peint énergiquement le vrai sens des paroles ;
Et que tous les acteurs excellent dans leurs rôles ;
Mais que les sons mélodieux ,
Ce langage délicieux ,
Dont l'âme a peine à se défendre ,
Trop rarement s'y font entendre.
D'autres , que dans les beaux endroits ,
Les déguisemens , quoiqu'adroits ,
Masquent en vain les ressemblances
Des traits originaux de *Glouc* , de *Galouppi* ;
De *Pergoleze* , & de *Geomelli* ;
Qu'on y saisit maintes réminiscences ;
Et qu'enfin le cri des frayeurs ,
Du dépit & de la vengeance ,
Trop souvent répété par la voix des fureurs ,
Toujours avec mêmes clameurs ,
De l'ennui jette la semence ,
Au point que volontiers on diroit à l'auteur :
Favori d'*Apollon* , de ce Dieu protecteur
Suivez les leçons & les traces !
Aux travaux recherchés associez les grâces ,
Comme fit de *Lulli* le savant successeur.
A son exemple osez , par un art enchanteur ;
Rapprocher de notre théâtre ,
Ce genre de chant séducteur ,
Dont l'Italie est idolâtre ;
Ces tours de gosier gracieux ,
Ces gasouillemens , ces ramages ,
Qui , sans forcer la voix , par de souples passages ;
En portent l'éclat jusqu'aux cieux.

Vous savez pratiquer les phrases élégantes ,
 Les tournures intéressantes
 Du récitatif obligé ,
 Qui , par l'art imposant des modes chromatiques ,
 Exprime , au vif , d'un cœur tendrement affligé ,
 Les frémissemens pathétiques ;
 Mais , dans le récit libre , imitez les François.
 D'un pénible travail n'épargnez pas les frais
 Pour retracer comme eux & rendre avec justesse
 La dignité , le feu , les transports , la noblesse ,
 La voix enfin du sentiment.

En parcourant la brillante carrière ,
 Dont vos soins avec gloire ont franchi la barrière ,
 Voyez au loin cet antique tombeau ,
 Où gissent réunis *Lulli , Campra , Rameau.*
 Empressé d'honorer la cendre
 Des maîtres que vous respectez ,
 Offrez-leur les tribus , justement mérités ,
 Que tout bon François doit leur rendre.
 Sachez d'eux le secret qui joint à l'art vainqueur
 De peindre la pensée & de parler au cœur ,
 Le talent d'éviter l'expression trop dure ,
 Et de donner au chant le ton de la nature.

De ces conseils que pensez-vous , *Arcis* ?
 En les croyant sentés , nous nous sommes mépris.
 De fougueux partisans (pourrez-vous le compren-
 dre ?)

Non-seulement nous paroissent surpris ,
 Mais sont outrés de les entendre.

244 MERCURE DE FRANCE.

Jamais plus beaux *trio*, plus beaux chœurs, plus-
beaux airs,

Plus ravissante symphonie,

Récitatif plus vrai, ni plus riche harmonie,

De l'opéra n'ont orné les concerts.

Ce style nerveux & sublime,

Va mettre désormais, par un droit légitime,

La musique française aux fers :

Sa force, sous qui tout succombe,

Enchaînera dans le fond de leur tombe,

Armide, Tancrede, Castor,

Et *Roland, Hézïone & les Indes Galantes,*

Dardanus même iront, les mains tremblantes,

Implorer la pitié de la *Reine du Nord*.

Ce brûlant fanatisme, au centre de Paris

Par ses gestes & par ses cris,

Proclame à grand bruit *Ernelinde,*

Voudroit porter jusques aux bords de l'Inde

L'éclat des belles passions

Que cette Princesse a fait naître,

Et le récit des fermentations,

Que vingt représentations

Auront peine à calmer peut-être.

Mais qui fait, dans le fond du cœur,

Si la sagesse de l'auteur

Ne souffre point de ce comble d'éloges ?

Il apprend, par la voix du parterre & des loges,

Le plaisir qu'il fait aujourd'hui ;

Mais il n'ignore pas, enivré de sa gloire,

Lorsque sur ses rivaux il obtient la victoire,

Que certains devanciers, plus célèbres que lui,
Tiennent encor leur place au temple de mémoire.

Par un abonné au Mercure.

Les rôles d'*Ernelinde*, de *Rodoald*, de *Sandomir*, & de *Ricimer*, c'est-à-dire, les quatre principaux de la tragédie, ont été supérieurement chantés & joués, par Mlle *l'Arrivée*, & par MM. *Gélin*, *le Gros*, & *l'Arrivée*. M. *Muguet*, pendant une indisposition de M. *le Gros*, a chanté deux fois celui de *Sandomir*, M. *Durant* une fois celui de *Ricimer*. Mlle *Rivier* a remplacé Mlle *du Plant* dans le rôle de la *Prêtresse*, que cette dernière a repris, & qu'elle continue de jouer avec succès. Les ballets du premier acte sont de M. *de Laval*; ceux du second, de M. *d'Auberval*; ceux du troisième, de M. *Lani*. Tous ont été trouvés brillans, bien desfinés, & dans le *costume* des différens peuples ou personnages qui composent les fêtes de cet opéra. On présume également que leur exécution ne laisse rien à désirer de la part de MM. *Lani*, *Vestris*, *Gardel* & *d'Auberval*, ainsi que celle de Milles *Allard*, *Guimard*, *Pessin* & *Pitrot*. Les décorations ont été faites sur les desseins de M. *Bocquet*; ce qui est d'architecture a été peint par M. *Spourny*; le

paylage par M. *Baudon* ; les vaisseaux & les chaloupes du second acte , par M. *Tardif* : & les talens supérieurs de chacun d'eux sont trop connus , pour en renouveler ici l'éloge.

Mais on nous reprocheroit, sans doute , avec raison , de ne pas rendre aux nouveaux Directeurs la justice qui leur est due , si nous finissons cet article sans faire mention du zèle , des soins qu'ils ont apportés , ainsi que de la dépense qu'ils ont faite pour toutes les différentes parties , qui dans cet opéra pouvoient concourir au but qu'ils se sont proposé , de bien mériter & du public & des auteurs.

Les fragmens , composés de l'acte de *Théonis* , de celui de *Vertumne & Pomone* , & du *Devin du village* , se donnent toujours & avec le même succès le jeudi. On continue de voir Mlle *Dervieux* dans le rôle de *Collette* , avec d'autant plus de plaisir que sa voix & son jeu semblent chaque jour acquérir encore plus de droit aux applaudissemens du public.

Le 26 novembre Mde *Reich* a débuté par l'air , *Enchantez mes regards* , &c. du ballet des *Sens* , qu'on avoit ajouté pour ce début , dans l'acte de *Vertumne & Pomone* , & que depuis elle a encore chanté deux autres fois. Sa voix forte , nette &

flexible, jointe aux grâces de sa figure, fait beaucoup espérer de ses talens, dont sa timidité semble nous avoir dérobé quelques parties.

Le même jour, la Dlle *Ritère* a aussi débuté par le rôle de *l'Amour*, dans l'acte de *Théonis*, qu'elle a continué depuis. Nous dirons d'elle seulement, qu'à sa voix légère & sonore, aux agrémens de sa figure & de son âge, à la façon intéressante dont elle rend ce rôle, elle nous fait presque oublier que c'en soit un.

Le sieur *Tourois*, qui a paru pour la première fois dans le rôle de *Pan*, de l'acte de *Vertumne & Pomone*, a reçu de justes applaudissemens.

Les Dllles *du Brielle*, *Descoins* & *Rosalie* ont rempli alternativement le rôle de *Théonis*, & s'en sont acquitté de façon à se faire tenir compte de leurs efforts pour plaire au public.

Le samedi 26 décembre Mlle *Arnould* a joué le rôle de *Colin*, dans le *Devin du village*, avec toutes les grâces qu'une figure telle que la sienne peut répandre sur le rôle d'un jeune payfan, & avec toute l'adresse dont une voix séduisante & légère fait user pour remplir tout ce qu'exige le rôle d'une *haute-contre*.

Le même jour, Mlle *Beaumesnil* a

reparu sur ce théâtre , dans le rôle de *Pomone* , & y a été applaudie.

NANINE , sœur de lait de la REINE DE GOLCONDE , parodie par imitation , sur les plus jolis airs connus ; en trois actes : in-8°. chez la veuve Duchesne , Libraire , rue Saint-Jacques.

C ECI ne peut être regardé que comme une de ces débauches d'esprit que se permet quelquefois , en faveur de la société , un homme occupé de plus grandes affaires , & que le goût régnant des spectacles bourgeois obtient seul de sa complaisance. Nous croyons même y reconnoître l'auteur d'une pièce à peu près de ce genre , & dont nous avons parlé en avril 1760 ; intitulée : *les Couronnes* , ou *le Prix de la Beauté*. L'intérêt qui règne dans ce petit ouvrage , le choix des airs parodiés , l'aisance & quelquefois même la négligence du style nous portent à croire que les deux pièces sont du même auteur. Quoi qu'il en soit , voici le précis de *Nanine*.

Un particulier , dont la fortune étoit médiocre , a pris le parti de s'embarquer pour l'Amérique. Il n'avoit qu'une fille , qu'il avoit laissée en nourrice dans un village. Plusieurs années se sont passées

fans qu'on ait entendu parler de lui, & *Nanine* (c'est le nom de la jeune personne) a été élevée jusqu'à l'âge de 14 ans, par sa nourrice & par le mari de cette femme, qui la regardoient comme leur propre enfant. Un Cornette de Dragons, nommé *Saint-Phal*, après en avoir été amoureux & aimé, a été obligé de s'en séparer, & a conservé pour elle, ainsi qu'elle pour lui, les sentimens les plus tendres. Le père de *Nanine*, après dix-huit ans d'absence, est revenu avec des biens considérables; il a retrouvé sa fille; il a acheté des terres & des châteaux, mais il est mort très-peu de temps après. *Nanine*, quoique très-opulente, toujours occupée de *Saint-Phal*, a refusé les plus grands partis, & vit seule dans son château. *Saint-Phal*, devenu Colonel, est arrivé avec son régiment dans le voisinage, & vient avec ses Officiers rendre visite à la Dame du lieu. *Nanine* reconnoît son amant, & après l'avoir éprouvé, lui offre sa main & sa fortune.

Pour mettre à portée de juger du talent de l'auteur, nous nous contenterons de rapporter, au hasard, quelques couplets de ce joli ouvrage.

Air : *Un berger, quand on l'écoute, &c.*

Nos plus beaux jours, ma bergère,
Sont ceux qui passeroient les premiers...

Ma chère ,

Sans penser aux derniers ,

Que le myrthe qu'amour donne ,

Cueilli par toi sur toutes les fleurs ,

Couronne

Nos tendres cœurs.

Il n'est point sans amour ,

D'heureux séjour ,

Ni de beau jour.

La fauvette ,

Que guette

L'habitant

De ce bocage ,

Entend

L'amoureux ramage ;

S'engage ,

Chante... & se prend.

Oui , nos beaux jours , ma bergère , etc.

(*En rondeau.*)

MINEUR.

Tout ici n'est que que mensonge ;

La vie est un songe...

Est un songe

Qui nous plonge ,

Et toujours d'erreur

En erreur.

Le desir

D'avoir une rose ;

Dérobe l'épine au plaisir.

JANVIER 1768. 2) 3

Pour la cueillir,
A peine éclosé,
Long-temps on l'arrose.
Si l'on diffère, si l'on n'ose,
Le lendemain
L'on n'a plus rien.
Oui, nos beaux jours, ma bergère, &c.

SAINT-PHAL à MARTHON.

Air : *Goûtons bien les plaisirs, bergère.*

Pour n'être, hélas, qu'une bergère,
Nanine doit-elle être moins
Celle que je préfère,
L'objet de tous mes soins,
Dont l'amitié sincère
Eut les dieux pour témoins ?

La beauté qui naît à la ville
N'a sur celle qui plaît aux champs
Qu'un plus superbe asyle,
De plus beaux ornemens ;
Mais l'autre, plus tranquille,
Porte un cœur plus constant.

Ces lits fastueux, où *Glycère*,
Sous un baldaquin panaché,
Boude, rêve & s'enterre
Dans un duvet ambré,
Valent-ils la fougère
Où repose *Chloé* ?

L vj

COMÉDIE FRANÇOISE.

LA tragédie d'*Artaxerce*, de M. le Miere, qu'on revoit avec beaucoup de plaisir, a été interrompue après la seconde représentation, par l'indisposition d'un acteur.

Le premier décombre Mlle *Durant*, comédienne de province, & qui y jouoit les Soubrettes, a débuté dans les rôles de caractère, par celui de Mde de *Croupillac*, dans l'*Enfant produigie*, & de la *Mère coquette*, dans l'*Esprit de contradiction*. Une cabale mal-adroite, qui cherchoit à lui nuire, & même avant qu'elle eût parlé, redoubla d'efforts pour achever de l'interdire dès les premiers mots de son rôle. Sur quoi le public indigné, prit vivement parti pour l'actrice & la soutint au moins dix fois contre les cabaleurs, qui enfin eurent le chagrin de voir leur victime applaudie. Elle a depuis continué son début par le rôle de la *Baronne*, dans le *Chevalier à la mode*, de la *Meunière*, dans le *Mari retrouvé*; d'*Araminte*, dans les *Ménechmes*; de la *mère*, dans les *trois Frères rivaux*, & de Mde *Pernelle*, dans le *Tartuffe*.

Elle annonce de l'intelligence, du naturel, & quelquefois de la gaieté : ce qui (vu tout ce qu'elle a paru avoir à craindre) semble annoncer qu'un jour elle en montrera davantage.

Le 15 Mlle *Baron*, arrière-petite-fille du fameux comédien de ce nom, a débuté dans les rôles de *Soubrettes*; de *Dorine*, dans le *Tartuffe*, de la *Soubrette* dans le *Galant Jardinier*, de *Lisette* dans la *Métromanie*, de *Lisette* dans le *Rendez-vous*, de *Cléanthis* dans *Démocrite*, de *Lisette* dans les *Folies Amoureuses*, & de la *Soubrette* dans *Heureusement*, &c. Le public a paru l'accueillir.

Le 23 du même mois, le sieur *Chevalier*, comédien de province, a débuté dans *Méropé*, par le rôle d'*Egiste*; de-là, par celui d'*Hypolite* dans *Phèdre*, de *Rodrigue* dans le *Cid*, de *d'Arviens* dans *Mélanide*, & du *Marquis de Floribal* dans le *Galant Courseur*. Il est jeune, applaudi, & a le desir de bien faire. Nous espérons, dans le prochain *Mercur*, rendre compte de ses progrès.

N. B. Nous ne rougissons point de remercier publiquement les personnes qui nous ont fait appercevoir que nous avons très-involontairement oublié, dans le dernier *Mercur*, de rendre à Mlle de

254 MERCURE DE FRANCE.

Sainval toute la justice qui lui est due ; sur l'intelligence , la force & la vérité avec lesquelles elle a rempli les rôles d'*Ariane* dans la tragédie de ce nom , & de *Thémisthée* dans celles d'*Ino* & *Mélicerte* , ainsi que sur les justes applaudissemens que le public & nous mêmes , avons cru devoir aux progrès sensibles de ses talens.

COMÉDIE ITALIENNE.

Mlle de *Fleurigni* a débuté dans les rôles de caractère , le 9 décembre 1767. Ses rôles de début ont été , *la Duègne* dans le *Maître en droit* & dans *On ne s'avise jamais de tout* , *la Mère bobo* dans *Rosé & Colas* , *Claudine* dans le *Maréchal* , *Blaisine* dans *Blaise le Savetier* , *la Savetière* dans le *Diable à quatre* , & *la Mère* dans le *Sorcier*.

Le sieur *Marignan* a continué ses débuts ; en jouant les rôles d'*Arlequin* , dans l'*Embarras des richesses* , *la Silphide* , l'*Isle des esclaves* , *la Surprise de l'Amour* , & les *Fausses inconstances*. Tous les deux ont des partisans. C'est au public à décider.

CONCERT SPIRITUEL

L'OUVERTURE du concert spirituel du jeudi 24 décembre s'est faite par une symphonie, à la suite de laquelle on a donné *Fugit nox*, motet à grand chœur mêlé de noëls, de *Boismortier*.

M. l'Abbé *Robineau* a exécuté sur le violon, avec applaudissement, un concerto de sa composition.

M. *Narbonne*, jeune & bon Musicien ; a chanté *Benedictus Dominus*, motet à voix seule de M. *Mouret*.

M. *Balbâtre* a exécuté sur l'orgue avec beaucoup de précision & de goût un concerto mêlé de noëls.

Mlle *Lafond* * a fait le plus grand plaisir par la manière dont elle a chanté, en s'accompagnant de la harpe, *Bonum est*, &c. nouveau motet à voix seule de M. l'Abbé *du Gué*, Maître de Musique de l'Eglise S. Germain l'Auxerrois.

On sçait quelle âme, quels agrémens M. *Jansson* peut mettre dans l'exécution d'une

* Elle est élève de M. de *Lévi*, qui a donné au public un ouvrage de sa composition, pour la harpe.

256 MERCURE DE FRANCE.

sonate de violoncelle. Ce beau concert a été très-bien terminé par *Salve Regina*, &c. motet à grand chœur, dans le genre italien de M. Kohaut, de la Musique de S. A. S. Mgr le Prince de Conti.

Le lendemain, jour de Noël, on a répété, au concert spirituel, le motet *Fugit nox*. Mlle Lafond, M. Jansson, M. Balbâtre ont eu de nouveaux succès. On a beaucoup applaudi M. Pierre-Fond, nouvelle haute-contre, qui a rendu avec goût & avec précision, *Afferte Domino*, &c. petit motet d'un chant agréable, de M. Lesèvre. M. Capron a exécuté un concerto de violon & a excité autant de plaisir que d'admiration, par son jeu brillant, énergique & facile. Le concert a fini par *Te Deum laudamus*, motet à grand chœur de M. d'Auvergne.



M O R T S.

LOUIS FRANÇOIS, Comte de Lubersac-Livron, Seigneur de Livron, Lavau & autres lieux, Maréchal des Camps & Armées du Roi, ancien premier sous-Lieutenant de la Compagnie des Chevaux-Légers de la Garde, Gouverneur des villes de Limoges & de Brive, d'une très-ancienne Maison du Limosin, entra au service du Roi en qualité de Page en 1731, âgé d'environ seize ans : le goût & les dispositions singulières qu'il montra pour l'art de l'équitation lui firent donner, en sortant de Page, l'agrément d'une charge d'Ecuyer à la grande Ecurie du Roi ; mais un attrait prédominant le portant au métier des armes, il fit une étude profonde & réfléchie des principes de l'art de l'équitation, dans la vue de les appliquer au bien du service. Tout le monde connoît sa supériorité & sa grande réputation à cet égard. Capitaine de Cavalerie en 1742, il servit en Westphalie & en Bohême sous M. le Maréchal de Maillebois. Il fut chargé de la remonte générale de la cavalerie dans le Virtemberg & la Souabe ; de-là il passa à l'armée de M. le Maréchal de Noailles, qui le fit un de ses Aides de Camp. Rentré par un ordre particu-

258 MERCURE DE FRANCE.

lier du Roi dans sa première place , à la grande écurie en 1744, il obtint en 1747 une Cornette dans la Compagnie des Chevaux-Légers , avec laquelle il marcha en Flandres & fit la campagne en qualité d'Aide Maréchal général des Logis de la Cavalerie ; ensuite il obtint la seconde sous-Lieutenance des Chevaux-Légers. La paix s'étant faite cette année , il commença à réaliser le projet qu'il avoit communiqué à M. le Duc de Chaulnes de former , dans la Compagnie , une école pour la noblesse qui se destine au métier des armes. Promoteur d'un établissement qui lui dut sa gloire & ses succès , à peine l'eut-il formé , que la noblesse de la Cour & des provinces s'empressa de venir profiter d'une éducation dont il n'y avoit point eu encore d'exemple. Ayant formé précédemment des écuyers pour les manéges du Roi , il en forma alors pour Monseigneur le Dauphin , pour les Gardes du Corps & pour l'École Royale Militaire , & beaucoup de corps de la cavalerie ont actuellement des élèves de la plus grande distinction sortis de cette célèbre école. A peine cet établissement prenoit-il quelque consistance , que le Roi de Pologne (Stanislas) vint le voir , & en marqua la plus grande satisfaction. Le Roi , qui en connoissoit toute l'utilité pour l'éducation de la noblesse , & qui se faisoit rendre compte tous les mois des progrès des élèves , voulut bien l'honorer de sa présence en juin 1756.

accompagné de feu Monseigneur le Dauphin, des Princes de son sang, & de tout ce que la Cour & le Militaire avoient de plus distingué. La satisfaction que Sa Majesté marqua, ses éloges à la vue d'un spectacle aussi intéressant que varié par ses différens exercices faits avec la plus grande précision, firent de ce jour le jour le plus glorieux pour le Comte de Luberfac. Feu Monseigneur le Duc de Bourgogne lui fit le même honneur deux ans après.

La réputation de cette nouvelle école s'étendit au point qu'il accourut d'Italie, de Hollande & de Russie même des sujets de la plus grande naissance, pour y puiser les vrais principes des exercices militaires, & sur-tout ceux de l'honneur.

Les haras, que le Comte de Luberfac regardoit avec raison comme un objet majeur pour l'état, en furent un des principaux de son attention & de ses recherches. Aussi Sa Majesté, convaincue de son habileté & de ses lumières dans cette partie, le chargea en 1759 d'aller vérifier ceux de la province de Franche - Comté; commission dont le Comte de Luberfac s'acquitta au gré du Roi, du Ministre, & de la province.

Né citoyen, tendrement attaché à son auguste Maître, dont il avoit reçu tant de bienfaits, avec l'amour du travail, un génie porté à la réflexion, une âme forte & élevée, un cœur droit & généreux, & un goût décidé pour tout

ce qui pouvoit être relatif au bien de la patrie, le Comte de Lubersac n'a point cessé de s'en occuper, cherchant toujours à approfondir & à éclairer la théorie de l'art de la guerre.

Maréchal des Camps & Armées du Roi en 1762, de plus grands honneurs lui étoient réservés, lorsqu'une mort inopinée l'a surpris le Premier octobre 1767, à l'âge de 52 ans, dans toute la vigueur de son esprit, mais le corps épuisé par l'ardeur avec laquelle il s'est livré au travail.

Nous espérons que ceux de son nom ne priveront point le public des ouvrages qu'il a laissés sur l'équitation en général, & sur l'éducation propre au guerrier, non plus que ses mémoires sur les haras. Tous ces objets intéressent trop le service, le commerce & l'agriculture, pour qu'on ne desire pas avec empressement d'en voir la publication.

A V I S D I V E R S.

LE sieur *Compiegne*, fabricant de tabatières, privilégié du Roi, donne avis qu'il a inventé de nouvelles boîtes d'écaille transparente, imitant les effets des minéraux & des pétrifications, ainsi que des boîtes à secret très-curieuses; on trouve aussi chez lui toutes sortes de tabatières tant en

écaille qu'en carton, ornées de desseins, exécutées au tour en écaille & en or; différents sujets de miniatures, des bas-reliefs en écaille & autres sujets propres à orner des cabinets. Le sieur *Compiègne* se flatte que le public sera satisfait de la solidité & du goût de ses mêmes ouvrages, qu'il débite à un prix très-modéré.

Sa demeure est rue Greneta, au Roi David, du côté de celle de Saint-Martin, vis-à-vis Saint-Nicolas des Champs.

L'on portera ses ouvrages chez les personnes qui lui feront l'honneur de les lui demander.

Emplâtre Ecoissoise pour les Cors.

IL semble qu'une sorte d'instinct soit donnée à chaque être selon ses besoins; l'homme qui ajoute à cet instinct l'intelligence, non-seulement trouve, mais adapte les propriétés des choses qui lui sont nécessaires convenablement. Les Montagnards d'Ecosse étant obligés à une vie dure & pénible, quoique d'ailleurs un peuple infatigable, n'ont pu éviter les infirmités naturelles; leurs courses continuelles les exposant donc à avoir des cors aux pieds, ils ont trouvé pour les guérir, le remède le plus efficace qui ait encore été. On le présente au public, étant persuadé que tous ceux qui en feront usage, éprouveront les effets infailibles. Cette emplâtre, dont l'odeur est très-agréable, guérit & déracine les cors de toutes espèces,

262 MERCURE DE FRANCE.

Manière de s'en servir.

On coupera une de ces emplâtres en quatre pièces, dont on appliquera un morceau le soir ou le matin, c'est-à-dire, toutes les vingt-quatre heures, à chaque cor. Si on trouve que par la chaleur cette emplâtre s'attache au bas, il est nécessaire de la couvrir d'une peau fine, que l'on trouvera enveloppée avec les emplâtres. A mesure que cette emplâtre tire la racine, il est nécessaire de couper légèrement la surface du cor, prenant soin de ne point le faire saigner. S'il arrivoit que ladite emplâtre tirât trop fort, on n'a qu'à l'étendre plus mince; & on la discontinue tout-à-fait quand on ne sent plus de douleur.

Nota. En posant cette emplâtre en hyver, il faut la chauffer tant soit peu.

Elle se vend en commission, à Paris, chez le sieur *Lebrun*, Marchand Epicier-Droguiste, rue Dauphine, à trente-six sols la boîte, où il y a douze emplâtres, qui guérissent plus de cors qu'on n'en a ordinairement.

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le premier volume du *Mercure* du mois de janvier 1768, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 7 janvier 1768.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

| | |
|--|--------|
| S UITE des anciens poètes. | Page 5 |
| LA Belle - Mère ou l'injustice punie, nouvelle Espagnole. | 30 |
| A M. R. . . . en réponse à des vers où il se dit trop âgé pour chanter l'amour. | 61 |
| BOUQUET. | 62 |
| CHANSON. | 63 |
| A Mlle M** . Actrice de l'Opéra. | 64 |
| ÉPÎTRE à Colinette, petite chienne. | 65 |
| MADRIGAL mis au bas du portrait de M. le C. . . de S. S. . . | 67 |
| TRAIT de tendresse fraternelle. | 68 |
| COUPLET de Mlle de J* . à M. le Marquis de H* . | 70 |
| ENIGMES. | 72 |
| LOGOGYPHES. | 74 |
| CHANSON pastorale. | 76 |

ARTICLE II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

| | |
|---|-----|
| LA Danse, quatrième chant du poème de M. Dorat, sur la Déclamation théâtrale. | 78 |
| EXTRAIT du mémoire de M. R. L. V. sur les trottoirs ou banquettes des ponts & des quais. | 93 |
| LES Sens, poème en six chants, avec estampes & vignettes. | 98 |
| PHILOSOPHIE-pratique & sociale. | 106 |
| ANNONCES de Livres. | 113 |
| LETTRE de M. Poinfinet. | 118 |

264 **MERCURE DE FRANCE.**
SUPPLÉMENT à l'article des pièces fugitives. 159
ARTICLE III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

ACADÉMIES.

| | |
|---|-----|
| SUITE de la séance publique de l'Académie de Rouen. | 160 |
| DISTRIBUTION du prix proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon. | 190 |
| ÉCOLE Royale Vétérinaire de Lyon. | 194 |

MÉDECINE.

| | |
|--|-----|
| LETTRE à M. de la Place, auteur du <i>Mercur</i> de France. | 196 |
| CHYMIE. | 199 |
| LETTRE à l'Auteur du <i>Mercur</i> . | 201 |
| SUPPLÉMENT aux nouvelles littéraires. | 204 |

ARTICLE IV. BEAUX-ARTS.

ARTS UTILES.

| | |
|-----------------------------|-----|
| GÉOGRAPHIE, Gravure. | 205 |
|-----------------------------|-----|

ARTS AGRÉABLES.

| | |
|-----------------|-----|
| GRAVURE. | 207 |
| MUSIQUE. | 208 |

ARTICLE V. SPECTACLES.

| | |
|--------------------------------|-----|
| OPÉRA. | 211 |
| NANINE , opéra-comique. | 242 |
| COMÉDIE Française. | 252 |
| COMÉDIE Italienne. | 254 |
| CONCERT Spirituel. | 255 |
| MORT. | 257 |
| AVIS divers. | 260 |

De l'Imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine

